

ŒUVRES
DE
VOLTAIRE
TOME XII

ŒUVRES

COMPLÈTES

VOLTAIRE

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

200

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E D O U Z I E M E .

A G O T H A

Chez CHARLES - GUILLAUME ETTINGER, Libraire.

1 7 8 5 .



Wyższa Szkoła Pedagogiczna
w Bydgoszczy
Biblioteka Główna

51498

POEMES
ET DISCOURS
EN VERS.

Poèmes.

A

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

LES trois premiers font de l'année 1734.
Les quatre derniers font de l'an 1737. Tous
font purgés des fautes qui fourmillent dans
les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions;
c'est-à-dire qu'il y a dans chaque profession
une mesure de biens et de maux qui les rend
toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, et qu'ainsi
c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle
au bonheur est l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut
être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de DIEU.

4 DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME.

Le sixième , que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde , et que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième , que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables , et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend :
Les mortels sont égaux ; leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils fix ? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce ? ont-ils d'autres ressorts ?
C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance :
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Hé quoi, me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre !^(a)
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse auprès du trône assise ?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un grêffe poudreux ?

Non ; Dieu ferait injuste , et la sage nature
 Dans ses dons partagés garde plus de mesure,
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune colonel a souvent l'imprudence
 De passer en plaisirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété :
 Hélas , pour le bonheur que fait la majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ;
 Il gémit quelquefois , et bien souvent s'ennuie.
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
 Animal composé de bassesse et d'orgueil,
 Accablé de dégoûts en inspirant l'envie ,
 Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie.
 Parle , qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
 Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
 Sur les énormes tours de notre observatoire ,
 Un jour en consultant leur céleste grimoire ,
 Des enfans d'Uranie un essaim curieux ,
 D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux ,
 Observait les secrets du monde planétaire.
 Un rustre s'écria : ces forciers ont beau faire ,
 Les astres sont pour nous aussi-bien que pour eux ;
 On en peut dire autant du secret d'être heureux.
 Le simple , l'ignorant , pourvu d'un instinct sage ,
 En est tout aussi près , au fond de son village ,
 Que le fat important qui pense le tenir ,
 Et le triste savant qui croit le définir. (b)
 On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore ,
 Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
 Avoir les mêmes droits à la félicité ,
 C'est pour nous la parfaite et seule égalité.

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres ,
 Qui creusent ces rochers , qui vont fendre ces hêtres ;
 Qui détournent ces eaux , qui , la bêche à la main ,
 Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
 Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
 De ces pasteurs galans qu'a chanté Fontenelle,
 Ce n'est point Timarette , et le tendre Tircis ,
 De roses couronnés sous des myrthes assis ,
 Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes ,
 Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines ;
 C'est Pierrot , c'est Colin , dont le bras vigoureux
 Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
 Perrette au point du jour est aux champs la première.
 Je les vois haletans , et couverts de poussière ,
 Braver dans ces travaux , chaque jour répétés ,
 Et le froid des hivers , et le feu des étés.
 Ils chantent cependant ; leur voix fausse et rustique
 Gaîment de Pellegrin (c) détonne un vieux cantique.
 La paix , le doux sommeil , la force , la santé ,
 Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
 Si Colin voit Paris , ce fracas de merveilles ,
 Sans rien dire à son cœur , assourdit ses oreilles :
 Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
 Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
 Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle :
 Et tandis que Damis , courant de belle en belle ,
 Sous des lambris dorés , et vernis par Martin , (d)
 Des intrigues du temps composant son destin ,
 Dupé par sa maîtresse , et haï par sa femme ,
 Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme ,
 Quitte Eglé qui l'aimait pour Cloris qui le fuit ,
 Et prend pour volupté le scandale et le bruit ;

Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidelle,
Revole vers Lifette en la faison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (e) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin; c'est le fard du bonheur. (f)

L'aigle fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élançé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quel'qu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute; et Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours fereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Dufreni moins prodigue et docile au bon sens (g)
N'eût point dans la misère avili ses talens. (h)

Tout est égal enfin: la cour a ses fatigues;
L'église a ses combats; la guerre a ses intrigues;
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité. (i)

Jadis, le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs! disait-il; que d'éclat, que de bien!
Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien.
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchainé;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses.
Il pleure; il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il; ô fort inexorable!
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abyme.
La joie est passagère et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure;
Et par-tout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le fable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisirs et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et DIEU nous pesâ tous dans la même balance. (k)

NOTES ET VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

(a) CE ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second et le troisième, sous le titre général d'*Epîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier Discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Hé bien, jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne fais pas encor quel parti tu dois suivre !
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux ;
Mais ce sort quel est-il ? tu ne fais. Tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux, ce bonheur est dans toi,
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains ;
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère :
Ainsi que les secours les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots ;
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des cables de soie ?
Le vent est sans respect, il renverse à la fois
Les bateaux des pêcheurs et les barques des rois.
Si quelqu'heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau, plus heureux, n'était pas mieux construit ;
Mais le pilote est sage, et Dieu l'avait conduit.
Hé quoi, me dites-vous, etc.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu toujours facile et pure
A suivi par raison l'instinct de la nature,
Qui fais à ton état conformer tes désirs,
Satisfait sans fortune, et sage en tes plaisirs,

Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, etc.
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des cables de soie?
L'art du pilote est tout, et pour dompter les vents
Il faut la main du sage, et non des ornemens.
Hé quoi, me dira-t-on etc.

(b) PREMIERE LEÇON.

Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaliser en plaisir un maréchal de France!
L'empereur est toujours, grâce à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs!
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai que celui de son maître!
Non, n'accusons point Dieu de cette absurdité;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant sous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
Le casque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre;
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte etc.

SECONDE LEÇON.

L'empereur est toujours, grâce à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs;
Et le roi des Romains serait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage;
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.

Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature;
Dieu qui nous a rangés sous différentes lois
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte etc.

(c) L'abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf; c'est-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne et dans des couvens de province.

(d) Fameux vernisseur.

(e) Fameux marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, et cela seul lui avait procuré une grande fortune.

(f) Dans ses champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes et les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure:
Un éclat étranger est le fard du bonheur:
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés et vernis par Martin.

(g) Louis XIV disait: Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* et *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses; il a laissé de jolies comédies.

(h) Tout état a ses maux, tout homme à ses revers:
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,
N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres;
Et *Dufréni* plus sage et moins dissipateur
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(i) Qui fait ou l'infortune ou la félicité ?
 Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
 Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
 Où ? chez toi, dans ton cœur et dans ton caractère.
 Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
 Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
 Mortel, en quelqu'état que le ciel t'ait fait naître,
 Sois soumis, sois content et rends grâce à ton maître.

(k) *Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales* : Réflexions morales de La Rochefoucauld, édition du Louvre, n° 52.

Suivant M. Rousseau, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières classes de la société et ceux qui affligent les premières, parce que, dit-il, les maux du peuple sont l'effet de la mauvaise constitution de la société; les grands, au contraire, ne sont malheureux que par leur faute.

1°. Cette observation n'est pas vraie rigoureusement. Ce n'est pas absolument par sa faute que tel riche, tel grand, étant né un sot, es ayant reçu une mauvaise éducation, passe tristement sa vie dans l'ennui et le dégoût. Ce n'est point par sa faute qu'Ivan fut assassiné après avoir été en prison toute sa vie; est-ce par sa faute que le masque de fer fut mis à la Bastille; que les fils du comte d'Armagnac, arrosés du sang de leur père, passèrent toute leur jeunesse dans un cachot fait en forme de hotte? D'un autre côté, parmi les hommes qui souffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ses malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance? Il est très-rare dans tous les états d'être uniquement malheureux par sa faute, ou de l'être sans y avoir contribué; le hasard et la mauvaise conduite entrent à la fois dans presque tous les malheurs des hommes.

2°. Ce n'est pas de la cause des maux des différents états que parle M. de Voltaire; c'est d'une sorte d'équilibre entre les maux et les biens qui rend ces états presque égaux. Cette manière de voir les états de la vie est consolante pour le peuple; elle conduit même à une conséquence très-utile. Si les biens et les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une sorte de balance; si l'ennui qui poursuit les riches, si les dangers qui environnent les grands sont un équivalent des maux auxquels la misère condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité; les uns y trouveront plus d'aïssance, les autres plus de sûreté. Ne serait-il pas utile de persuader aux hommes que l'intérêt des différentes classes de la société n'est point de se séparer, mais

de se rapprocher; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parce qu'aucune classe ne peut augmenter son bonheur aux dépens d'une autre, mais seulement en faisant des sacrifices au bonheur commun?

Il était naturel que deux hommes, dont l'un croyait que la société et les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une source de perfection pour la société, et de bonheur pour l'espèce humaine, fussent presque toujours d'avis contraire; mais qui des deux a été le plus utile aux hommes? celui sans doute dont l'opinion était le plus conforme à la vérité.

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

*On entend par ce mot liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut.
Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi
Locke l'a si bien définie puissance.*

DANS le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ; (a)
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'ame simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.

J'ai

DE LA LIBERTÉ.

17

J'ai pitié de ton trouble ; et ton ame sincère,
Puisqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit ;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, et même à tes desirs.
Ah ! sans la liberté, que feraient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ferait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
(b) Pucelle est sans vertu, (1) Desfontaines sans vice. (c)
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ;
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.

Poèmes.

B

L'oppresser insolent, l'usurpateur avare,
 Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
 Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
 Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
 Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
 Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
 C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
 Serait l'auteur du trouble, et le Dieu des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable
 Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable?
 J'étais, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
 Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
 Et dont la clignotante et débile paupière
 Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin d'une timide voix:
 Interprète sacré des éternelles lois,
 Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse?
 Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
 Il le fuit, il s'égaré; et toujours combattu,
 Il embrasse le crime en aimant la vertu.
 Pourquoi ce roi du monde, et si libre, et si sage,
 Subit-il si souvent un si dur esclavage?
 L'esprit consolateur à ces mots répondit:
 Quelle douleur injuste accable ton esprit?
 La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
 Dieu te la devait-il immuable, infinie,
 Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
 Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu. (d)
 Quoi! dans cet océan cet atome qui nage
 Dira: L'immensité doit être mon partage.
 Non, tout est faible en toi, changeant et limité;
 Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
 Et le pouvoir humain serait seul sans limites!
 Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
 Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
 Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
 Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue?
 Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
 Vient à pas inégaux miner ton faible corps.
 Mais, quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie:
 On te voit revenir des portes de la mort,
 Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
 Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame:
 La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
 On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
 La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
 D'un désir curieux les trompeuses faillies:
 Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
 Mais contre leurs assauts tu feras raffermi;
 Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
 (Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
 Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, (e)
 Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
 Daigne leur envoyer sur le point de périr.
 Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
 Quand il est en péril, ait une autre pensée?
 Vois de la liberté cet ennemi mutin,
 Aveugle partisan d'un aveugle destin.
 Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
 Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
 Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
 Comme il punit son fils, et le veut corriger.

Il le croyait donc libre ? oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.

Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.

Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles. (f)

Ferme en tes sentimens, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.

Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère :

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême :
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.

J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux :

Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière ;

Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond (g) s'Gravefande et le subtil (h) Mairan ;

Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.

Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.

Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre ;

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez. (i)

NOTES ET VARIANTES

DU DEUXIEME DISCOURS.

(a) *Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux.*

Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, et couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entr'eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, etc.

(b) L'abbé *Pucelle*, célèbre conseiller au parlement. L'abbé *Desfontaines*, homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des fatires.

(c) On lisait dans les premières éditions :

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

(d) Traduction de ce vers d'*Ovide* :

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

(e) Fameux médecins de Paris.

(f) Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

(g) M. *s'Gravefande*, professeur à Leide, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de *Newton*.

(h) M. *Dortous de Mairan*, secrétaire de l'académie des sciences de Paris.

(i) Et s'il a daigné dire à mes vœux pressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

(I) L'abbé *Pucelle* était neveu de M. de *Catinat*. Sa mère accordait à son frère aîné une préférence que les premières années de la jeunesse du cadet semblaient excuser, et qui cependant était la seule cause de

ces erreurs, dans un homme qui était né avec un caractère très-ferme et une ame ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonsuré dans son enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont sa mère l'avait privé, et lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris, et obtenu sa nomination à une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaissance que d'oublier l'injustice de sa mère. Le frère de l'abbé *Pucelle* mourut, peu de temps après, premier président du parlement de Grenoble.

Le conseiller au parlement de Paris se fit une grande réputation par son intégrité, par le courage avec lequel il défendit la liberté des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome et du clergé. Comme le jansénisme était alors le prétexte de ses entreprises, les Parisiens le prirent pour un janséniste; mais sa véritable religion était l'amour des lois et la haine de la tyrannie sacerdotale: il n'en eut jamais d'autre.

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le fait que trop; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secouffes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé. (a)

J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles
Il disait à Louis: *Je ne crains que Versailles;*
Contre vos ennemis je marche sans effroi;
Défendez-moi des miens; ils sont près de mon roi.

Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.

Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Asie esclaves oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?

Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne (*b*) et Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orofmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir;
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin; mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime:
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux;
Est-ce un affront pour toi? courage, écris, fais mieux;
Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes Aïeux chimériques: (*c*)
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur fatirique,
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot. (*d*)
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.

Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que son trophée;
Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée:
Qu'un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan: (*e*)
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.

Qu'a servi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu (*f*) Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété.
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est Spinoliste, et Locke, en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que DIEU nous aime tous, et qu'ici tout est bien. (*g*)
Cent fois plus malheureux, et plus infame encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,

Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs ;
 Méprifable en son goût, détestable en ses mœurs ;
 Médifant, qui se plaint des brocards qu'il effuie ;
 Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie ;
 Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
 Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits. (h)

On peut à Despréaux pardonner la satire ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
 Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd fréron, méchamment imbécile,
 Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet infecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
 Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
 Par une lâche envie ont pu défigurer (i)
 Du Zeuxis des Français les savantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
 Ces lambeaux déchirés en font plus précieux ;
 Ces traits en font plus beaux, et vous plus odieux.
 Détestons à jamais un si dangereux vice. (k)

Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
 D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
 Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille,
 Tandis que Chapelain osait juger Corneille.
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
 Dit, pour tout jugement : Je voudrais l'avoir fait : (l)
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome ;

De Perrault (m) dans le Louvre il admira la main.
 Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits, un si rare génie,
 Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?
 Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur. (n)
 Qu'il est grand ! qu'il est doux, de se dire à soi-même :
 Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
 Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
 Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens !
 C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble ;
 Un suc toujours égal est préparé pour eux :
 Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux :
 Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
 Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.
 Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du temps :
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
 Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

NOTES ET VARIANTES
DU TROISIEME DISCOURS.

(a) L'AUTEUR a retranché les quatre vers suivans :

Quelle était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans etc.

(b) *Dufresne*, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle *Gaußon*, actrice pleine de grâces, qui joua *Zaïre*.

(c) Mauvaise comédie de *Roussseau*, qui n'a pu être jouée. (N. B. On trouvera dans la vie de *M. de Voltaire* les détails sur ses querelles avec *Roussseau*, *Desfontaines* etc.

(d) Il est à remarquer que *M. de Voltaire* s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(e) Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contr'elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu etc.

Et dans l'édition in-4°, après ce vers :

Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée ;
Il faut être Pſyché pour censurer Vénus.
Hé, pourquoi censurer? quel triste et vain abus!
On ne s'embellit point etc.

(f) *Jurieu* était un ministre protestant qui s'acharna contre *Bayle* et contre le bon sens; il écrivit en fou, et il fit le prophète: il prédit que le royaume de France éprouverait des révolutions qui ne font jamais arrivées. Quant à *Bayle*, on fait que c'est un des grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son testament qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, et honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de *M. de Senaux*, conseiller.

NOTES ET VARIANTES. 29

(g) L'optimisme de *Platon*, renouvelé par *Shaftersburi*, *Bolingbrocke*, *Leibnitz*, et chanté par *Pope* en beaux vers, est peut-être un système faux: mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomnieux l'ont dit.

(h) Ces vers désignent l'abbé *Desfontaines*; il a eu tant de successeurs si dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

(i) Quelques peintres, jaloux de *le Sueur*, gâtèrent ses tableaux qui font aux Chartreux.

(k) Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,
Médifant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfans, et l'on fait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir etc.

(l) *Habert de Cerisy*, de l'académie.

(m) La belle façade du vieux Louvre est de *M. Perrault*.

(n) Voilà le vrai mérite; il se peint dans ces traits:
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix:

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A M. H E L V E T I U S.

TOUT vouloir est d'un fou, l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage ;
Il fait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit, avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut respecter.
Réaumur, (1) dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adonci leur cruel caractère,
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau ;

SUR LA MODÉRATION.

31

Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élançe dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage du Faï (a) parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi
Je m'en vais consulter le médecin du roi :
Sans doute il en fait plus que ses doctres confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères (b)
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines, (c)
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.
Courriers de la physique, (c) Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats fous aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, et sur-tout deux Laponnes : (d)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes :
Pourquoi, vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné :

Parcourant en douze ans les célestes demeures,
 D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
 Vous ne le savez point : votre savant compas
 Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
 Je vous vois dessiner, par un art infailible,
 Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
 Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
 Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
 Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
 Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
 Je n'imiterai point ce malheureux savant,
 Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
 Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
 Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Modérons-nous sur-tout dans notre ambition :
 C'est du cœur des humains la grande passion. (e)
 L'empesé magistrat, le financier sauvage,
 La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
 Vont en poste à Versailles essuyer des mépris,
 Qu'ils reviennent soudain rendre en Poste à Paris.
 Les libres habitans des rives du Permesse
 Ont fait quelquefois cette amorce traitresse :
 Platon va raisonner à la cour de Denis :
 Racine janséniste est auprès de Louis.
 L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
 Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
 Moi-même renonçant à mes premiers desseins, (f)
 J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
 Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes ;
 Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;
 On me dit, je vous aime, et je crus comme un sot
 Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.

J'y

J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
 La mâle liberté qui fait mon caractère ;
 Et perdant la raison dont je devais m'armer,
 J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
 Que je suis revenu de cette erreur grossière !
 A peine de la cour j'entrai dans la carrière
 Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
 N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
 Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
 Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître. (g)

O vous qui ramenez dans les murs de Paris
 Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
 Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
 Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
 Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
 Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
 Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
 Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
 Chacune a sa saison, et par des soins prudens
 On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
 Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
 On flétrit aisément leur beauté passagère.
 N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
 Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.
 Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
 Le travail est souvent le père du plaisir
 Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
 Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
 Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
 Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Regardez (h) Brossoret, de sa table entêtée,

Poèmes.

C

Au fortir d'un spectacle , où de tant de merveilles
 Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles ;
 Il se traîne à souper , plein d'un secret ennui ,
 Cherchant en vain la joie , et fatigué de lui. (i)
 Son esprit offusqué d'une vapeur grossière
 Jette encor quelques traits sans force et sans lumière ;
 Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ,
 Malheureux , il n'a pas le temps de désirer !
 Jadis trop caressé des mains de la mollesse ,
 Le plaisir s'endormit au fein de la paresse ;
 La langueur l'accabla ; plus de chants , plus de vers ,
 Plus d'amour ; et l'ennui détruisait l'univers.
 Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine ,
 Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
 La crainte l'éveilla , l'espoir guida ses pas ;
 Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
 Je le dis aux amans , je le répète aux belles.
 Damon , tes sens trompeurs , et qui t'ont gouverné ,
 T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
 Tu crois , dans les douceurs qu'un tendre amour apprête ,
 Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
 Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux , (k)
 Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
 Ah , pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire ,
 Il faut un cœur plus noble , une ame moins vulgaire ,
 Un esprit vrai , sensé , fécond , ingénieux ,
 Sans humeur , sans caprice , et sur-tout vertueux :
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
 O divine amitié ! félicité parfaite !
 Seul mouvement de l'ame , où l'excès soit permis ,
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,
 Dans toutes les saisons et dans toutes les heures ;
 Sans toi tout homme est seul ; il peut par ton appui
 Multiplier son être et vivre dans autrui.
 Idole d'un cœur juste , et passion du sage ,
 Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ;
 Qu'il préside à mes vers , comme il règne en mon cœur ;
 Tu m'appris à connaître , à chanter le bonheur.

NOTES ET VARIANTES

DU QUATRIEME DISCOURS.

(a) M. Du Faï était directeur du jardin et du cabinet d'histoire naturelle du roi, qui avaient été très-négligés jusqu'à lui, et qui ont été ensuite portés par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il existe en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en est aucun d'aussi complet.

(b) On lisait dans les premières éditions, et dans l'in-4°

Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé;
Il fait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment etc.

(c) Messieurs de Maupertuis, Clairault, le Monnier, etc. allèrent en 1736 à Tornéa mesurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

(d) Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour font six mois éclipsés:
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts etc.

Nota. Cette leçon est très-différente de la première édition. L'auteur, qui avait à se plaindre de Maupertuis, a substitué des plaisanteries à un éloge exagéré. La mesure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux sciences; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaissance. On en devait sur-tout à ceux qui, comme MM. Clairault, Bouguer, le Monnier, pouvant s'illustrer sans sortir de chez eux, eurent le courage d'entreprendre des voyages aussi pénibles. Le

DU QUATRIEME DISCOURS. 37

géomètre à qui un homme en place proposait de passer avec eux, et qui répondit, *je n'ai pas besoin d'aller si loin pour faire des découvertes*, était injuste; aussi les plaisanteries de M. de Voltaire ne tombent-elles que sur l'importance excessive que Maupertuis attachait à ce voyage. On fait qu'il se fit peindre aplattissant le globe: c'est tout au plus ce que Newton aurait pu faire, si Newton avait eu de la vanité.

On trouvera dans les Mélanges de poésies les vers que M. de Voltaire a faits pour ce portrait, dans le temps de ses liaisons avec Maupertuis. Il ramena réellement deux suédoises. Elles s'appelaient *Plaiscem*: il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles se fit religieuse; l'autre épousa un gentilhomme de Normandie qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raisonnables entreprennent rarement, parce qu'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on est toujours humilié de porter, quoique l'exemple de *Silla*, de *Pompée*, de *César*, et de *Marc-Aurèle*, pût consoler l'amour-propre.

(e) Après ce vers: *C'est du cœur des humains la grande passion*, on lisait dans les premières éditions les quatre suivans que l'auteur a retranchés:

Sans doute elle est utile, et son souffle rapide
Sur la mer de ce monde est le vent qui nous guide:
Il faut des passions; mais retenez, grands Dieux,
De ces vents déchainés le cours impétueux.

(f) Dans une édition postérieure, le morceau qui remplace celui qu'on vient de lire était terminé par les quatre vers suivans:

Prodige au fils d'Octave un encens mercenaire;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers;
Mais leur sagesse au moins les a rendus légers.
Horace modéré vécut riche et tranquille.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez etc.

L'auteur ajouta ces vers après son départ de Berlin. Un philosophe doit à l'humanité de donner aux rois les leçons ou les conseils dont ils ont besoin, et qu'ils lui demandent. Il est au-dessus de lui de se charger de les amuser, et dangereux de vouloir être leur ami.

(g) *C'est du cœur des humains la grande passion:*

On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper:
Au parnasse ils régnaient, la cour les vit ramper.

Poemes.

* C 3

La cour est de Circé le palais redoutable ;
 La fortune y préside , enchanteresse aimable ,
 Qui , des mains des plaisirs préparant son poison ,
 Par un filtre invincible assoupit la raison .
 Qui la voit est changé , c'est en vain qu'on la brave ;
 On est arrivé libre , on se retrouve esclave .
 Le guerrier tout couvert du sang des ennemis ,
 Le magistrat austère , et le grossier commis ,
 Et la dévote adroite , et le marquis volage ,
 Tout y cherche à l'envi l'argent et l'esclavage .
 Laissons ces insensés que leur espoir séduit ,
 Courir en malheureux au bonheur qui les fuit .
 Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie ;
 La seule adversité peut réformer leur vie .
 Parlons de nos plaisirs ; ce sujet plein d'appas
 Est bien moins dangereux , et ne s'épuise pas ;
 De nos réflexions c'est la source féconde ;
 Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde :
 Que m'importe leur trône , et quel suprême honneur ,
 Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur ?
Les plaisirs sont les fleurs etc.

(h) C'était un conseiller au parlement , fort riche , homme voluptueux et qui faisait excellente chère.

(i) *Cherchant en vain la joie ; et fatigué de lui ,*
 Sans appétit il mange , il parle sans rien dire ;
 Il cherche le plaisir qui de lui se retire .
 Le nectar d'Epernai , si pétillant , si frais ,
 Pour son goût dédaigneux a perdu ses attraits .

Ces vers ont été retranchés.

(k) Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas .
 Ne nous en plaignons point , imitons la nature ;
 Elle couvre nos champs de glace ou de verdure :
 Tout renaît au printemps , tout mûrit dans l'été ;
 Livrons-nous donc comme elle à la diversité .
 Climène a peu d'esprit , elle est vive , légère ;
 Touché de ses appas , vous avez su lui plaire :
 Vous pensez , sur la foi de vos emportemens ,
 De vos jours à ses pieds couler tous les momens ;
 Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture ;
 Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
 Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux .

Dans la seconde édition , au lieu de

Climène a peu d'esprit , etc.

on lisait :

*Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
 Je le dis aux amans , je le répète aux belles .
 De l'uniformité l'importante langueur
 Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur :
 D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture .
 Ce feu follet etc.*

(1) Réaumur , de l'académie des sciences. On lui doit les mémoires sur l'histoire des insectes, ouvrage d'un observateur exact et patient. C'est lui qui a formé le projet de la description des arts, collection immense, et qui, malgré les défauts inévitables dans toute grande entreprise, fait honneur à l'académie des sciences et à la nation. Si la postérité ne trouve dans ses ouvrages ni les découvertes, ni les vues ingénieuses et nouvelles qui ont illustré d'autres naturalistes, elle ne pourra lui refuser l'estime due à un savant laborieux, qui a fait de son temps et de ses travaux un usage utile.

(2) Nous avons su marquer jusqu'aux routes certaines
 Du Méandre vivant qui coule dans nos veines.

PERRAULT , Poème sur le Siècle de Louis le Grand.

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton despotique
Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr? (a)
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre et sévère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux ministres.
(b) Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien; (c)
Il faut que l'on soit homme, afin d'être chrétien.
Je suis homme, et d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature attentive à remplir vos désirs
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière;
Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;

SUR LA NATURE DU PLAISIR. 41

Par-tout d'un DIEU clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur.
Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaisirs! c'est à la douleur même
Que je connais de DIEU la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
Chez de sombres dévots l'amour propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime. (d)
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis:
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions. (e)
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,

S'arrache au genre humain pour DIEU qui nous fit naître,
 Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
 Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
 Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
 Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
 Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
 Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
 L'hymen, le nom de père et la société ;
 On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
 C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
 On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
 Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.
 Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
 Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
 DIEU, si nous l'en croyons, ferait servi par nous,
 Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
 Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
 Que le fer a privés des sources de la vie.
 Vous qui vous élevez contre l'humanité,
 N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
 Ne connaissez-vous point les filles de Pélée ?
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.
 Elles croyaient dompter la nature et le temps,
 Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
 Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent ;
 Croyant le rajeunir, ses filles l'égorèrent.
 Voilà votre portrait, stoïques abusés ; (f)
 Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez. (g)
 Usez, n'abusez point ; le sage ainsi l'ordonne.
 Je fuis également Epictète et Pétrone.
 L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
 Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,

Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
 De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
 Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
 Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
 Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes ;
 Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
 DIEU des êtres pensans, DIEU des cœurs fortunés,
 Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
 Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
 Cet amour des beaux arts et de la solitude.
 Voilà mes passions, mon ame en tous les temps (h)
 Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
 Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
 Des lois des nations violateurs avarés,
 Deux fripons à brevet, brigands accredités,
 Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
 Le travail occupait ma fermeté tranquille ;
 Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
 Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux,
 Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :
 Il n'interrompit point sa douce mélodie.
 Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
 Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
 Il brave l'injustice, il calme ses ennuis ;
 Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
 Et de sa main mourante il touche encor sa lyre. (i)

NOTES ET VARIANTES

DU CINQUIEME DISCOURS.

(a) *DANS* la Mort de César, *Antoine* dit à *Brutus* :
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour les faire haïr.

(b) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations sur lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, et tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

(c) Pascal se crut parfait alors qu'il n'aima rien.

(d) O moitié de notre être ! amour propre enchanteur,
Sans nous tyranniser, règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, etc.

(e) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions* des désirs vifs et continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance ; désirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion ; et le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces désirs vifs et continus, appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le désir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il ferait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables ; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées ; et on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

(f) M. de *Voltaire* combat ici, comme dans le discours septième, la morale fautive et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. Il est un des premiers, parmi nos philosophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos passions naturelles vers un but utile que de chercher à les détruire ; qu'un homme qui passerait sa vie à combattre en lui la nature serait fort inutile à ses semblables. Ce sont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de *L'esprit* qui ont excité, avec si peu de raison, tant de scandale et d'enthousiasme.

DU CINQUIEME DISCOURS. 45

(g) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme et peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus, et des morts entassés ;
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'approuvait, on vanta sa justice :
Mais bientôt triste roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, et bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province ;
Il rendit la mer libre, et l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut etc.

(h) Voici la fin de ce discours dans les premières éditions :

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle et généreuse
Est d'éclairer la terre, et de la rendre heureuse ;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés ;
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

(i) Dans les premières éditions, ce discours était terminé par un envoi au roi de Prusse, alors prince royal. (Voyez la note (h)). M. de *Voltaire* changea ces vers ; et au témoignage de sa reconnaissance pour le prince royal il substitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, et les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ses expressions, *gravait pour l'immortalité*. C'était la vengeance la plus grande et la plus noble qu'un particulier put exercer contre un souverain.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme , et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
Dans mon être , dans moi , je cherche à pénétrer,
Despréaux et Pascal en ont fait la satire.
Pope et le grand Leibnitz , moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
Ils descendent à l'homme , ils s'élèvent à DIEU :
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ?
Sur l'Oedipe nouveau de cette énigme obscure
Chacun a dit son mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?

Je fais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là , pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaifamment nos cerveaux libertins.
Autre temps , autre étude ; et la raison sévère
Trouve accès à son tour , et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour , lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger , inappliqué , volage ;
Sa voix trouble et séduit ; est-on seul , on est sage :
Je veux l'être ; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi , si tu peux , cette chaîne invisible
Du monde des esprits , et du monde sensible ,

DE LA NATURE DE L'HOMME. 47

Cet ordre si caché de tant d'êtres divers ,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science ,
Ou passe ma portée , ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas français ,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire , et moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés , et je ne prétends pas
Hafarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable ,
Que peut-être Fourmont (a) prendra pour une fable ;
Et que je lus hier dans un livre chinois ,
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.

Un jour quelques fouris se disaient l'une à l'autre :
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard , éternels alimens ,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui , nous sommes , grand DIEU , si l'on en croit nos sages ,
Le chef-d'œuvre , la fin , le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.

Plus loin , sur le duvet d'une herbe renaissante ,
Près des bois , près des eaux , une troupe innocente
De canards nafillans , de dindons rengorgés ,
De gros moutons bélans , que leur laine a chargés ,
Disaient : tout est à nous , bois , prés , étangs , montagnes ;
Le Ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.

L'âne paissait auprès , et se mirant dans l'eau ,
 Il rendait grâce au Ciel , en se trouvant si beau.
 Pour les ânes , dit-il , le Ciel a fait la terre :
 L'homme est né mon esclave , il me panse , il me ferre ,
 Il m'étrille , il me lave , il prévient mes desirs ,
 Il bâtit mon férail , il conduit mes plaisirs :
 Respectueux témoin de ma noble tendresse ,
 Ministre de ma joie , il m'amène une ânesse ;
 Et je ris , quand je vois cet esclave orgueilleux
 Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint , et cria : Je suis puissant et sage ;
 Cieux , terres , élémens , tout est pour mon usage ;
 L'océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
 Les vents sont mes courriers , les astres mes flambeaux.
 Ce globe , qui des nuits blanchit les sombres voiles ,
 Croît , décroît , fuit , revient , et préside aux étoiles ;
 Moi , je préside à tout ; mon esprit éclairé
 Dans les bornes du monde eût été trop ferré :
 Mais enfin de ce monde et l'oracle et le maître ,
 Je ne suis point encor ce que je devrais être.
 Quelques anges alors , qui là - haut dans les cieux
 Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux ,
 En faisant tournoyer ces immenses planètes ,
 Disaient : Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
 Puis de - là sur la terre ils jetaient un coup d'œil ,
 Ils se moquaient de l'homme et de son sot orgueil.
 Le Tien (b) les entendit ; il voulut que sur l'heure
 On les fit assembler dans sa haute demeure ,
 Ange , homme , quadrupède , et ces êtres divers ,
 Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
 Ouvrage de mes mains , enfans du même père ,
 Qui portez , leur dit-il , mon divin caractère ,

Vous

Vous êtes nés pour moi , rien ne fut fait pour vous :

Je suis le centre unique où vous répondez tous.

Des destins et des temps connaissez le seul maître.

Rien n'est grand ni petit , tout est ce qu'il doit être.

D'un parfait assemblage instrumens imparfaits ,

Dans votre rang placés , demeurez satisfaits.

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce

Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?

Un vieux Lettré chinois , qui toujours sur les bancs

Combattit la raison par de beaux argumens ,

Plein de Confucius , et sa logique en tête ,

Distinguant , concluant , présenta sa requête.

Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps ?

Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;

Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.

D'où vient que je ne puis , plus prompt que mes idées ,

Voyager dans la lune , et réformer son cours ?

Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?

Pourquoi ne puis-je , au gré de ma pudique flamme ,

Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?

Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes *Pourquoi* , dit le Dieu , ne finiraient jamais :

Bientôt tes questions vont être décidées :

Va chercher ta réponse au pays des idées ;

Pars. Un ange aussitôt l'emporte dans les airs ,

Au sein du vide immense où se meut l'univers ,

A travers cent soleils entourés de planètes ,

De lunes et d'anneaux , et de longues comètes :

Il entre dans un globe où d'immortelles mains

Du roi de la nature ont tracé les desseins ,

Où l'œil peut contempler les images visibles ,

Et des mondes réels et des mondes possibles.

Poèmes.

D

Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
 Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
 Il cherchait vainement; l'ange lui fait connaître
 Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
 Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
 Fesant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon sens,
 S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
 Ce petit amas d'eau, de sable et de poussière,
 N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
 Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
 Le chinois argumente; on le force à conclure
 Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;
 Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs;
 Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
 Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires;
 Et que sans fatiguer, par de lâches prières,
 La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
 On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
 Voir la mort d'un œil ferme et d'une ame soumise.
 Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise, (c)
 S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
 Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
 Convertir un docteur est une œuvre impossible.

Matthieu (d) Garo chez nous eut l'esprit plus flexible:
 Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
 De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
 La lune était plus grande et la nuit moins obscure;
 L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure:
 L'homme, ce roi du monde, et roi très-sainéant,
 Se contemplait à Païse, admirait son néant;
 Et formé pour agir, se plaisait à rien faire.
 Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.

Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
 Passagers comme nous et comme nous bornés:
 Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
 Ce que fut notre monde et ce qu'il devrait être,
 Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
 Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
 Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
 Eût à deux jours au plus borné notre existence,
 Il nous aurait fait grâce; il faudrait consumer
 Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer:
 Le temps est assez long pour quiconque en profite;
 Qui travaille et qui pense en étend la limite.
 On peut vivre beaucoup sans végéter long-temps:
 Et je vais te prouver par mes raisonnemens....
 Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
 Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma muse, avec simplicité,
 Sur des tons différens chantait la vérité,
 Lorsque de la nature éclaircissant les voiles,
 Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
 Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
 D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons,
 Tandis que d'une main stérilement vantée, (1)
 Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
 Semblait, de la nature imitant les ressorts,
 Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse,
 Je suivais la nature, et cherchais la sagesse,
 Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
 Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
 Je les voyais franchir leur carrière infinie;
 Amant de tous les arts et de tout grand génie,

Implacable ennemi du calomniateur,
 Du fanatique absurde et du vil délateur ;
 Ami sans artifice , auteur sans jalousie ;
 Adorateur d'un Dieu , mais sans hypocrisie ;
 Dans un corps languissant , de cent maux attaqué ,
 Gardant un esprit libre , à l'étude appliqué ; (2)
 Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
 Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

NOTES ET VARIANTES

DU SIXIEME DISCOURS.

(a) HOMME très-savant dans l'histoire des Chinois, et même dans leur langue.

(b) Dieu des Chinois.

(c) Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs ;
 Que DIEU seul a raison, sans qu'il nous en informe.
 Le Lettré convaincu de sa sottise énorme
 S'en retourne ici-bas, etc.

(d) Voyez la fable de *La Fontaine* :

En louant DIEU de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

Cependant on a répondu à *Matthieu Garo*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

(1) M. de *Vaucanson* n'était encore connu que par son flûteur, son joueur de tambourin, ses canards. Il s'est illustré depuis en appliquant son génie pour la mécanique à la perfection des arts, et il en a été récompensé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait ses automates que comme *des jeux d'enfans* ; mais on avait tort de ne pas sentir que ces jeux d'enfans annonçaient un génie, qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

(2) Qu'il nous soit permis d'observer que nous avons vu M. de *Voltaire* à quatre-vingts ans tel que lui-même se peignait ici à quarante.

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU. (a)

LE nom de la vertu retentit sur la terre ;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire ;
Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'est même glissé dans les traités des rois.
C'est un beau mot sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du système
De ce fou d'écolais qui se dupa lui-même.

Qu'est-ce que la vertu ? le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien :
Là vertu, disait-il, est un nom sans substance. (b)

L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts et l'esprit en prières,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières ;
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à sandale, engraisé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.
Le Ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit ? quel bien fait-il au monde ?

SUR LA VRAIE VERTU. 55

Malgré la fainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à foi.

Quand l'Ennemi divin des scribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air insolent, qu'on nomme dignité,
Le romain demanda : *Qu'est-ce que vérité ?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disait assez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir ;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme et sa loi, c'est assez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médifant, vain, léger, envieux,
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux :
A sa famille, aux siens je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs et ces pas égarés ? (c)
Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta béate à son cinquième étage ;
Quelques saints possédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;

Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
 Prédissent le passé, font cent autres miracles :
 L'aveugle y vient pour voir, et des deux yeux privé,
 Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Ave*.
 Le boiteux saute et tombe; et sa sainte famille
 Le ramène en chantant, porté sur sa béquille.
 Le sourd au front stupide écoute et n'entend rien.
 D'aïse alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
 Qu'un sot voisin bénit, et qu'un fourbe seconde,
 Aux filles du quartier préchent la fin du monde.

Je fais que ce mystère a de nobles appas.
 Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
 Les miracles sont bons; mais soulager son frère,
 Mais tirer son ami du sein de la misère,
 Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
 C'est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus. (d)

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible;
 Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible :
 J'entends : il fait haïr sa place et son pouvoir;
 Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
 Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
 Courir d'un air affable au-devant du mérite,
 Le choisir dans la foule, et donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
 De quelques criminels il aura fait justice !
 C'est peu d'être équitable, il faut rendre service :
 Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
 Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
 Lui disait en ces mots son avis despotique :
 Timanté est en secret bien mauvais catholique,

On a trouvé chez lui la bible de Calvin;
 A ce funeste excès vous devez mettre un frein;
 Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
 Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile;
 Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
 Il m'a donné son sang et vous n'en parlez pas.
 De ce roi bienfaisant la prudence équitable
 Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable. (e)

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
 Doux et discret Cyrus, en vous seul concentré,
 Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
 Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
 Honnête homme indolent, qui dans un doux loisir,
 Loin du mal et du bien, vivez pour le plaisir ?
 Non, je donne ce titre au cœur tendre et sublime
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
 Il t'était dû sans doute, éloquent Pélisson,
 Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
 Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
 M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
 Des amis courageux, dont la mâle vigueur
 Repoussa les assauts du calomniateur,
 Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
 Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
 Et des petits tyrans bouffis de vanité,
 Dont mon indépendance irritait la fierté.
 Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
 Des amis vertueux ont consolé ma vie.
 J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
 J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
 Certain législateur, (f) dont la plume féconde
 Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,

Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
 Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
 Ce mot est *bienfaisance*, il me plaît, il rassemble,
 Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
 Petits grammairiens, grands précepteurs des fots
 Qui pesez la parole et mesurez les mots,
 Pareille expression vous semble hasardée :
 Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES ET VARIANTES

DU SEPTIEME DISCOURS.

(a) CE discours fut d'abord adressé à *Racine* le fils, auteur d'un poëme janfénilite sur la grâce.

Il commençait alors de la manière suivante :

J'ai lu les quatre points des sermons poétiques
 Qu'a débités ta muse, en ses vers didactiques ;
 Peut-être il ferait mieux de prêcher un peu moins,
 Et d'imiter Gresset, qui sans art et sans soins,
 Dans un style rapide et vif, avec mollesse,
 Peint les plaisirs du sage, et chante la paresse.
 Mais j'aime mieux cent fois ta mâle austérité,
 Et de tes vers hardis la pénible beauté,
 Qu'un écrit bigarré de grave et de comique,
 Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
 Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
 Veut couvrir la raison du masque de Marot.
 Il faut parler français ; Boileau n'a qu'un langage,
 Son style est clair et pur ; il prouve un esprit sage :
 Suis cet exemple heureux, laisse aux esprits mal faits
 L'art de moraliser du ton de Rabelais.
 Ce jargon dans un conte est encor supportable,
 Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable ;
 Instruis-moi donc, poursuis, parle et dans tes discours
 Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'est un beau mot sans doute, etc.

On retrouve quelques-uns des derniers vers dans le discours sur l'*ENVIE*.

(b) Après ce vers :

La vertu, disait-il, est un nom sans substance,

il y avait :

Hermotime, il est temps de rompre le silence ;
 Il est temps que ma voix défende en liberté
 La cause de DIEU même et de l'humanité.
 Qui se tait la trahit ; l'intérêt de la terre
 Force encore un profane à remonter en chaire.

Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Est le texte, la fin, l'ame de mes discours. (*)
Quand l'ennemi divin etc.

(c) Les convulsionnaires.

(d) Premières éditions.

Je fais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire,
Tandis qu'entouré d'or, et même de Cloris,
Tu vis dans la mollesse en damnant tout Paris ?
„ Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la justice,
„ C'est un homme incrédule et qu'il faut qu'on punisse,
„ Ce n'est pas aux élus, par la grâce éprouvés,
„ A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés. „
Voilà donc ta réponse, ame farouche et dure ?
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature !
Et puisque par son nom tout doit être nommé,
Quel détestable vice en vertu transformé !
Ce magistrat, dit-on, est sévère, etc.

Dans les éditions suivantes on lisait :

Je fais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce magistrat, etc.

(e) Premières éditions.

Alors d'un ton de père et d'un regard tranquille
Le roi lui répondit : modérons nos rigueurs ;
Je fais quel est Timante et je hais ses erreurs ;
L'esprit de l'hérésie infecta sa province ;
Mais son cœur est français, son bras est à son prince :
Vous grossissez ici ses faibles attentats,
Il m'a donné son sang et vous n'en parlez pas !
Je le fais à l'instant gouverneur de la ville
Où vos sévérités conseillent qu'on l'exile :
Allez de mes bienfaits l'assurer aujourd'hui,
Et sans plus l'accuser servez-moi comme lui.

(*) Et cela a été vrai soixante ans.

Ce roi, je l'avoûrai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu fera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète ;
Au faible et doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, et des soins d'un soupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi qui vas nous quitter, magistrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre et fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la sagesse
N'est point le triste fruit d'une austère rudesse ;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleffes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain législateur, etc.

Dans quelques autres éditions on lisait :

Au cœur ferme et sublime
Qui sut gagner mon cœur en forçant mon estime,
A ce sage guerrier, considéré des rois,
Éloquent pour autrui, muet sur ses exploits ;
Je le donne à Normand. (*)

(f) L'abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfaisance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

(*) Normand et Cochin étaient des avocats célèbres alors. Par ce *sage guerrier*, M. de Voltaire désigne le maréchal d'Estrées, doyen de l'académie française. Il s'était rendu cher aux gens de lettres, en s'opposant à une cabale de prêtres qui voulaient faire exclure de l'académie l'auteur des *Lettres persanes*.

Le magistrat dont parle l'auteur est M. le comte d'*Argental*, ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conseiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique, mais il n'accepta point cette place. Il quitta sa charge de conseiller au parlement, parce que l'absurdité et la barbarie de notre jurisprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami constant de M. de *Voltaire* depuis sa jeunesse jusqu'à la mort de ce grand homme, et l'a soutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puissans pouvaient lui donner. Cette amitié si constante est une des meilleures réponses qu'on puisse faire ici à cette foule de détracteurs de M. de *Voltaire*, qui, bien sûrs que son génie est au-dessus de leurs atteintes, ont recours à la honteuse ressource de calomnier sa personne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

Et c'est sur-tout pour les amitiés longues et inaltérables que ce vers est vrai.

LE POUR
ET
LE CONTRE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE POUR ET LE CONTRE.

CE petit poëme est un des premiers ouvrages où M. de *Voltaire* ait fait connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale. Nous ignorons quelle est la femme à qui l'auteur l'avait adressé. Il est du temps de sa jeunesse, et antérieur à ses querelles avec *J. B. Rousseau*, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raisons qui l'ont éloigné de M. de *Voltaire*; délicatesse bien singulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion est tournée en ridicule. *Rousseau* croyait apparemment qu'il n'y avait de scandale que dans les raisonnemens philosophiques; et que pourvu qu'un conte irréligieux fût obscène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reste cet ouvrage a le mérite singulier de renfermer dans quelques pages, et en très-beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponses que font à ces objections les dévots persuadés et les dévots politiques, et enfin le plus sage

conseil qu'on puisse donner à un homme raisonnable, qui ne veut connaître sur ces objets que ce qui est nécessaire pour se bien conduire. La fameuse profession de foi du *vicaire savoyard* n'est presque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du poëme de la Loi naturelle.

LE POUR

ET

LE CONTRE. (a)

A MADAME

Tu veux donc, belle Uranie,
 Qu'érigé par ton ordre en Lucrece nouveau;
 Devant toi d'une main hardie
 Aux superstitions j'arrache le bandeau;
 Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
 Des mensonges sacrés dont la terre est rempli;
 Et que ma philosophie
 T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
 Et les terreurs de l'autre vie.
 Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens;
 De ma religion blasphémateur profane,
 Je veuille avec dépit dans mes égaremens
 Détruire en libertin la loi qui les condamne.
 Viens, pénétre avec moi, d'un pas respectueux;
 Les profondeurs du sanctuaire
 Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux?
 Je veux aimer ce Dieu; je cherche en lui mon père;

(a) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*, parce qu'il y a en effet quelque ressemblance entre cette pièce et celle du *Désiste*; qui commence par ces mots:

J'ai vu de près le Stix, j'ai vu les Euménides.
 Déjà venaient frapper mes oreilles timides
 Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

On me montre un tyran que nous devons haïr.
 Il créa les humains à lui-même semblables ,
 Afin de les mieux avilir ;
 Il nous donna des cœurs coupables ,
 Pour avoir droit de nous punir.
 Il nous fit aimer le plaisir ,
 Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables ,
 Qu'un miracle éternel empêche de finir.
 Il venait de créer un homme à son image ,
 On l'en voit soudain repentir ,
 Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
 Les défauts de son propre ouvrage.
 Aveugle en ses bienfaits , aveugle en son courroux ,
 A peine il nous fit naître , il va nous perdre tous.
 Il ordonne à la mer de submerger le monde ;
 Ce monde qu'en six jours il forma du néant.
 Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
 Faire un autre univers plus pur , plus innocent :
 Non , il tire de la poussière
 Une race d'affreux brigands ,
 D'esclaves sans honneur , et de cruels tyrans ,
 Plus méchante que la première.
 Que fera-t-il enfin , quels foudres dévorans
 Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?
 Va-t-il dans le chaos plonger les élémens ?
 Ecoutez , ô prodige ! ô tendresse ! ô mystères !
 Il venait de noyer les pères ,
 Il va mourir pour les enfans.
 Il est un peuple obscur , imbécile , volage ,
 Amateur insensé des superstitions ,
 Vaincu par ses voisins , rampant dans l'esclavage ,
 Et l'éternel mépris des autres nations.

Le fils de DIEU , DIEU même , oubliant sa puissance ,
 Se fait concitoyen de ce peuple odieux ,
 Dans les flancs d'une juive il vient prendre naissance ;
 Il rampe sous sa mère ; il souffre sous ses yeux
 Les infirmités de l'enfance.
 Long-temps vil ouvrier , le rabot à la main ,
 Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice ;
 Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen ,
 Et périt du dernier supplice.
 Son sang du moins , le sang d'un Dieu mourant pour nous ,
 N'était-il pas d'un prix assez noble , assez rare
 Pour suffire à parer les coups
 Que l'enfer jaloux nous prépare ?
 Quoi ! DIEU voulut mourir pour le salut de tous ,
 Et son trépas est inutile !
 Quoi ! l'on me vantera sa clémence facile ;
 Quand remontant au ciel il reprend son courroux ,
 Quand sa main nous replonge aux éternels abymes ;
 Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits ,
 Ayant versé son sang pour expier nos crimes ,
 Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits !
 Ce Dieu poursuit encore , aveugle en sa colère ,
 Sur ses derniers enfans l'erreur d'un premier père ,
 Il en demande compte à cent peuples divers ,
 Assis dans la nuit du mensonge ;
 Il punit au fond des enfers
 L'ignorance invincible où lui-même il les plonge ,
 Lui qui veut éclairer et sauver l'univers.
 Amérique , vastes contrées ,
 Peuples que DIEU fit naître aux portes du soleil ,
 Vous , nations hyperborées ,
 Que l'erreur entretient dans un si long sommeil ,
 E 3

Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées,
 Pour n'avoir pas eu qu'autrefois
 Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
 Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
 Renié par Céphas, expira sur la croix ?
 Je ne reconnais point à cette indigne image
 Le Dieu que je dois adorer ;
 Je croirais le déshonorer
 Par une telle insulte et par un tel hommage.
 Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux
 Une voix plaintive et sincère.
 Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ;
 Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
 L'insensé te blasphème, et moi je te révère :
 Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux :
 Cependant quel objet se présente à ma vue !
 Le voilà, c'est le CHRIST puissant et glorieux.
 Après de lui dans une nue
 L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux,
 Sous ses pieds triomphans la mort est abattue ;
 Des portes de l'enfer il sort victorieux :
 Son règne est annoncé par la voix des oracles ;
 Son trône est cimenté par le sang des martyrs ;
 Tous les pas de ses saints sont autant de miracles ;
 Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs ;
 Ses exemples sont saints ; sa morale est divine ;
 Il console en secret les cœurs qu'il illumine ;
 Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
 Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
 C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.
 Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
 C'est à toi de chercher l'obscur vérité,

A toi que la nature honora d'un génie
 Qui seul égale ta beauté.
 Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
 A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
 La religion naturelle.
 Crois que de ton esprit la naïve candeur
 Ne fera point l'objet de sa haine immortelle ;
 Crois que devant son trône en tout temps, en tous lieux,
 Le cœur du juste est précieux ;
 Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
 Trouvent plutôt grâce à ses yeux
 Qu'un janséniste impitoyable,
 Ou qu'un pontife ambitieux.
 Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?
 Tout hommage est reçu ; mais aucun ne l'honore.
 Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus ;
 Si l'on peut l'offenser c'est par des injustices.
 Il nous juge sur nos vertus,
 Et non pas sur nos sacrifices.

FIN.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR

P O E M E

S U R

LA LOI NATURELLE.

AU ROI DE PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LES DEUX POEMES SUIVANS.

L'OBJET du poëme sur la loi naturelle est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non-seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême.

La tolérance des religions, et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle, indépendante de la puissance civile, sont des conséquences nécessaires de ce premier principe, conséquences que M. de *Voltaire* développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès-lors cessent de pouvoir être l'objet de la législation. Ce n'est pas pour être instruits sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société; et le droit de penser ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui, est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le poëme sur le désastre de Lisbonne,

M. de *Voltaire* attaque l'opinion que *tout est bien*, opinion très-répan due au commencement de ce siècle parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite nécessaire de l'ordre du monde; mais pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme que d'après l'observation des faits existans.

M. *Rousseau* a publié une lettre adressée à M. de *Voltaire*, à l'occasion du poëme sur la destruction de Lisbonne: elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal, et il ajoute qu'il ne croit le système de l'optimisme que parce qu'il trouve ce système très-consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous observerons 1^o. que l'on ne doit croire une chose que parce qu'elle est prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur est plus agréable; d'autres sont au contraire plus portés à croire les événemens fâcheux. La constitution des premiers est plus heureuse, mais le doute sur ce qui n'est pas prouvé est le seul parti raisonnable.

2^o. En supposant que l'ordre du monde, tel que nous le connaissons, nous conduise à l'existence d'un Etre suprême, il est évident que nous ne pouvons nous former une idée de sa justice ou de sa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher à *priori* à se faire une idée des attributs de DIEU, est une méthode de philosopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaissance. Des métaphysiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait se former une idée de DIEU; cette assertion est trop absolue; il fallait ajouter, en suivant la méthode des théologiens et des métaphysiciens de l'école. Mais on ne peut se former de DIEU, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et seulement d'après des faits observés. Voyez *Locke* et l'article *existence* dans l'Encyclopédie.

M. de *Voltaire* avait dit dans ses notes que rien dans l'univers n'est assujetti à des lois rigoureusement mathématiques, et qu'il peut y avoir

des événemens indifférens à l'ordre du monde. M. *Rousseau* combat ces assertions ; mais nous répondrons, 1°. qu'il ne peut être question que de lois mathématiques connues de nous : car dire qu'il existe peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'est apporter non une preuve que cet ordre existe, mais un motif de ne pas en nier l'existence.

2°. En supposant un ordre d'événemens quelconques, ils suivront toujours entr'eux une certaine loi générale. Supposez deux mille boules placées sur une table ; quel que soit leur ordre, vous pourrez toujours faire passer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules ; en concluez-vous qu'elles ont été arrangées suivant un certain ordre ? Ce mot d'ordre appliqué à la nature est vide de sens, s'il ne signifie un arrangement dont nous saisissons la régularité et le dessein.

Quant à l'existence des événemens indifférens, il est difficile d'en nier la possibilité, parce que l'on peut supposer que le petit dérangement qui résulte de cet événement soit imperceptible pour la totalité du système général. Supposons, par exemple, cent millions de planètes mues suivant certaines lois, il est évident que leur position peut être telle qu'un léger dérangement dans la vitesse de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière sensible

dans un temps même infini : cela est encore plus vrai pour les systèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la seule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche, mais il peut aussi ne pas l'être.

M. *Rousseau* proposait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance universelle toute opinion intolérante. Cette maxime séduit par un faux air de justice ; mais M. de *Voltaire* n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que sur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir persécuté, mais non pour avoir prétendu que la persécution est ordonnée par DIEU même. Ce n'est pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie que la société a le droit de priver un homme de sa liberté. Ainsi, sous aucun point de vue, une opinion qui ne s'est manifestée que par des raisonnemens généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à M. de *Voltaire* serait d'avoir exagéré les maux de l'humanité ; mais s'il les a sentis comme il les a peints, dans l'instant où il a écrit son poëme, il a eu raison. Le devoir d'un écrivain n'est

pas de dire des choses qu'il croit agréables ou consolantes , mais de dire des choses vraies : d'ailleurs , la doctrine que *tout est bien* est aussi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ses douleurs par des opinions générales , comme chaque homme peut adoucir ses chagrins par des illusions particulières : tel se console de mourir , parce qu'il ne laisse au monde que des mourans ; tel autre , parce que sa mort est une suite nécessaire de l'ordre de l'univers ; un troisième , parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout est bien ; un autre enfin , parce qu'il se réunira à l'ame universelle du monde. Des hommes d'une autre classe se consolent en songeant qu'ils vont entendre la musique des esprits bienheureux , se promener en causant dans de beaux jardins , caresser des houris , boire la bierre céleste , voir DIEU face à face , etc. etc. ; mais il serait ridicule d'établir sur aucune de ces opinions le bonheur général de l'espèce humaine.

N'est-il pas plus raisonnable à la fois et plus utile de se dire : la nature a condamné les hommes à des maux cruels , et ceux qu'ils se font à eux-mêmes font encore son ouvrage , puisque c'est d'elle qu'ils tiennent leurs penchans ? Quelle est la raison première de ces maux , je l'ignore ; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs
auxquels

auxquels elle m'a fournis. L'homme doué de raison peut se flatter , par ses progrès dans les sciences et dans la législation , de s'affurer une vie douce et une mort facile , de terminer un jour tranquille par un sommeil paisible. Travaillons sans cesse à ce but , pour nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a donné des besoins , mais nous trouvons avec les arts les moyens de les satisfaire. Nous opposons aux douleurs physiques la tempérance et les remèdes : nous avons appris à braver le tonnerre , cherchons à pénétrer la cause des volcans et des tremblemens de terre , à les prévoir , si nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchans s'il en existe , par une bonne éducation ; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts ; accoutumons-les à se conduire d'après la raison. La nature leur a donné la pitié et un sentiment d'affection pour leurs semblables ; avec ces moyens dirigés par une raison éclairée , nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

Qu'importe que tout soit bien , pourvu que nous fassions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant nous.

P R E F A C E.

ON fait assez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public ; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris , et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il ferait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret , tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné , que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il ferait encore juste de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poëmes (*) sont les fruits d'un arbre transplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes : ils sont d'un climat étranger , mais il n'y en a aucun d'empoisonné , et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentimens. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées , dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a

(*) L'auteur parle ici du poëme sur le désastre de Lisbonne , qui parut avec celui de la *Loi naturelle*.

P R E F A C E

83

appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct , si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne ; elles n'avaient rien de la flatterie , elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis , dans un commerce si honorable pour la littérature , n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin , puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître , il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir ; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir par-tout , la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du souverain bien*, et elle devait l'être *Du souverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle éteignit ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondemens de la loi naturelle. (*)

(*) Dans une édition précédente on lisait ici en note :

Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez Madame la Margrave de *Barceith*, sœur du roi de Prusse. Je ne sais quels pédans eurent depuis l'atrocité imbécille de le condamner.

L O I N A T U R E L L E.

P O E M E

E N Q U A T R E P A R T I E S.

E X O R D E.

O Vous dont les exploits, le règne et les ouvrages
Deviendront la leçon des héros et des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le vrai, vous y goûtiez le beau:
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre humain.

Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite diforet, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus ?
Que Boileau, répandant plus de sel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse ?
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.

De l'esprit qui vous veut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, et sur-tout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits ;
Si DIEU n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie ?
Origène et Jean Scot sont chez vous sans crédit :
La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle systèmes ;
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes. (a)

PREMIERE PARTIE.

DIEU a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est-là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée; c'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

SOIT qu'un Etre inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant ;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle ;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle ; (b)
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux :
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous ?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils sa puissance ?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bifance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît son essence, et suit sa volonté ?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se font donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux ; (c)
Et sans vouloir fonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si DIEU n'a point parlé.

La nature a fourni d'une main salutaire
 Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
 Les ressorts de son ame et l'instinct de ses sens.
 Le ciel à ses besoins foumet les élémens.
 Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
 Y peint de la nature une image vivante.
 Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
 Le son dans son oreille est par l'air apporté.
 Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
 Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
 L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?
 Quoi ! le monde est visible, et DIEU serait caché !
 Quoi ! le plus grand besoin que j'aye en ma misère
 Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire !
 Non : le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain :
 Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
 Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
 Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
 Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers :
 Il n'a point de l'Egypte habité les déserts ;
 Delphes, Delos, Ammon, ne font pas ses asiles ;
 Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.
 La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
 A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
 C'est la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre.
 De ce culte éternel la nature est l'apôtre ;
 Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
 Nés de la conscience, en font les défenseurs ;
 Leur redoutable voix par-tout se fait entendre.
 Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
 Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
 Teint du sang d'un ami trop inconfidéré,

Ait pour se repentir consulté des augures ?
 Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures ;
 Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
 Sans eux, de la nature il écouta la loi ;
 Honteux, désespéré d'un moment de furie,
 Il se jugea lui-même indigne de la vie.
 Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
 Inspira Zoroastre, illumina Solon.
 D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
 ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.
 Ainsi le froid Lapon crut un Etre éternel ;
 Il eut de la justice un instinct naturel ;
 Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
 Dans les Nègres encore aima sa noire image.
 Jamais un parricide, un colomniateur,
 N'a dit tranquillement, dans le fond de son cœur :
 „ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
 „ De déchirer le sein qui nous donna naissance !
 „ Dieu juste, Dieu parfait ! que le crime a d'appas ! „
 Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
 S'il n'était une loi terrible, univèrselle,
 Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
 Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
 Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
 L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
 Ont la même nature et la même origine :
 L'artisan les façonne, et ne peut les former.
 Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
 Jeta dans tous les cœurs une même semence.
 Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
 Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
 Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

S E C O N D E P A R T I E.

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan Spinosa qui murmure,
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
RaISONNEUR malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont par-tout différentes;
Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière.
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, culte, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire. (d)
Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère.

Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du Midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale:
C'est une source pure; en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. (e)
De Socrate en un mot c'est-là l'heureux génie;
C'est-là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,

Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son fort ,
 Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
 Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
 Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
 Néron cinq ans entiers fut soumis à ses lois ;
 Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
 Marc - Aurèle appuyé sur la philosophie
 Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
 Julien s'égarant dans sa religion ,
 Infidèle à la foi, fidèle à la raison ,
 Scandale de l'Eglise , et des rois le modèle ;
 Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On insiste, on me dit : L'enfant dans son berceau
 N'est point illuminé par ce divin flambeau ;
 C'est l'éducation qui forme ses pensées ;
 Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
 Il n'a rien dans l'esprit , il n'a rien dans le cœur ;
 De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
 Il répète les noms de devoir, de justice :
 Il agit en machine ; et c'est par sa nourrice
 Qu'il est juif ou païen , fidèle ou musulman ,
 Vêtu d'un justaucorps , ou bien d'un doliman.

Oui , de l'exemple en nous je fais quel est l'empire.
 Il est des sentimens que l'habitude inspire.
 Le langage , la mode et les opinions ,
 Tous les dehors de l'ame , et ses préventions ,
 Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères ,
 Du cachet des mortels impressions légères.
 Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
 Leur pouvoir est constant , leur principe est divin.
 Il faut que l'enfant croisse , afin qu'il les exerce ;
 Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.

Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour
 Sans plumes dans son nid , peut-il sentir l'amour ?
 Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
 Les insectes changeans , qui nous filent la soie ,
 Les essaims bourdonnans de ces filles du ciel ,
 Qui pétrissent la cire et composent le miel ,
 Si tôt qu'ils sont éclos , forment-ils leur ouvrage ?
 Tout mûrit par le temps , et s'accroît par l'usage.
 Chaque être a son objet , et dans l'instant marqué ,
 Il marche vers le but par le ciel indiqué.
 De ce but , il est vrai , s'écartent nos caprices.
 Le juste quelquefois commet des injustices.
 On fuit le bien qu'on aime , on hait le mal qu'on fait.
 De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure.
 Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ?
 Avez-vous pénétré , philosophes nouveaux ,
 Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux ?
 Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
 L'herbe qu'on foule aux pieds , et qui meurt pour renaître ?
 Sur ce vaste univers un grand voile est jeté ;
 Mais dans les profondeurs de cette obscurité ,
 Si la raison nous luit , qu'avons-nous à nous plaindre ?
 Nous n'avons qu'un flambeau , gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immensité DIEU peupla les déserts ,
 Alluma des soleils et fouleva des mers ;
 Demeurez , leur dit-il , dans vos bornes prescrites.
 Tous les mondes naissans connurent leurs limites.
 Il imposa des lois à Saturne , à Vénus ,
 Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus ,
 Aux élémens unis dans leur utile guerre ,
 A la course des vents , aux flèches du tonnerre ,

A l'animal qui pense , et né pour l'adorer ,
 Au ver qui nous attend , né pour nous dévorer.
 Aurons - nous bien l'audace , en nos faibles cervelles ,
 D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles ? (f)
 Hélas ! serait - ce à nous , fantômes d'un moment ,
 Dont l'être imperceptible est voisin du néant ,
 De nous mettre à côté du maître du tonnerre ,
 Et de donner en dieux des ordres à la terre ? (g)

T R O I S I E M E P A R T I E .

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré , par les opinions qui les divisent , le principe de la religion naturelle qui les unit , doivent se supporter les uns les autres.

L'UNIVERS est un temple où siège l'Eternel.
 Là (h) chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
 Chacun vante sa foi , ses saints et ses miracles ,
 Le sang de ses martyrs , la voix de ses oracles.
 L'un pense , en se lavant cinq ou six fois par jour ,
 Que le Ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour ,
 Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire.
 L'autre a du dieu Brama défarmé la colère ,
 Et pour s'être abstenu de manger du lapin ,
 Voit le ciel entr'ouvert , et des plaisirs sans fin.
 Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidèles :
 Des chrétiens divisés les infames querelles
 Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux ,
 Répandu plus de sang , creusé plus de tombeaux ,

Que le prétexte vain d'une utile balance
 N'a défolé jamais l'Allemagne et la France.
 Un doux inquisiteur , un crucifix en main ,
 Au feu par charité fait jeter son prochain ,
 Et pleurant avec lui d'une fin si tragique ,
 Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique ,
 Tandis que de la grâce ardent à se toucher ,
 Le peuple en louant DIEU danse autour du bûcher.
 On vit plus d'une fois , dans une sainte ivresse ,
 Plus d'un bon catholique , au sortir de la messe ,
 Courant sur son voisin , pour l'honneur de la foi ,
 Lui crier , *meurs , impie , ou pense comme moi.*
 Calvin et ses suppôts , guettés par la justice ,
 Dans Paris , en peinture , allèrent au supplice.
 Servet fut en personne immolé par Calvin.
 Si Servet dans Genève eût été souverain ,
 Il eût pour argument contre ses adversaires
 Fait ferrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
 Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
 En Flandre étaient martyrs , en Hollande bourreaux.
 D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage
 De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage ?
 C'est que de la nature on étouffa la voix ;
 C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois ;
 C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage
 Fit dans ses préjugés DIEU même à son image.
 Nous l'avons fait injuste , emporté , vain , jaloux ,
 Séducteur , inconstant , barbare comme nous.
 Enfin grâce en nos jours à la philosophie ,
 Qui de l'Europe au moins éclaire une partie ,
 Les mortels plus instruits en sont moins inhumains :
 Le fer est émoussé , les bûchers sont éteints.

Mais si le fanatisme était encor le maître,
 Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître !
 On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
 D'envoyer moins souvent ses frères à la mort ;
 On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ; (i)
 Et même le mouphti, qui rarement raisonne,
 Ne dit plus aux chrétiens que le sultan foumet :
Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet.

Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore ; (k)
 Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
 Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
 Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
 Londre, Berlin, Stockholm et Genève ; et vous même,
 Vous êtes, ô grand Roi ! compris dans l'anathème.
 En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
 A l'humaine raison vous donnez des secours,
 Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asiles,
 Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles :
 De fort savans esprits jurent sur leur salut (l)
 Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut. (m)

Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
 Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
 Gazetier clandestin, dont la platte àcreté
 Damne le genre humain de pleine autorité,
 Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
 Pétris des mains de DIEU pour le plaisir des diables.
 N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
 Nos meilleurs citoyens, Montagne et Montesquieu ?
 Penses-tu que Socrate, et le juste Aristide,
 Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide,
 Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
 Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,

Aux

Aux fureurs des démons sont livrés en partage
 Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image ?
 Et que tu feras, toi, de rayons couronné,
 D'un chœur de chérubins au ciel environné,
 Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
 Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la crasse ?
 Sois sauvé, j'y consens ; mais l'immortel Newton,
 Mais le savant Leibnitz, et le sage Adisson,
 Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse (n)
 A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;
 Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés
 Dans des feux éternels feront-ils dévorés ?
 Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
 Ami, ne préviens point le jugement céleste ;
 Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu :
 Ils ne t'ont point damné ; pourquoi les damnés - tu ?
 A la religion discrètement fidelle,
 Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle ;
 Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
 La clémence a raison et la colère a tort.
 Dans nos jours passagers de peines, de misères,
 Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères :
 Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
 Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
 Toujours par nous maudite, et toujours si chérie :
 Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
 Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans :
 Remède encor trop faible à des maux si constans.

Poèmes.

G

Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchainés.

QUATRIEME PARTIE.

*C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes
de l'Ecole qui troublent la société.*

OUI, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix si constante ?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le grec et le romain, l'empesé quiétiste,
Le quackre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir ?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas ! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise :
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Eglise, (o)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles ;

Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout ofer ;
Pour les anéantir il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand,
Janfénius à craindre, et Quesnel important ;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'Etat par leurs doctes scrupules :
Le régent plus sensé les rendit ridicules : (p)
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du soleil, de la terre et des eaux ;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles ;
Arrache impunément les plantes inutiles ;
Et des arbres touffus, dans son clos renfermés,
Emonde les rameaux de la sève affamés.
Son docile terrain répond à sa culture.
Ministre industrieux des lois de la nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins ;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile ;
Et du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son maître affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé.
Un jardinier voisin n'eût jamais la puissance
De diriger des cieux la maligne influence,

De maudire ses fruits pendans aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers.

Malheur aux nations dont les lois oppoſées
Embrouillent de l'Etat les rênes diviſées !
Le Sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
Préſidait aux autels et gouvernait les mœurs ;
Reſtreignait ſagement le nombre des veſtales ;
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mélaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des céſars :
L'univers, repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands légiſlateurs, d'un ſaint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome, encore aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes :
Ses citoyens en paix ſagement gouvernés
Ne ſont plus conquérans, et ſont plus fortunés.

Je ne demande pas que dans ſa capitale,
Un roi portant en main la croſſe épiscopale,
Au fortir du conseil allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction ;
Toute église a ſes lois, tout peuple a ſon uſage :
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſureté,
Ait ſur tous ſes ſujets égale autorité ; (9)
Ils ſont tous ſes enfans : cette famille immense
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de DIEU le grand et le vulgaire ;

Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout Etat doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats ;
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages ;
Mais du port où je ſuis contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, et plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, et ma voix vous répète :

Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots ;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

P R I E R E.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES ET VARIANTES

SUR LA LOI NATURELLE.

(a) Il paraît que ce poëme fut d'abord adressé à Madame la Margrave de *Barck*. L'exorde commence ainsi dans une ancienne copie :

Souveraine sans faste et femme sans faiblesse,
 Vous dont la raison mâle et la ferme sagesse
 Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux
 Que ces feux séduisans qui brillent dans vos yeux ;
 Digne ouvrage d'un Dieu, connaissez votre maître ;
 La main des préjugés défigura son être.
 Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
 Si DIEU n'est pas dans nous, il n'exista jamais, etc.

.....

Je n'irai point d'abord, philosophe orgueilleux,
 Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux ;
 Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
 Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.
 Soit qu'un être inconnu, etc.

(b) DIEU étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentimens des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde ; nul ne croyait que DIEU l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, et que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre ; l'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste ; selon d'autres une harmonie résultante de ses organes ; les uns en faisaient une partie de la Divinité, *Divina particulam aura* : les autres une matière épurée, une quintessence ; les plus sages un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

(c) Il faut distinguer *Confutée*, qui s'en est tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

SUR LA LOI NATURELLE. 103

(d) Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les lois civiles, la discipline, qui changent tous les jours selon le besoin.

(e) Pilote qui s'oppose aux vents toujours contraires
 De tant de passions qui nous sont nécessaires.
On insiste, etc.

(f) On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des lois générales.

(g) Et vous avez l'audace, en vos visions folles,
 Orgueilleux excréments du bourbier des écoles,
 D'ajouter vos décrets aux volontés des Cieux !
 Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
 Vous commandez aux rois prosternés dans la poudre,
 Ah ! l'infecte rampant doit-il lancer la foudre ?

(h) *Chaque homme* signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur ; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(i) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

(k) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* et *chiens*.

(l) On respecte cette maxime, *hors de l'Eglise point de salut* ; mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque *Tilloison* aurait-il jamais écrit à l'archevêque *Fénélon*, *vous êtes damné* ? et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours, *mon frère, vous irez à tous les diables* ? La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

(m) Boyer et Tamponet jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut ;
Ils ont des partisans ; et l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbécille infolence.

Çà, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc
Des argumens en forme as soutenu le choc,
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide ;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par des diables ?
Et que tu feras, toi, etc.

(n) Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse,
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste et sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, et pénétré de la puissance infinie du créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre âme que par la foi ; il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que DIEU ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie et d'autres propriétés ; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Être tout-puissant ; ils ne savaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a long-temps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du créateur. Locke dit que ce même créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse qui nous soumet plus que toute

autre à l'Être suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit que DIEU eût pu faire ; et non ce que DIEU a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle et DIEU il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les élémens de Newton, une substance moyenne entre cet être inconnu nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière ; elle ne paraît pas impénétrable : aussi Newton dit souvent dans son *Optique* : *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que DIEU est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être quel qu'il soit a des idées ; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à DIEU et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple ; et c'est cette soumission à DIEU qu'on a osé appeler impiété ; et ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme qu'on a nommé matérialistes ; et c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point, (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières ; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, et ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi* ; il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, et qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

N. B. Le lecteur curieux peut consulter l'article Locke dans le dictionnaire philosophique.

(o) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Eglise catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces temps-là, détesté par l'Eglise de tous les temps.

(p) Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

(7) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays; mais la loi générale lie également tout le monde.

P O E M E
SUR
L E D E S A S T R E
D E L I S B O N N E ,

EN 1755.

P R E F A C E.

SI jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événemens funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cents mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Callao, et en dernier lieu celui du Portugal et du royaume de Fez. L'axiome *tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence: mais il n'est que trop sensible que tout depuis long-temps n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

(a) Lorsque l'illustre *Pope* donna son *Essai sur*

(a) C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de *Pope* était celui du lord *Shaftesbury*; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *Les Moralistes*, section 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW etc. On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante et si defectueuse des mains d'un être parfait? Mais je nie qu'elle soit defectueuse. . . . Sa beauté résulte des contrariétés, et la concorde universelle naît d'un combat perpétuel. . . . il faut que chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre. . . . et les lois du pouvoir central et de la gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids et leur mouvement, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif et faible animal qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en poussière.

l'homme, et qu'il développa dans ses vers immortels les systêmes de *Leibnitz*, du lord *Shaftsburi*,

Cela est admirablement dit; et cela n'empêche pas que l'illustre docteur *Clarke*, dans son traité de l'existence de DIEU, ne dise que le genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé, page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. Ricotier: cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire: Je dois être aussi cher à mon maître, moi, être pensant et sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point: cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il sera rétabli: cela n'empêche pas que le mal physique et le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain: cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le tout est bien, en respectant *Shaftsburi* et *Pope*, dont le systême a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, et est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de *Pope* est aussi toute entière dans *Shaftsburi*, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caractéristiques*. C'est-là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public et le nôtre est non-seulement possible, mais inséparable: *To be well affected towards the publick interest and ones own, is not only consistent, but inseparable*. C'est-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai de Pope sur l'homme*. C'est par-là qu'il finit.

*That reason passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.*

La raison et les passions répondent au grand but de DIEU. Le véritable amour-propre et l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans *Pope* que dans *Shaftsburi*, a toujours charmé l'auteur des poèmes sur Lisbonne et sur la loi naturelle: voilà pourquoi il a dit:

*Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.*

Le lord *Shaftsburi* prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

et du lord *Bolingbroke*, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce systême.

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité *Shaftsburi* d'athée. S'ils avaient bien lu son livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage *Locke*.

C'est ainsi que le père *Hardouin* traita d'athées *Pascal*, *Mallebranche* et *Arnauld*; c'est ainsi que le docteur *Lange* traita d'athée le respectable *Wolf*, pour avoir loué la morale des Chinois: et *Wolf* s'étant appuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit: *Ne suit-on pas que les jésuites sont des athées?* Ceux qui gémissent sur l'aventure des diables de *Londun*, si humiliante pour la raison humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduisant *Urbain Grandier* au supplice, le frappât au visage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulsionnaires ont imprimé que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées; et les molinistes ont cent fois baptisé de ce nom les jansénistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a plus de trente ans sur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit: *Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain.*

L'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui écrit tranquillement depuis si long-temps contre les lois et contre la raison, a employé une feuille à prouver que M. de *Montesquieu* était athée, et une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

St Sorlin des Murets, connu en son temps par le poème de *Clovis* et par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du louvre la *Mothe-le-Vayer*, conseiller d'Etat et précepteur de *Monsieur*; Voilà, dit-il, un homme qui n'a point de religion: la *Mothe-le-Vayer* se retourna vers lui, et daigna lui dire: *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis point de ta religion.*

En général, cette ridicule et abominable démente d'accuser d'athéisme à tort et à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

On se révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout est bien*, que *l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible*, etc.... Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il ferait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux : mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition *tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés font un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, et contribue à l'ordre du monde ; si les malheurs de tous les particuliers

particuliers ne font que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine ; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du poëme de M. Pope ; et ces conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres supérieurs, la saine morale, la tolérance, qui font l'âme de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait ; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? les hommes, révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit : *Leibnitz, Pope, enseignent*
Poëmes. H

le fatalisme ; et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit : *Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison ; et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit *tout est bien* en un sens qui était très-recevable ; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé ; il pense comme lui sur presque tous les points : mais pénétré des malheurs des hommes , il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal sur la terre* ; il avoue que le mot *tout est bien* pris dans un sens absolu , et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne , Méquinez , Tétuan , et tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de novembre 1755 , des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : *Tout est bien ; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes , les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons , les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris , c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; votre mal particulier n'est rien , vous contribuez au bien*

général : un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : et voilà ce que dit l'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc , avec toute la terre , qu'il y a du mal sur la terre , ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique : il avoue que Bayle , le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit , n'a fait qu'apprendre à douter , et qu'il se combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être , dans un nouvel ordre de choses , peut seule consoler des malheurs présens , et que la bonté de la Providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison , et dans les calamités de sa nature faible et mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections , et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

P O E M E

S U R

LE DESASTRE DE LISBONNE,

O U

EXAMEN DE CET AXIOME

T O U T E S T B I E N .

O Malheureux mortels, ô terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés, qui criez *tout est bien*.
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfans, l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés :
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui sanglans, déchirés, et palpitans encore,
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'est l'effet des éternelles lois,
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
 Sur le sein maternel écrasés et sanglans ?
 Lisbonne qui n'est plus eut-elle plus de vices
 Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
 Lisbonne est abymée, et l'on danse à Paris.
 Tranquilles spectateurs, intrépides esprits, (1)
 De vos frères mourans contemplant les naufrages,
 Vous recherchez en paix les causes des orages ;
 Mais du fort ennemi quand vous sentez les coups,
 Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi : quand la terre entr'ouvre ses abymes,
 Ma plainte est innocente, et mes cris légitimes.
 Par-tout environnés des cruautés du fort,
 Des fureurs des méchans, des pièges de la mort,
 De tous les élémens éprouvant les atteintes,
 Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes,
 C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
 Qui prétend qu'étant mal nous pouvions être mieux,
 Allez interroger les rivages du Tage ;
 Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ;
 Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
 Si c'est l'orgueil qui crie : O Ciel, secourez-moi,
 O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère.

Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire.
 Quoi ? l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
 Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
 Etes-vous assurés que la cause éternelle,
 Qui fait tout, qui fait tout, qui créa tout pour elle,
 Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats,
 Sans former des volcans allumés sous nos pas ?

Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?
 Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
 L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
 Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ?
 Je désire humblement, sans offenser mon maître,
 Que ce gouffre enflammé de souffre et de salpêtre
 Eût allumé ces feux dans le fond des déserts.
 Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
 Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
 Il n'est point orgueilleux, hélas ! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés,
 Dans l'horreur des tourmens seraient-ils consolés,
 Si quelqu'un leur disait : *Tombez, mourez tranquilles ;*
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
Le nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ;
 DIEU vous voit du même œil que les vils vermisses,
 Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ?
 A des infortunés quel horrible langage !
 Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
 Ces immuables lois de la nécessité,
 Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes,
 O rêves de savans ! ô chimères profondes !
 DIEU tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné ; (a)
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
 Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
 Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ? (b)

Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
 Guérez - vous nos maux en osant les nier ?
 Tous les peuples tremblans sous une main divine,
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
 Si l'éternelle loi qui meut les élémens
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
 Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
 Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.

Enfans du Tout-puissant, mais nés dans la misère,
 Nous étendons les mains vers notre commun père.
 Le vase, on le fait bien, ne dit point au potier,
 Pourquoi suis - je si vil, si faible et si grossier ?
 Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
 Cette urne en se formant, qui tombe fracassée,
 De la main du potier ne reçut point un cœur
 Qui désirât les biens et sentit son malheur.
 Ce malheur, dites - vous, est le bien d'un autre être.
 De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître:
 Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
 Le beau foulagement d'être mangé des vers !
 Tristes calculateurs des misères humaines,
 Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines;
 Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
 D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
 Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
 Tous les êtres sentans nés sous la même loi,
 Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.

Le vautour, acharné sur sa timide proie,
 De ses membres sanglans se repaît avec joie:
 Tout semble bien pour lui; mais bientôt à son tour
 Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
 L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
 Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
 Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
 Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
 Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
 Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent:
 Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
 Des malheurs de chaque être un bonheur général?
 Quel bonheur! ô mortel, et faible, et misérable!
 Vous criez *tout est bien*, d'une voix lamentable:
 L'univers vous dément, et votre propre cœur
 Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens, animaux, humains, tout est en guerre.
 Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre:
 Son principe secret ne nous est point connu.
 De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?
 Est-ce le noir Typhon, (c) le barbare Arimane (d)
 Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
 Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
 Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
 De l'Être tout-parfait le mal ne pouvait naître:
 Il ne vient point d'autrui (e) puisque DIEU seul est maître,

Il existe pourtant. O tristes vérités !
 O mélange étonnant de contrariétés,
 Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
 Il visita la terre et ne l'a point changée ! (f)
 Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
 Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu :
 Il le voudra sans doute ; et tandis qu'on raisonne,
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
 Et de trente cités dispersent les débris,
 Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme est né coupable, et DIEU punit sa race,
 Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
 Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe, à son maître rebelle,
 Porte en foi des défauts nécessaires comme elle :
 Ou bien DIEU nous éprouve, et ce séjour mortel (g)
 N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
 Nous effuyons ici des douleurs passagères.
 Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
 Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.
 La nature est muette, on l'interroge en vain.
 On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le faible, et d'éclairer le sage.
 L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,
 Dans le mieux ordonné des univers possibles,
 Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
 Méle à nos vains plaisirs de réelles douleurs ;
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
 Subit également ce mal inévitable ;
 Je ne conçois pas plus comment tout ferait bien :
 Je suis comme un docteur ; hélas ! je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui :
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
 Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît expire ;
 De la destruction la nature est l'empire.
 Un faible composé de nerfs et d'ossements
 Ne peut être insensible au choc des éléments ;
 Ce mélange de sang, de liqueurs et de poudre,
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre ;
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas :
 C'est-là ce que m'apprend la voix de la nature.
 J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
 Bayle en fait plus qu'eux tous : je vais le consulter ;
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter. (h)
 Assez sage, assez grand pour être sans système,
 Il les a tous détruits, et se combat lui-même :
 Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
 Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.

L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré.
 Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ? (i)
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
 Que la mort engloutit, et dont le fort se joue,
 Mais atomes pensans, atomes dont les yeux
 Guidés par la pensée ont mesuré les cieus ;
 Au sein de l'infini nous élançons notre être,
 Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.

Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur :
 Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
 Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. (k)
 Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,
 Par la main du plaisir nous effuyons nos pleurs.
 Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre :
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
 Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
 Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

*Un jour, tout sera bien, voilà notre espérance ;
 Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.*
 Les sages me trompaient, et DIEU seul a raison.
 Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
 Je ne m'élève point contre la Providence.
 Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois.
 D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
 Des humains égarés partageant la faiblesse ;
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
 Je ne fais que souffrir, et non pas murmurer.

Un calife autrefois, à son heure dernière,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
*Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
 Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance ;*
 (l) Mais il pouvait encore ajouter l'espérance. (2)

(a) DIEU tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné.

LA chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme et la brute, entre l'homme et les substances supérieures; il y a l'infini entre DIEU et toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter: il se trompe en cela; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord Bolingbroke, et à M. Pope que si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister; et c'est ce que M. de Crouzas, savant géomètre, remarqua très-bien dans son livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. Warburton et Silhouette.

Cette chaîne des événemens a été admise et très-ingénieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz: elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps et d'autres événemens. Cela est vrai; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les événemens ne sont pas essentiels à la série des événemens. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération: la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'affirmer qu'un atome de moins sur la terre ferait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des événemens: chacun d'eux a sa cause dans l'événement qui précède; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, César n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté Octave, et Octave n'eût pas laissé l'empire à Tibère. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché à droite

ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé la coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Plusieurs événemens restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine il y a des effets nécessaires au mouvement, et d'autres effets indifférens, qui sont la suite des premiers, et qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles; il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc affirmer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. Tout est enchaîné, ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé. DIEU est la cause et le maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins: mais dans une philosophie plus épurée DIEU est le maître des destins. Voyez Clarke, traité de l'existence de Dieu.

(b) *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* St Augustin.

(c) Principe du mal chez les Egyptiens.

(d) Principe du mal chez les Perses.

(e) C'est-à-dire, d'un autre principe.

(f) Un philosophe anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avènement, comme le monde moral.

(g) Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; et la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

(h) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'origine du mal indécidée. Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme *Cicéron* qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant et judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence et si vainement contre *Bayle*: j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité: ils devaient apprendre de lui à raisonner et à être modérés; jamais d'ailleurs le philosophe *Bayle* n'a nié ni la Providence, ni l'immortalité de l'ame. On traduit *Cicéron*, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes: mais que trouve-t-on presque à chaque page dans *Cicéron*, parmi plusieurs choses admirables? on y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* „ Sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit eis quos scierit eâ perverſe uſuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vint des Dieux, et on a eu raison. „ Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirum rectè. *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-père? „ Ferret-ne ulla civitas latorem legis ut condemnaretur nepos si avus deliquisset? „

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que *Cicéron* finit son livre de la nature des Dieux sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans les Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus: c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit, dans son plaidoyer pour *Cluentius*: *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs?* „ Quid illi mors attulit mali, nisi fortè „ ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos supplicia „ perferre? quæ si falsa sunt, quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter sensum doloris? „

Enfin dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas: *Cum non ero, sensu omni carebo*: „ quand je ne serai plus, tout sentiment périra avec moi? „

Jamais

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'approchant. Cependant on met *Cicéron* entre les mains de la jeunesse; on se déchaine contre *Bayle*: pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.

(i) *Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?*

Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? etc. nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne fait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

(k) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repasser par les mêmes événemens.

(l) *Mais il pouvait encore ajouter l'espérance.*

La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espérance d'être après la mort est fondée sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, et parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. *Lucrèce*, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des argumens dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs romains pensaient comme *Lucrèce*; et on chantait sur le théâtre de Rome: *Post mortem nihil est; il n'est rien après la mort.* Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent, et les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place: mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la révélation; de voir la société chrétienne infociale, divisée en cent sectes sur la révélation; de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la révélation; de

Poèmes.

I

faire des St Barthélemi pour la révélation; d'assassiner *Henri III* et *Henri IV* pour la révélation; de faire couper la tête au roi *Charles I* pour la révélation; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation! O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain et tolérant!

V A R I A N T E S .

(1) ON lit dans quelques copies manuscrites :

*Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
Si sur vous votre ville eût été renversée,
On vous entendrait dire en changeant de pensée,
En pleurant vos enfans et vos femmes et vous,
Le bien fut pour DIEU seul et le mal est pour nous,
Quand la terre où je suis porte sur des abymes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes, etc.*

(2) Dans les premières éditions, le poëme était terminé par ces deux vers :

*Que faut-il? ô mortels! mortels il faut souffrir,
Se soumettre en silence, adorer et mourir.*

Auxquels l'auteur a substitué :

Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'horreur, etc.

LE

TEMPLE DU GOUT.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LE Temple du Goût a fait à M. de *Voltaire* plus d'ennemis peut-être que ceux de ses ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puissans et les plus funestes.

On ne pardonna point à l'auteur de la *Henriade*, de *Oedipe*, de *Brutus* et de *Zaire* d'oser juger les poètes du siècle passé, trouver quelques défauts dans *Corneille*, dans *Racine*, dans *Despréaux*, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-siècle s'est écoulé, et il n'y a peut-être pas un seul des jugemens du Temple du Goût qui ne soit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conseillait à M. de *Voltaire* de ne point faire de vers dans sa vieillesse et de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conseils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait suivi le premier. Il a laissé subsister ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés : mais il a supprimé,

Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,
Plus de vraisemblance à *Zaire*.

parce que ces conseils de la critique étaient moins l'expression de son jugement qu'un sacrifice qu'il faisait à l'opinion publique du moment.

Il a supprimé également quelques louanges qui n'étaient que des complimens de sociétés, et qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe et destiné pour la postérité, auraient contrasté avec les jugemens sévères, mais justes que contient le reste du poëme.

Il n'a pas cru devoir conserver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de *Fleuri* : parce que le cardinal se rendit, peu de temps après, l'instrument de la haine des cagots contre M. de *Voltaire*, quoiqu'il les méprisât autant que M. de *Voltaire* lui-même pouvait les mépriser.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un ministre ou un prince, il conserve le droit d'effacer ses éloges, s'ils cessent de les mériter.

L E T T R E

A M. DE C I D E V I L L E,
SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne; et qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porcheris*, de *Bard'n*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet* et d'autres pareils grands-hommes; et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleurs lettres que *Voiture*; on disait que *Saint-Evremond* n'aurait jamais du faire de vers, et qu'on ne devait pas imprimer

toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé ; et moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, et sur-tout les miens, je réduisais aussitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je fais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un malintentionné qui puisse avancer que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, et soutenir que *le Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrece* et des docteurs de sorbonne, dans le Temple du Goût.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, et se plaignent que leurs défauts sont désignés, et leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; et ils appellent le Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire de ne louer personne sans un petit correctif ; et que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation. Qui loue tout n'est qu'un flatteur : celui-là seul fait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai

qu'il faudrait un peu distinguer entre la *critique*, la *satire* et le *libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* est un livre à jamais utile, et que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries, et quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage : dire que les *Mondes* est un livre charmant et unique, et qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une beauté blonde*, et *la nuit une beauté brune*, et d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que *Despréaux* ait écrit :

... Pour trouver un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

c'est de la satire, et de la satire même assez injuste en tous sens, (avec le respect que je lui dois) car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinault* ; et il est aussi peu vrai de dire que *Virgile* est sans défaut que de dire que *Quinault* est sans naturel et sans grâces.

Les couplets de *Rousséau*, le *masque de Lavérne*, et telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon* ; voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui pensent sont *critiques* ; les malins sont *satiriques* ; les pervers sont des *libelles* : et ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût ne sont assurément ni malins ni méchants.

Enfin, voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres ; on changeait tous les soirs quelque chose, et cela a produit sept ou huit Temples du Goût, absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les français. Les *Maffi*, les *Popes*, les *Bononcini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises et des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; et celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ses amusemens; mais la sottise est faite, et c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; et le public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satire et où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un Traité du Goût, on aurait prié les de *Côtes* et les *Beaufrancis* de parler d'architecture, les *Coyvels* de définir leur art avec esprit, les *Destouches* de dire quelles sont les grâces de la musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre: pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public dans un petit

écrit sans conséquence, et je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres et les arts; bien différente en cela des augustes Visigoths leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encore dans notre nation si polie quelques barbares et quelques mauvais plaisans qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je suis très persuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a personne qui ne fit des vers, s'il était né poète; et de la musique, s'il était né musicien.

Il faut seulement que les graves critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet et le biribi, sachent que les courtisans de *Louis XIV*, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, dansèrent à Paris sur le théâtre de *Lulli*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danseurs de l'opéra, et que l'on n'osa pas en murmurer: à plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT
UTILE DULCI.

Je suis, etc.

TEMPLE DU GOUT. (1)

LE cardinal, oracle de la France, (a)
 Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,
 Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
 Qui des savans a passé l'espérance,
 Qui les soutient, qui les anime tous,
 Qui les éclaire et qui règne sur nous,
 Par les attraits de sa douce éloquence,
 Ce cardinal qui sur un nouveau ton
 En vers latins fait parler la sagesse,
 Réunissant Virgile avec Platon,
 Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrece. (2)

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise :
 Hélas ! je connais assez peu
 Les lois de cet aimable dieu ;
 Mais je fais qu'il vous favorise.
 Entre vos mains il a remis
 Les clefs de son beau paradis ;
 Et vous êtes, à mon avis,
 Le vrai pape de cette église.
 Mais de l'autre pape et de vous
 (Dût Rome se mettre en courroux)

La différence est bien visible ;
 Car la Sorbonne ose assurer
 Que le saint père peut errer,
 Chose à mon sens assez possible :
 Mais pour moi, quand je vous entends
 D'un ton si doux et si plausible
 Débiter vos discours brillans,
 Je vous croirais presque infallible.

Ah ! me dit-il, l'infailibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. (b) Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage
 Aussitôt on demandera
 Que je compose un gros ouvrage :
 Voltaire simplement fera
 Un récit court, qui ne fera
 Qu'un très-frivole badinage.
 Mais son récit on frondera ;
 A la cour on murmurerà ;
 Et dans Paris on me prendra
 Pour un vieux conteur de voyage,
 Qui vous dit, d'un air ingénu,
 Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
 Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, (3) vous fûtes du voyage,
 Vous que le goût ne cesse d'inspirer ;
 Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
 Vous dont l'exemple a daigné me montrer
 Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
 Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
 Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles.
 D'abord nous trouvâmes MM. *Baldus*, *Scioppius*,
Lexicocrassus, *Scriblerius* ; une nuée de commentateurs
 qui restituèrent des passages, et qui compilaient de
 gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient
 pas.

Là j'aperçus les Daciens, (4) les Saumaisés, (5)
 Gens hérissés de savantes fadaïses,
 Le teint jauni, les yeux rouges et fêcs,
 Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
 Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
 Je leur criai de loin par la portière :
 N'allez-vous pas dans le Temple du Gout
 Vous dégrasser ? Nous, Messieurs ? point du tout ;
 Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude :
 Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
 De rédiger au long, de point en point,
 Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent
 absolument nous faire lire certains passages de *Dictys*
de Crète, et de *Métrodore de Lampsaque*, que *Scaliger*
 avait estropiés. Nous les remerciâmes de leur cour-
 toisie, et nous continuâmes notre chemin. Nous
 n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un

homme entouré de peintres, d'architectes, de sculp-
 teurs, de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs.
 Ils tournaient le dos au Temple du Gout.

D'un air content l'orgueil se reposait,
 Se payanait sur son large visage ;
 Et mon Crassus tout en ronflant disait :
 J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage ;
 Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout ;
 Je n'appris rien, je me connais à tout ;
 Je suis un aigle en conseil, en affaires ;
 Malgré les vents, les rocs et les corsaires,
 J'ai dans le port fait aborder ma nef :
 Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
 Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire ;
 Où tous les arts soient en foule entassés ;
 Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
 L'argent est prêt, je parle, obéissez.
 Il dit, et dort. Aussitôt la canaille
 Autour de lui s'évertue et travaille.
 Certain maçon, en Vitruve érigé,
 Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
 Nul vestibule, encor moins de façade ;
 Mais vous aurez une longue enfilade ;
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
 Grands cabinets, fallon sans profondeur ;
 Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
 Que l'on prendra pour des portes d'église ;
 Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
 Et des badauts à coup sûr admiré.

Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
 Criaient un peintre, admirez l'industrie

De mes talens ; Raphaël n'a jamais
 Entendu l'art d'embellir un palais.
 C'est moi qui fais ennoblir la nature :
 Je couvrirai plafonds , voûte , voussure ,
 Par cent magots travaillés avec soin ,
 D'un pouce ou deux , pour être vus de loin.
 Crassus s'éveille ; il regarde , il rédige ;
 A tort , à droit , règle , approuve , corrige.
 A ses côtés un petit curieux ,
 Lorgnette en main , disait : Tournez les yeux ,
 Voyez ceci , c'est pour votre chapelle :
 Sur ma parole achetez ce tableau ,
 C'est DIEU le père , en sa gloire éternelle ,
 Peint glamment dans le goût du Vateau. (6)

Et cependant un fripon de libraire , (c)
 Des beaux esprits écumeur mercenaire ,
 Tout Bellegarde à ses yeux étalait ,
 Gacon , le Noble , et jusqu'à Desfontaines ;
 Recueils nouveaux , et journaux à centaines :
 Et monseigneur voulait lire , et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement ,
 et que nous allions arriver au Temple sans autre
 mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse
 que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une
 nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable ,
 Dans l'étroit chemin du salut ,
 Est cent fois tenté par le diable ,
 Avant d'arriver à son but. (d)

C'était un concert que donnait un homme de
 robe , fou de la musique qu'il n'avait jamais apprise ,
 et

et encore plus fou de la musique italienne , qu'il ne
 connaissait que par de mauvais airs inconnus à
 Rome , et estropiés en France par quelques filles
 de l'opéra.

Il se fit exécuter alors un long récitatif français ,
 mis en musique par un italien qui ne savait pas
 notre langue. En vain on lui remontra que cette
 espèce de musique , qui n'est qu'une déclamation
 notée , est nécessairement asservie au génie de la
 langue , et qu'il n'y a rien de si ridicule que des
 scènes françaises chantées à l'italienne , si ce n'est
 de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde , ingénieuse et sage ,
 Par ses dons partagés ornant cet univers ,
 Parle à tous les humains , mais sur des tons divers.
 Ainsi que son esprit , tout peuple a son langage ,
 Ses sons et ses accens , à sa voix ajustés ,
 Des mains de la nature exactement notés :
 L'oreille heureuse et fine en sent la différence.
 Sur le ton des français il faut chanter en France.
 Aux lois de notre goût Lully fut se ranger ;
 Il embellit notre art au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses , mon homme répondit
 en secouant la tête : Venez , venez , dit-il , on va
 vous donner du neuf. Il fallut entrer , et voilà
 son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques ,
 Plus ennemis de l'art et du bon sens ,
 Défiguraient , sur des tons glapissans ,
 Des vers français en fredons italiques.

Une bégueule en lorgnant se pâmail ;
 Et certain fat, ivre de sa parure,
 En se mirant chevrotait, fredonnait ;
 Et de l'index battant faux la mesure,
 Criait *bravo*, lorsque l'on détonnait.

Nous fortîmes au plus vite : ce ne fut qu'au
 travers de bien des aventures pareilles que nous
 arrivâmes enfin au Temple du Gout.

Jadis en Grèce on en posa
 Le fondement ferme et durable :
 Puis jusqu'au ciel on exhaussa
 Le faite de ce temple aimable.
 L'univers entier l'encensa.
 Le Romain long - temps intraitable
 Dans ce séjour s'appriivoisa.
 Le musulman, plus implacable,
 Conquit le Temple et le rasa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris que l'infidèle
 Avec fureur en dispersa.
 Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
 En bâtir un sur ce modèle.
 Sa postérité méprisa
 Cette architecture si belle.
 Richelieu vint, qui répara
 Le temple abandonné par elle.
 LOUIS LE GRAND le décora :
 Colbert, son ministre fidelle,
 Dans ce sanctuaire attira

Des beaux arts la troupe immortelle.
 L'Europe jalouse admira
 Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
 Mais je ne fais s'il durera. (e)
 Je pourrais décrire ce Temple,
 Et détailler les ornemens
 Que le voyageur y contemple ;
 Mais n'abusons point de l'exemple
 De tant de feseurs de romans.
 Sur-tout fuyons le verbiage
 De monsieur de Félibien,
 Qui noie éloquemment un rien
 Dans un fatras de beau langage :
 Cet édifice précieux
 N'est point chargé des antiquailles
 Que nos très-gothiques aïeux
 Entassaient autour des murailles
 De leurs temples, grossiers comme eux.
 Il n'a point les défauts pompeux
 De la chapelle de Versailles,
 Ce colifichet fastueux,
 Qui du peuple éblouit les yeux,
 Et dont le connaisseur se raille. (f)

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est
 pas que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai
 seulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
 Chaque ornement, à sa place arrêté,
 Y semblait mis par la nécessité :
 L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
 L'œil satisfait embrassait sa structure,
 Jamais surpris et toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuoses, d'artistes et de juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la critique, à l'œil sévère et juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussait
Le peuple goth, qui sans cesse avançait.

(g) Oh ! que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce Temple, malgré les diners qu'ils donnent aux beaux esprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris (7)
Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

(h) On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, et Polieucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable fallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le temps seul effuie. (i)

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant ; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattaient à la porte et qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'académie ; celui-ci venait de composer une comédie métaphysique ; celui-là tenait un petit recueil de ses poésies, imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation (8) et un privilège. Cet autre venait présenter un mandement en style précieux, et était tout surpris qu'on se mit à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. „ Je suis le révérend père „ *Albertus Garassius*, disait un moine noir ; je prêche „ mieux que *Bourdaloue* ; car jamais *Bourdaloue* ne „ fit brûler de livres ; et moi j'ai déclamé avec tant „ d'éloquence contre *Pierre Bayle*, dans une petite „ province toute pleine d'esprit, j'ai touché telle- „ ment les auditeurs qu'il y en eut six qui brû- „ lèrent chacun leur *Bayle*. Jamais l'éloquence „ n'obtint un si beau triomphe. — Allez, frère

„ *Garaſſus*, lui dit la Critique, allez, barbare; fortex
 „ du Temple du Gout, fortex de ma préſence,
 „ viſigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai
 „ inspiré. — J'apporte ici *Marie à la Coque*, difait
 „ un homme fort grave. — Allez ſouper avec elle,
 „ répondit la déeſſe. „

Un railonneur avec un fauſſet aigre
 Criait: Meſſieurs, je ſuis ce juge intègre,
 Qui toujours parle, argue et contredit;
 Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
 Lors la Critique apparut et lui dit:
 Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
 Mais n'entrez en cet aimable lieu;
 Vous y venez pour fronder notre dieu;
 Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. *Bardou* ſe mit alors à crier: Tout le monde
 eſt trompé et le fera. Il n'y a point de Dieu du Gout,
 et voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il
 diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma; perſonne
 ne l'écouta, et l'on s'emprefſait à la porte plus que
 jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
 De ce parviſ obſtinément chaffée,
 Tout doucement venait la Motte Houdard,
 Lequel difait d'un ton de papelard:
 Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon *Oedipe en proſe*; (9)
 Mes vers ſont durs, d'accord, mais forts de choſe:
 De grâce ouvrez; je veux à *Deſpréaux*,
 Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de ſon main-
 tien et à la dureté de ſes derniers vers, et elle le

laiffa quelque temps entre *Perrault* et *Chapelain*, qui
 aſſiégeoient la porte depuis cinquante ans, en criant
 contre *Virgile*.

Dans le moment arriva un autre verſificateur, (*)
 foutenu par deux petits ſatyres, et couvert de lau-
 riers et de chardons.

Je viens, dit-il, (10) pour rire et pour m'ébattre,
 Me rigolant, menant joyeux déduit,
 Et juſqu'au jour feſant le diable à quatre.

Qu'eſt-ce que j'entends-là? dit la Critique. C'eſt
 moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour
 vous voir, et j'ai pris la faiſon du printemps:

Car les jeunes zéphyrſ de leurs chaudes haleines
 Ont fondu l'écorce des eaux. (11)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ou-
 vrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (12) une grenouille aquatique,
 Qui du fond d'un petit thorax
 Va chantant, pour toute muſique,
 Brekeke, kake, koax, koax, koax?

(1) Ah! bon Dieu, s'écria la Critique, quel hor-
 rible jargon! Elle ne put d'abord reconnaître celui
 qui s'exprimait ainſi. On lui dit que c'était *Rouſſeau*,
 dont les muſes avaient changé la voix en punition
 de ſes méchancetés: elle ne pouvait le croire, et
 refuſait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ſes premiers
 vers; mais elle s'écria:

O vous, meſſieurs les beaux eſprits,
 Si vous voulez être chéris

Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me fefant approcher, elle me dit tout bas :
Tu le connais ; il fut ton ennemi, et tu lui rends
justice.

Tu vis fa muse indifférente,
Entre l'autel et le fagot,
Manier d'une main favante
De David la harpe impofante
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imité pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop long-temps,
Les fruits des rives du Permesse
Ne croiffent que dans le printemps ;
Et la froide et triffe vieilleffe
N'est faite que pour le bon fens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida
que *Rouffeau* passerait devant *la Motte* en qualité de
verfificateur, mais que *la Motte* aurait le pas toutes
les fois qu'il s'agirait d'esprit et de raifon.

Ces deux hommes fi différens n'avaient pas fait
quatre pas que l'un pâlit de colère et l'autre tref-
faillit de joie à l'aspect d'un homme qui était depuis
long-temps dans ce Temple, tantôt à une place,
tantôt à une autre.

C'était le difcret (*m*) Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré
Répandait fur eux à fon gré

Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le fiége heureux de fon empire.
Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raifonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Hé quoi, cria *Rouffeau*, je verrai ici cet homme
contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon
Goût souffrira dans fon Temple l'auteur des *Lettres
du Ch. d'Her...*, d'une *Passion d'automne*, d'un *Clair
de lune*, d'un *Ruiſſeau amant de la prairie*, de la *Tra-
gédie d'Aspar*, d'*Endymion*, etc. Hé non, dit la Critique ;
ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est
celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inſtruire ; de
Thétis et de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton
envie ; de l'*Histoire de l'académie des ſciences*, que tu
n'es pas à portée d'entendre.

Rouffeau alla faire une épigramme ; et *Fontenelle* le
regarda avec cette compaſſion philoſophique qu'un
eſprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir
pour un homme qui ne fait que rimer, et il alla
prendre tranquillement fa place entre *Lucrece* et
Leibnitz. (13) Je demandai pourquoi *Leibnitz* était là :
on me répondit que c'était pour avoir fait d'aſſez
bons vers latins, quoiqu'il fût métaphyſicien et
géomètre ; et que la Critique le souffrait en cette
place pour tâcher d'adoucir par cet exemple l'eſprit
dur de la plupart de ſes confrères.

Cependant la Critique ſe tournant vers l'auteur

des *Monas*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût ; et voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public et de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gêtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

(n) A l'égard de *Lucrece*, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure ;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au Ciel et détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède ; et l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de *Lucrece*. Tous les poètes latins qui étaient là le prirent pour un ancien romain, à son air et à son style ; mais les poètes français font fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on

ne parle plus, et disent que puisque *Lucrece*, né à Rome, embellissait *Epicure* en latin, son adverfaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'autel et jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces grâces simples et naïves,
Dont la France doit se vanter ;
Ces grâces piquantes et vives
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne font point captives ;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre et légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il fait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse; (o)
 Le sentiment et la finesse
 Brillent tendrement dans ses yeux;
 Son air est vif, ingénieux:
 Il vous ressemble enfin, Sylvie,
 A vous que je ne nomme pas,
 De peur des cris et des éclats
 De cent beautés que vos appas
 Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui Rollin dictait (14)
 Quelques leçons à la jeunesse,
 Et quoiqu'en robe, on l'écoutait; (p)
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de là, dans un cabinet
 Que (15) Girardon et le Puget
 Embellifiaient de leur sculpture,
 Le Pouffin sagement peignait; (16)
 Le Brun fièrement dessinait; (17)
 Le-Sueur entr'eux se plaçait; (18)
 On l'y regardait sans murmure;
 Et le Dieu, qui de l'œil suivait
 Les traits de leur main libre et sûre,
 En les admirant, se plaignait
 De voir qu'à leur docte peinture,
 Malgré leurs efforts, il manquait
 Le coloris de la nature.

Sous ses yeux, des amours badins
 Ranimaient ces touches savantes,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempaient dans les couleurs brillantes
 De la palette de (19) Rubens. (q)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le
 sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante

ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris
 du Dieu du Gout. Les *Pavillons*, les *Benferades*, les
Peliffons, les *Segrais*, (20) les *S^e Evremonds*, les
Balzacs, les *Voitures* ne me parurent pas occuper
 les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit
 un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux
 jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à
 peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes.
 Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure.
 En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de
 leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière
 postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
 Beaucoup de grâces font ternies:

Ils font comptés encore au rang des beaux esprits,
 Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire,
 en récitant ce vers de *Despréaux*:

Que *Segrais* dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui,
 quelques pages de son *Enéide* en vers français, le
 renvoya assez durement, et laissa venir à sa place
 M^{me} de la *Fayette*, (21) qui avait mis sous le nom
 de *Segrais* le roman aimable de *Zaïde* et celui de la
 Princesse de Clèves.

On ne pardonne pas à *Peliffon* d'avoir dit gra-
 vement tant de puérités dans son histoire de
 l'académie française, et d'avoir rapporté, comme des
 bons mots, des choses assez grossières. (22) Le doux,
 mais faible *Pavillon*, fait sa cour humblement à
 M^{me} *Deshoulières*, qui est placée fort au-dessus de

lui. L'inégal (23) *S^t Evremond* n'ose parler de vers à personne. *Balzac* affomme de longues phrases hyperboliques (24) *Voiture* et *Benserade*, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de *Buffy*. *M^{me} de Sévigné*, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Gout cet excès de bonne opinion que le comte de *Buffy* avait de messire *Roger de Rabutin*.

Buffy, qui s'estime et qui s'aime,
 Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
 Est censuré dans ces beaux lieux,
 Pour avoir d'un ton glorieux
 Parlé trop souvent de lui-même. (25)
 Mais son fils, son aimable fils,
 Dans le Temple est toujours admis;
 Lui qui, sans flatter, sans médire,
 Toujours d'un aimable entretien,
 Sans le croire, parle aussi-bien
 Que son père croyait écrire.
 Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant abbé de *Chaulieu*,
 Qui chantait en fortant de table.
 Il osait caresser le Dieu
 D'un air familier, mais aimable;
 Sa vive imagination
 Prodiguait dans sa douce ivresse
 Des beautés sans correction, (26)
 Qui choquaient un peu la justesse,
 Mais respiraient la passion.

(27) La Fare, avec plus de mollesse,
 En baissait sa lyre d'un ton,
 Chantait auprès de sa maîtresse
 Quelques vers sans précision,
 Que le plaisir et la paresse
 Dictaient sans l'aide d'Apollon.
 Auprès d'eux le vif *Hamilton*, (28)
 Toujours armé d'un trait qui blesse,
 Médifait de l'humaine espèce,
 Et même d'un peu mieux, dit-on.
 L'aisé, le tendre *Saint-Aulaire*, (29)
 Plus vieux encor qu'*Anacréon*,
 Avait une voix plus légère;
 On voyait les fleurs de *Cythère*
 Et celles du sacré vallon
 Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces messieurs, et sur-tout ceux qui ne se piquaient de rien; il avertissait *Chaulieu* de ne se croire que le premier des poètes négligés, et non pas le premier des bons poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de *Rambouillet*, (30) ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
 Le précieux, le pédantisme,
 L'air empesé du fyllogisme,
 Et l'air fou de l'emportement.
 C'est là qu'avec grâce on allie
 Le vrai savoir à l'enjouement,
 Et la justesse à la saillie.

L'esprit en cent façons se plie ;
 On fait lancer, rendre, essuyer
 Des traits d'aimable raillerie ;
 Le bon sens, de peur d'ennuyer,
 Se déguise en plaisanterie. (r)

Là se trouvait *Chapelle*, ce génie plus débauché
 encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans
 ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées.
 Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes
 rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
 Pour ces syllabes enfilées,
 Qui chez Richelet étalées,
 Quelquefois sans invention,
 Disent avec profusion
 Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je ren-
 contrai le président de *Maisons*, homme très-éloigné
 de dire des riens, homme aimable et solide, qui avait
 aimé tous les arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
 Cher *Maisons*, m'écriai-je en l'arrosant de larmes,
 C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
 A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
 La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
 Ah ! puisque le destin nous voulait séparer,
 C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
 Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
 Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
 Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
 La tienne était brillante et couverte de fleurs.

Dans

Dans le sein des plaisirs, des arts et des honneurs,
 Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
 Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison
 Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
 L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
 Sous la main du potier, moins souple et moins docile
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
 Précepteurs ignorans de ce faible univers.
 Tu bravas leur empire, et tu ne fus te rendre
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
 Et dans toi la nature avait associé
 A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques
 jésuites. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent
 par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs
 ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce
 temple *Bourdaloüe* qui s'entretient avec *Pascal* sur le
 grand art de joindre l'éloquence au raisonnement.
 Le père *Bouhours* est derrière eux, marquant sur des
 tablettes toutes les fautes de langage et toutes les
 négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père
Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
 La pédantesque diligence ;
 Aimons jusqu'aux défauts heureux
 De leur mâle et libre éloquence.
 J'aime mieux errer avec eux
 Que d'aller, censeur scrupuleux,
 Peser des mots dans ma balance.

Poèmes.

L

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres poètes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime. (s)

(t) Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux arts, je vous invoque tous!
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de desirs!
Beaux arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour à tour sur l'autel du Dieu des livres des desseins et des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier *Bernini*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut construite par *Perrault* et par *Louis le Vau*, grands artistes trop peu connus. Là est le dessein de la porte St Denis, dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté que le nom de *François Blondel* qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, (31) qu'on regarde si peu, et qui est ornée des précieuses sculptures de *Jean Goujon*, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, et qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de St Gervais, chef-d'œuvre d'architecture,

auquel il manque une église, une place et des admirateurs, et qui devrait immortaliser le nom de *Desbrosses*, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens, négligés par un vulgaire toujours barbare et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entr'autres l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style et qui chante du même ton les psaumes de *David* et les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* et *Sarrasin* n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de *Bayle* se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé

plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui et non pour les libraires. (32)

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là, les mystères du Dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de poème épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poème en prose.

L'éloquent *Bosquet* voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agéfilas et Suréna,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux et discrets;
Et l'amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.

Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément;
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui dans le Temple du Gout joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,

Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
 Etablit d'Apollon les rigoureuses lois.
 Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
 De la triste *Equivoque* il rougit d'être père;
 Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
 Dont il défigura le vainqueur de Namur;
 Lui-même il les efface, et semble encor nous dire:
 Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût,
 se réconciliait avec *Quinault*, qui est le poète des
 grâces, comme *Despréaux* est le poète de la raison.

Mais le sévère fatirique
 Embrassait encore, en grondant,
 Cet aimable et tendre lyrique,
 Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait
Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien
 des fadeurs dans ces opéra si agréables. Cela peut
 bien être, dit *Quinault*; mais avouez aussi que vous
 n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*,

Dans vos scrupuleuses beautés,
 Soyez vrai, précis, raisonnable:
 Que vos écrits soient respectés;
 Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux*, et embrassé tendre-
 ment *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, et j'osai
 lui dire:

Le sage, le discret *Térence*
 Est le premier des traducteurs:
 Jamais dans sa froide élégance

Des Romains il n'a peint les mœurs:
 Tu fus le peintre de la France.
 Nos bourgeois à fots préjugés,
 Nos petits marquis rengorgés,
 Nos robins toujours arrangés,
 Chez toi venaient se reconnaître,
 Et tu les aurais corrigés,
 Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire
 quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours
 été le maître de mon temps! j'aurais trouvé des
 dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait
 descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient
 leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles
 l'humanité est soumise, et dont nul grand-homme
 n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-
 difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi.
 Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail
 sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
 Quand il a trouvé l'art de plaire;
 Il le critique sans colère,
 Il l'applaudit avec transport.
 Melpomène étalant ses charmes
 Vient lui présenter ses héros;
 Et c'est en répandant des larmes
 Que ce Dieu connaît leurs défauts.
 Malheur à qui toujours raisonne,
 Et qui ne s'attendrit jamais!

Dieu du Gout, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le
Dieu leur parla à peu près dans ce sens; car il ne
m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse;
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.

Je fais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage;
Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture,
Car il n'est que le fils de l'art;
Moi, je le suis de la nature.

F I N.

(1) CET ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions: celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample et la plus correcte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(3) L'abbé de *Roshelin*, de l'académie française.

(4) *Dacier* avait une littérature fort grande; il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse: ses commentaires ont par-tout de l'érudition et jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse: *Miseri, quibus intenta nites*: *Dacier* dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus*: *C'est à présent qu'il faut boire, et que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores querit adulteros*: *Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure *Horace*, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, et on loue son travail en voyant son peu de génie.

(5) *Saumaise* est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre *Charles I.*: „Anglais, qui vous ren-
„voyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule
„avec des couronnes, et qui vous servez de sceptres comme de marottes.”

(6) *Vateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées et qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(7) *Scudéri* était, comme de raison, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de *Sarrazin*, fait pour prouver que je ne fais quelle pièce de *Scudéri*, nommée *L'amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce *Scudéri* se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, et il disait qu'il ne céderait à *Corneille* qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux *Cid* et aux *Horaces*.

A l'égard de *Pradon*, on fait que sa Phèdre fut d'abord beaucoup mieux

requé que celle de *Racine*, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

(8) Beaucoup de mauvais livres font imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(9) *Houdard de la Motte* fit en 1728 un Oedipe en prose et un Oedipe en vers. A l'égard de son Oedipe en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra, et des dissertations très-bien écrites.

(10) Vers de *Roussseau*.

(11) Vers du même.

(12) Vers du même.

(13) *Leibnitz*, né à Leipzig le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique un grand goût pour les belles-lettres; il se faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres souverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien recteur de l'université et professeur royal, est le premier homme de l'université qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, et cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût et la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tome III, page 305*, en parlant de *Cyrus*: *Aussitôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanson*; il s'avance gravement, *la serviette sur l'épaule*, et tenant la coupe délicatement entre trois doigts: *J'ai appréhendé*, dit le petit *Cyrus*, *que cette liqueur ne fût du poison*. Comment cela? *Oui, mon papa*. Et en un autre endroit,

en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: *Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne*. Il serait à souhaiter qu'on corrigéât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettait dans ses statues plus de grâce, et *le Puget* plus d'expression. Les bains d'*Apollon* sont de *Girardon*, ainsi que le mausolée du cardinal de *Richelieu* en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Le *Milon* et l'*Andromède* sont du *Puget*.

(16) *Le Poussin*, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que son génie et quelques estampes de *Raphaël* qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'Etat *Desnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture: mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation et sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacremens sont trop gris: cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'*Orléans* un ravissement de *St Paul*, du *Poussin*, qui fait pendant avec la vision d'*Ezéchiel*, de *Raphaël*, et qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de *Raphaël*; et on les voit tous deux avec un égal plaisir.

(17) *Le Brun*, disciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'*Alexandre* est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que *le Poussin* et *Raphaël*; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, et plus de vivacité que *le Poussin*. Les estampes des batailles d'*Alexandre* sont plus recherchées que celles des batailles de *Constantin* par *Raphaël* et par *Jules Romain*.

(18) *Eustache le Sueur* était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

(19) *Rubens* égale *le Titien* pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos peintres français pour la correction du dessin.

(20) *Segrais* est un poëte très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son *Enéide* est du style de *Chapelain*. Il y

a un opéra de lui; c'est *Roland et Angélique*, sous le titre de *L'amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La Zaïde est un roman purement écrit et entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

(21) Voici ce que M. Huet, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ses Commentaires, édition d'Amsterdam: „Madame de *La Fayette* „négligea si fort la gloire qu'elle méritait qu'elle laissa Zaïde paraître „sous le nom de *Segrais*: et lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quel- „ques amis de *Segrais*, qui ne savaient pas la vérité, se plaignirent de ce „trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'était un fait dont „j'avais long-temps été témoin oculaire et c'est ce que je suis en état de „prouver par plusieurs lettres de madame de *La Fayette*, et par l'original „du manuscrit de la Zaïde, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure „qu'elle les composait. „

(22) Voici ce que *Pelisson* rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi:

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices feront grandes!
Ils feront toujours en festin;
Car si *La Prou* fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame *Desloges*, jouant au jeu des proverbes, dit à *Voiture*: „Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. „ Son histoire de l'académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment: et ceux qui lisent ce livre sans prévention sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

(23) On fait à quel point *St Evremond* était mauvais poëte. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik*.

(24) *Voiture* est celui de tous ces illustres du temps passé, qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, et peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que *Plin*, et ses lettres ne valent guère mieux que celles de *la Pays* et de *Boursault*. Voici quelques-uns de ses traits: „Lorsque vous me déchirez le cœur et que vous le mettez „en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, et un de vos fourris „confit mes plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me „coûte, sans mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, je vous „conseille de vous faire roi de Madère. Imaginez-vous le plaisir d'avoir „un royaume tout de sucre. A dire le vrai, nous y vivrions avec beaucoup „de douceur. „

Il écrit à *Chapelain*: „Et notez quand il me vient en la pensée que „c'est au plus judicieux homme de notre siècle, au père de *la Lionne* et de „*la Pucelle* que j'écris, les cheveux me dressent si fort à la tête qu'il semble „d'un hérisson. „

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

Nous trouvâmes près *Sercotte*,
Cas étrange, et vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deffus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu dans un temps où l'on commençait à sortir de la barbarie, et où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que *Despréaux* l'a comparé à *Héracl*: mais *Despréaux* était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture* pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; et *Despréaux* a rétracté depuis ces éloges.

(25) Il écrivit au roi: Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit et du courage... J'ai de la naissance, et l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

(26) L'abbé de *Chaulieu*, dans une épître au marquis de *la Fare*, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, et parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, et M. de *Saint-Marc* s'est trompé en disant dans son édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment et d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de *Chaulieu* mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le marquis de *la Fare*, auteur des mémoires qui portent son nom, et de quelques pièces de poésie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poète. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une préface très-partiale et pleine de défauts.

(28) Le comte *Antoine Hamilton*, né à Caën en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légèreté. Il était fort satirique.

(29) M. de *Saint-Aulaire*, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, se faisait encore des chansons aimables.

(30) *Despréaux* alla réciter ses ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin* et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(31) La fontaine St Innocent ; l'architecture est de *Lescot*, abbé de Claigni, et les sculptures de *Jean Gougeon*.

(32) C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au sieur des *Mailleux*.

(33) Terme dont *Cornille* se sert dans une de ses épîtres.

DU TEMPLE DU GOUT.

(a) PREMIÈRES ÉDITIONS :

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce *Mentor* qui gouverne aujourd'hui
Juste à la cour, humble dans sa puissance,
Maître de tout, et plus maître de lui ;
Mais ce Nestor, etc.

(b) PREMIÈRES ÉDITIONS :

Il est bon que vous observiez de près un Dieu que vous
voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, et je lui dis :
Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me
menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et si, dans son malin vouloir,
Quelque critique veut favoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me repliqua que le Temple était dans le
pays des beaux-arts, qu'il voulait absolument que je l'y
suivisse, et que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il
arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas
grand mal à cela, et que je le rendrais bien, si je voulais.
J'obéis, et nous partimes.

(c) Edition de 1733 :

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de sottise et de vent,
En fouriant d'une mine matoïse,
Lui mesurait des livres à la toise ;
Car monseigneur est sur-tout fort savant.

(d) C'était un concert que l'on donnait dans une maison de campagne bizarrement située et bâtie de même. Le maître de la maison voyant de loin le carrosse du cardinal, et sachant que son éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de *Lulli*, de *Deslouches* et de *Campra*, et l'assura qu'à son concert il n'y aurait point de musique française. Le cardinal lui remontra en vain que la musique italienne, la française et la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre ; qu'il n'y a rien de si ridicule que de l'italien chanté à la française, si ce n'est peut-être le français chanté à l'italienne ; car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raison :

La nature féconde, ingénieuse et sage, etc.

(e) C'est cela même, dit le cardinal ; mais puisqu'il est question de Goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées : elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille ; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime ; c'est un arbre couvert de feuilles qui n'aurait point de fruits. L'aimable *Chapelle* est tombé lui-même quelquefois dans ce défaut ; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes sons

Qui chez Richelet étalées,
Et des esprits sages filées,
Bien souvent sans invention, etc.

(f) II

(f) Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est pas que de faire connaître ce qu'il est. Je n'ose en faire une longue description, et épuiser les termes d'architecture ; car c'est sur-tout en parlant du Temple du Goût qu'il ne faut pas ennuyer :

DIEU nous garde du verbiage
De monsieur de Félibien
Qui noie éloquentement un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui ferait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire :

Simple en était la noble architecture, etc.

(g) Là ne sont point reçus les petits maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui se sont fait appeler grands-hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte et adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs, ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, et protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudemment tous ces petits fatiriques obscurs qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les auteurs connus ; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage ; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance ! mais à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier et à le perdre ; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomnieurs de profession, monstres

Poèmes.

M

ennemis des arts et de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes.

(h) Premières éditions :

On repoussait plus fièrement ces hommes injustes et dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance et la calomnie. (*) Ils disent que *Télémaque* est un libelle contre *Louis XIV*, et *Esther* une satire contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la *Bruyère* ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

(i) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie ;
Et le mérite en pleurs, persécuté par eux,
Renonce en soupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes. Leur fuite précipitée etc.

(k) Edition de 1733.

Rouffseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satire,
On lui ferma la porte au nez.

(*) On a fait réellement ces reproches à *Fénélon* et à *Racine*, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Rouffseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison ; elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, et lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;
Plus on l'échauffe et plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui font toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit ; mais point trop fort et avec discrétion. *Rouffseau* furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; et cette dispute aurait duré long-temps entr'eux si la Critique ne leur avait imposé silence et ne leur avait dit : Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre *Iliade*, vos tragédies et toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables et de vos opéra ; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous et de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos fables, l'Europe galante, avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rouffseau*, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, et venez vous mettre au-dessus de *la Motte* en qualité de verificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rouffseau* tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition, après ce vers :

En lui fermant la porte au nez.

on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger

par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il haït par repréfailles. Il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon:
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime:
Connaissez-moi, je suis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon; (*)
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Versailles;
J'ai rétracté l'éloge de Noailles. (**)
Du dieu Pluton lisez le jugement, (***)

(*) Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de *Rousseau* une mauvaise épigramme contre M. l'abbé *Bignon*, qui est regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. *Rousseau* a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu si respectable; et voici comme il définit ce sage prélat bibliothécaire du roi :

C'est celui qui sous Apollon
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.

(**) Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de *Noailles*, où il avait dit :

Oh, qu'il chanfonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez: tant a beau le corsage, etc.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de *Noailles* qui songeait à lui faire avoir un emploi, ce seigneur lui retira sa protection. *Rousseau* étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula: *la Palinodie*, ouvrage généralement méprisé.

(***) *Le jugement du Pluton*, allégorie de *Rousseau*, dans laquelle il se répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au bannissement. Cette pièce est d'un style dur et rebutant. Il y a encore je ne fais quelle épigramme de lui sur cet auguste corps.

Si de Noé l'un des enfans maudit
De son seigneur perdit la fauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris son père en posture gaillarde:
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
Au fond de l'arche, en guise de relais,
Il en tira cette espèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe et de palais.

Où j'ai sanglé messieurs du parlement.
O vous, Critique, ô vous, Déesse utile,
C'était par vous que j'étais inspiré:
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour aïe.

La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte, et parla ainsi :

Rousseau, connais mieux la Critique:
Je suis juste, et ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique
Qui t'arma de ses lâches traits,
Trempés au poison satirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon:
Par arrêt ta muse est bannie
Pour certains couplets de chanfon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudesques qu'il renie.
O vous, Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Gout vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

(1) Premières éditions :

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon!
Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un

cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était *Rousseau* ! elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :

Eh ! montrez-vous un peu moins difficile ;
J'ai près de vous mérité d'être admis ;
Reconnaissez mon humeur et mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique ! ô vous, Déesse utile !
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré ,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de juge et parla ainsi au cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue ;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préfidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.

Ah, bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! on lui dit que c'était *Rousseau*, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représaille ; il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon ;
J'eus comme lui quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime.
Connaissez-moi, je suis toujours le même ;
Voici des vers contre l'abbé Bignon. (*)

(*) Conseiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des sciences. *Rousseau* avait fait contre lui quelques mauvais vers.

O vous, Critique ! ô vous, Déesse utile !
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré ,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

La critique entendit ses paroles, r'ouvrit la porte, et parla ainsi :

Rousseau, connais mieux la Critique ;
Je suis juste, et ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique
Qui l'arma de ses lâches traits,
Trempés au poison fatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta muse est bannie (*)
Pour certains couplets de chanson,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie ;
Il t'éta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait dou.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faiblesse et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeques qu'il renie.

(m) Dans les premières éditions, il y avait :

C'était le sage Fontenelle,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui

(*) *Rousseau* fut condamné à l'amende honorable, et au bannissement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ses amis, et dont il accusa M. *Saurin* de l'académie des sciences d'être l'auteur. Le factum de *Rousseau* passe pour être extrêmement mal écrit ; celui de M. *Saurin* est un chef-d'œuvre d'esprit et d'éloquence. *Rousseau* banni de France s'est brouillé avec tous ses protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui se faisaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Mrs de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Destouches*, *Dubos*, etc. etc.

(n) Edition de 1733.

A l'égard de *Lucrèce*, il fut embarrassé en voyant son ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, et comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grâce naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puisque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :
Que répondez-vous à cela ?
Ah! laissons ces disputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature :
Mais ne me poussez point à bout ;
Que votre muse me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non sur les bancs de la Sorbonne.

Ces messieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une dispute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques-uns de ses beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal dit aussi des siens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occasion par les grecs et les latins qui étaient là et qui les entendaient, cela ferait beaucoup trop long : il n'est ici question que des Français.

La Critique m'aperçut : Ah ! ah ! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement : dange-reuse Déesse, je ne suis ici que parce que ces messieurs l'ont voulu : je n'aurais jamais osé y venir seul. Je veux

bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération ; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des auteurs que vous avez vus ;
Cent petits rivaux inconnus
Craignent bientôt à la satire.
Corrigez-vous sans les instruire ;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraisemblance à Zaïre ;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire. (*)

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage ; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctète* : je m'esquivai, etc.

Après, il n'est ici question que des Français, on lisait dans une autre édition :

Pendant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du Dieu, et je m'y glissai sous leur protection.

Je vis ce Dieu tout à mon aise ;
Je vis ses naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaise ;
Mais s'il est mis à la française,
Si par nos mains il est orné,
Ce Dieu toujours est couronné
D'un diadème qu'au Parnasse etc.

(p) Premières éditions :

Sur son front règne la sagesse,
Son air est tendre, ingénieux ;
Les amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment et la finesse.
Le More à ses autels chantait,
Pélissier près d'elle exprimait

(*) Tragédie représentée huit fois en 1720. On en trouve des fragmens à la suite de *Marianne* dans les œuvres dramatiques.

De Lulli toute la tendresse ;
Légère et forte en sa souplesse ,
La vive Camargo (*) fautait
A ces sons brillans d'alégresse
Et de Rebel et de Mouret.
Le Couvreur (**) plus loin récitait,
Avec cette grâce divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de *Polignac* (***) sur ce fallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, et dont il vient d'orne la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont *Perrault* et le *Vau* se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah ! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne ?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg ; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église et des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance ; de cet arc de triomphe

(*) Mlle *Camargo*, la première qui ait dansé comme un homme.

(**) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la comédie française, pour le tragique ; et la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

(***) M. de *Polignac* ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de *Marius*, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un fallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui sont une suite complète, et qui représentent *Achille* déguisé en fille à la cour de *Lycoméde*, et reconnu par l'artifice d'*Ulysse*. Cette collection est unique dans l'Europe par la rareté et la beauté. A la mort du cardinal de *Polignac*, le roi de Prusse en fit l'acquisition.

qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de *la porte St Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Laffay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions et les embellissemens au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs ; et les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs et les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau de *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vateau* ; et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens ; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses* : enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau ; celui du sculpteur est dans son modèle en terre : le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur ; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, et que la perspective aérienne en change les proportions ; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

(p) Edition de 1733.

Mais malgré l'austère sagesse
De la morale qu'il prêchait,
Pélicier en ces lieux chantait ;
Et cependant, avec mollesse,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la justesse.

(g) Edition de 1733 :

C'est ce Dieu qu'implore et révere
Toute la troupe des acteurs
Qui représentent sur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux sifflets bruyans du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène,
Et dans tous les esprits, et sur-tout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enivra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les saintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de sépulture,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en confiance donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.

(r) On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république; si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des anciens; si les livres ne sont point trop multipliés; si la comédie et la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent et l'homme d'esprit, entre le critique et le satirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laisse parler long-temps la même personne; mais ce cas arrive très-rarement; heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-temps fut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volagé,
Fesait alors, avec gaîté,
A ce charmant aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art elle était maîtresse;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté;
Mais, hélas! ils font d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de *Ninon*. Je courus ensuite vers la *le Couvreur*, et mes conducteurs s'amuserent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout; mais la vérité est que de tous les religieux les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence et dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Despréaux*, et qu'ils avoueront que les Lettrés Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, et, en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable; mais croirait-on que *Colbert* y est mieux traité que le cardinal de *Richelieu*? C'est que *Colbert* protégea tous les beaux arts sans être jaloux des artistes, et qu'il ne favorisa que de grands hommes; car il se dégoûta bien vite de *Chapelain*, et encouragea *Despréaux*. Le cardinal de *Richelieu*, au contraire, fut jaloux du grand *Corneille*; et au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais

avec *Chapelain*, *Desmarets* et *Colletet*. (*) Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du ministre,
L'éclat, l'intrigue et le crédit
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que son éminence (**) fit jadis l'amour en vrai pédant, et que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée.

(*) Non-seulement le cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropriâ un mauvais prologue de ce *Chapelain*; c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du palais royal pour représenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de *Desmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette troupe; mais le mérite de *Corneille* se trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut aussitôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût qu'il récompensa ces vers impertinens de *Colletet* :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mit *barboter* au lieu d'*humecter*.

(**) Le cardinal de *Richelieu* fit soutenir des thèses sur l'amour chez sa nièce la duchesse d'*Aiguillon*: il y avait un président, un répondant et des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux: elles sont divisées en plusieurs positions, comme les thèses de collège; la première position est qu'il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.

Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les momens délectables
A recevoir, à donner du plaisir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables;
Mais pour être en ce Temple, et pour y réussir,
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux et les artistes qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable *la Faye*: heureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés et pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres sans envie et sans mépris; ouvrant son cabinet à tous les arts, et sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune; mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel, où les *Muses* viennent présenter tour à tour des livres, des desseins, et des ornemens de toute espèce: on y voyait tous les opéra de *Lulli*, et plusieurs opéra de *Destouches* et de *Campra*. Le Dieu eût désiré quelquefois, dans *Destouches*, une musique plus forte; souvent, dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé; et de temps en temps, dans *Lulli*, quelques airs moins froids. Tantôt les *Muses*, tantôt les *Pélistiers* et les *le Mores* chantent ces opéra charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes: tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons et sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'autel: mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne

qu'on abatté au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés et très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui péri-raient sans le secours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :
Il conduit le docte burin
De la gravure scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,
Du Carache la touche heureuse,
Et la belle ame du Pouffin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Lassay, lequel par sa situation, ses proportions et ses embellissemens, est digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

(s) Permettez que je continue mes petites observations, répondit le père *Bouhours*. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits écrivains. Ce sont les défauts du *Pouffin* et de *le Sueur*, qu'il faut relever,

relever, et non ceux de *Rouet* et de *Vignon*; et dès que votre *Anti-Lucrèce* sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

Hé bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune duc qui revenait du sermon de *Ninon*, et qui en paraissait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que *Ninon* avait rendu si indulgent,

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable et facile,
D'un vol toujours brillant fut passer tour à tour
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier asile.
Des mains des Grâces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le Temple du Goût que cet oncle si vanté, qui rétablit les beaux arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours et de la sienne, est redouté jusque dans le Temple du Goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* et *Desmarets*, avec lesquels il se fait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai: c'est donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits! alors j'entendis quelqu'un qui me dit:

Etablir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'est ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

(1) Edition de 1733.

Ce qui me charmaît davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promènè sur différens plaisirs, en parcourant de suite les arts et caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la musique à la peinture,
De la physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la danse à l'architecture.
Tel Homère peignait ses dieux,
Planant sur la terre et sur l'onde;
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi ferais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au siècle de *Louis XIV*, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que *Louis XIV* eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale les trésors ensevelis dans Versailles, et prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence et en bon goût, comme il le surpassa en grandeur: ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le royaume fera rempli des monumens de tous les beaux-arts: déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, et ornées même de (*)

(*) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture; l'un est de *Couffou*, et est fort estimé: il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

fontaines et de statues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les salles (*) de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente; de nouvelles places et des marchés publics, construits sous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres; les inscriptions de *Santeuil* ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines; la sculpture étalera par-tout ses beautés (**) durables; et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la sagesse et le goût de ses conducteurs: ainsi parlait ce grand ministre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur français n'eût été ému à de tels discours? On finit par donner de justes éloges, et par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le magistrat (***) de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

(*) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs et pour les spectateurs: ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(**) C'était en effet le dessein de ce grand-homme. Un de ses projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soissons; on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin, et qui de là se ferait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce dessein fut oublié avec *M. Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

(***) *M. Turgot*, président au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'Île, et joindre l'Île au reste de la ville par un beau pont de pierre: il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresse à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs et à notre gloire.

Enfin après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons ; et dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il fallut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.
Tant que vous ferez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie ;
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux esprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faisant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois et mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement ; et s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il fait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours Clermont (*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui, sa sœur, les amours et moi
Nous sommes de même origine.
Conti, sachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi-bien qu'au dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour ;
De ce héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient fournis ;
Croyez-moi, venez dans ce temple
Où peu de princes sont admis.

(*) M. le comte de *Clermont*, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes qui s'assemblent chez lui, et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que dans ces fortunés loirs,
L'esprit et la délicatesse,
Nouveaux guides de la jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie et Melpomène (*)
Vous suivre en secret quelquefois,
Et quitter Gausin et Dufresne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir sur la scène.
Que des muses à vos genoux
Les lauriers à jamais fleurissent ;
Que ces arbres s'énorgueillissent
De se voir cultivés par vous.
Transportez le Pinde à Cythère :
Brassac, (**) chantez ; gravez, Cailus ; (***)

(*) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies et des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement qui demande beaucoup de soin et d'attention ; il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grâce au corps et à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

(**) M. le chevalier de *Brassac* non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, et de donner cet exemple à la jeune noblesse française. Il y a déjà longtemps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron *d'Astorga*, et le prélat qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéra fort estimés.

(***) M. le comte de *Cailus* est célèbre par son goût pour les arts, et par la faveur qu'il donne à tous les bons artistes ; il grave lui-même, et met une expression singulière dans ses dessins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de *Saint-Maurice*, officier des gardes, grave aussi, et se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après *le Nain*, qui est un chef-d'œuvre.

Ne craignez point, jeune Surgère, (*)
 D'employer des soins assidus
 Aux beaux vers que vous savez faire ;
 Et que tous les fots confondus ,
 A la cœur et sur la frontière ,
 Désormais ne prétendent plus
 Qu'on déroge et qu'on dégénère
 En suivant Minerve et Phébus.

Dans les premières éditions, mais postérieures à 1733,
 on lisait :

Et vous applaudir sur la scène.
 Brassac, fois toujours mon soutien ;
 Sous tes doigts j'accordai ta lire :
 De l'amour tu chantes l'empire,
 Et tu poses dans le mien.
 Cailus, tous les arts te chérissent ;
 Je conduis tes brillans desseins,
 Et les Raphaëls s'applaudissent
 De se voir gravés par tes mains.
Ne craignez point, jeune Surgère, etc.

(*) M. de la Rochefoucauld, marquis de Surgère, a fait une comédie intitulée *l'École du monde*. Cette pièce est sans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célèbre duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes* aurait approuvés.

LE TEMPLE
 DE
 L'AMITIÉ.

LE TEMPLE

DE

L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un Temple, où l'art et ses prestiges
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges;
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux.

De bons gaulois de leurs mains le fondèrent ;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent,
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrihoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nifus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables,
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée ;
Car la Discorde est toujours avec eux ;
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux. (a)

A ses côtés sa fidelle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter,
 Attend en vain qu'on l'ose consulter:
 Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
 Par contenance un livre est dans ses mains,
 Où sont écrits les bienfaits des humains;
 Doux monumens d'estime et de tendresse,
 Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
 Du protecteur noblement oubliés,
 Du protégé sans regret publiés.
 C'est des vertus l'histoire la plus pure:
 L'histoire est courte, et le livre est réduit
 A deux feuillets de gothique écriture,
 Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.

Or des humains quelle est donc la manie?
 Toute amitié de leurs cœurs est bannie;
 Et cependant on les entend toujours
 De ce beau nom décorer leurs discours.
 Ses ennemis ne jurent que par elle:
 En la fuyant chacun s'y dit fidelle;
 Ainsi qu'on voit devers l'Etat romain
 Des indévots chapelet à la main. (b)

De leur propos la Déesse en colère
 Voulut enfin que ses mignons chéris,
 Si contents d'elle, et si sûrs de lui plaire,
 Vinssent la voir en son sacré pourpris:
 Fixa le jour, et promit un beau prix
 Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
 Tendre comme elle, et digne d'être admis,
 S'il se pouvait, au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide
 Tous nos Français, que la nouveauté guide:
 Un peuple immense inonde le parvis.
 Le Temple s'ouvre: on vit d'abord paraître
 Deux courtisans par l'intérêt unis;
 Par l'Amitié tous deux ils croyaient l'être.
 Vint un courrier, qui dit qu'auprès du maître
 Vaquait alors un beau poste d'honneur,
 Un noble emploi de valet grand-seigneur.
 Nos deux amis poliment se quittèrent,
 Déesse, et prix, et Temple abandonnèrent,
 Chacun des deux en son ame jurant
 D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
 Dos en arcade, et missel à la main,
 Unis en DIEU de charité parfaite,
 Et tout brûlant de l'amour du prochain,
 Psalmodiaient et bâillaient en chemin.
 L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
 Au menton triple, au col apoplectique,
 Porc engraisé des dixmes de Sion,
 Oppressé fut d'une indigestion. (c)
 On confessa mon vieux ladre au plus vite;
 D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
 Dûment lesté par le curé du lieu,
 Pour son voyage au pays du BON DIEU.
 Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
 Un *Oremus*; en leur cœur convoitèrent
 Son bénéfice, et vers la cour trottèrent,
 Puis chacun d'eux, dévotement rival,
 En se jurant fraternité sincère,

Les yeux baissés, va chez le cardinal (*)
De jansénisme accuser son confrère.

Gais et brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel ensanglantèrent :
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise et Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
A son nom seul, ô merveille soudaine !
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine. (d)

Enfin Zaïre y parut à son tour,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !
Que fait ici cette triste déesse ?
Tout y languit : je n'y vois point l'Amour.

(*) Le cardinal de Fleury.

Elle fortit, vingt rivaux la suivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU fait alors où ma Zaïre alla. (e)

De l'Amitié le prix fut laissé là ;
Et la Déesse en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours désirée,
Cela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

MON cœur, ami charmant et sage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

V A R I A N T E S
SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

(a) *CES noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.*

La déité de ce petit séjour,
Reine sans faste et femme sans intrigue,
Divinité sans prêtres et sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa cour.
A ses côtés etc.

(b) *En la fuyant, chacun s'y dit fidelle.*

Froid par dégoût; amant par vanité;
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos etc.

(c) *Au menton triple, au col apoplectique,*
Sur le chemin de Conflans à Gaillon, (*)
Fut pris en bref d'une indigestion.

(d) *Et sans sujet toujours prêtes à rire.*
Elles s'aimaient, hélas! si tendrement.
Nos deux beautés en public s'embrassèrent:
Un jeune amant passa dans le moment,
Lise et Chloé pour lui se décoiffèrent.

Une autre édition porte :

Mais Richelieu passa dans le moment,
Lise et Chloé etc.

(e) Enfin Thémire à son tour y parut,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse;
Mais l'Amitié soudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle,
Ce n'est pas moi qu'il vous faut aujourd'hui;
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle;
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne se le fit redire;
Le dieu d'Amour est celui de Thémire.
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié le prix fut laissé là, etc.

(*) Maisons de campagne des archevêques de Paris et de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célèbres.

SUR

LES EVENEMENTS

DE L'ANNÉE 1744.

SUR LES EVENEMENS

DE L'ANNÉE 1744.

QUOI, verrai-je toujours des sottises en France?
Difait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu, qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du trône des césars,
Contre l'or des Anglais et le fer des houffards?
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes?
A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
Pour brifer les rochers, le secret d'Annibal?

Il parle et Conti vole. Une ardente jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son héros:
Du Var qui s'épouvante on traverse les flots;
De torrens en rochers, de montagne en abyme,
Des Alpes en courroux on assiége la cime;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés,
Et la nature et l'art, et l'ennemi domptés.
Conti qu'on censurait, et que l'univers loue,
Est un autre Annibal, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assez?
Avec Nice et Démont, vous voilà terrassés.

Poèmes.

O

SUR

Mais tandis que sous lui les Alpes s'applanissent,
 Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
 Vers les bords de l'Escaut LOUIS fait tout trembler;
 Le Batave s'arrête, et craint de le troubler.
 Ministres, généraux, suivent d'un même zèle,
 Du conseil aux dangers, leur prince et leur modèle.
 L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
 Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils;
 L'envie alors se tait, la médifance admire.
 Zoïle, un jour du moins, renonce à la satire;
 Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
 Trace au palais royal Ypre, Furne et Menin.

Ainsi lorsqu'à Paris la tendre Melpomène
 De quelque ouvrage heureux vient embellir la scène,
 En dépit des sifflets de cent auteurs malins,
 Le spectateur sensible applaudit des deux mains:
 Ainsi, malgré Buffi, ses chansons et sa haine,
 Nos aïeux admiraient Luxembourg et Turenne.
 Le Français quelquefois est léger et moqueur;
 Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur; (a)
 Son œil perçant et juste est prompt à le connaître;
 Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.
 La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
 Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé, quand la fièvre fatale,
 A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
 De ses tremblantes mains, ministres du trépas,
 Vint attaquer LOUIS au fortir des combats:
 Jadis Germanicus fit verser moins de larmes:
 L'univers éplore ressentit moins d'alarmes,

Et goûta moins l'excès de sa félicité,
 Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.
 Dans nos emportemens de douleur et de joie,
 Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
 Paris n'a jamais vu de transports si divers,
 Tant de feux d'artifice, et tant de mauvais vers: (b)

Autrefois, ô grand Roi, les filles de mémoire,
 Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
 Que nous dégénérons de ce temps si chéri!
 L'éclat du trône augmente, et le nôtre est flétri.
 O ma prose et mes vers, gardez-vous de paraître;
 Il est dur d'ennuyer son héros et son maître:
 Cependant nous avons la noble vanité
 De mener les héros à l'immortalité.
 Nous nous trompons beaucoup; un roi juste et qu'on aime
 Va sans nous à la gloire, et doit tout à lui-même.
 Chaque âge le bénit; le vieillard expirant
 De ce prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant;
 Le fils, éternisant des images si chères,
 Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
 Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
 Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Si pourtant, ô grand Roi, quelqu'esprit moins vulgaire,
 Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
 S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
 O fait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers;
 Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
 Pardonner à l'éloge en faveur du génie:
 Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
 De son lustre terni reprendrait la beauté. (c)

L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
 Au mérite expirant sous la dent de l'envie ;
 C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
 Le modeste talent , dans la foule ignoré.
 Un roi qui fait régner nous fait ce que nous sommes :
 Les regards d'un héros produisent les grands-hommes.

V A R I A N T E S.

- (a) IL l'encourage , il l'aime , il en est idolâtre ;
 Et le premier acteur de ce vaste théâtre ,
 Le roi le plus auguste et le plus vertueux
 Est de tous les humains le plus cher à nos yeux.
Nous l'avons bien prouvé , etc.
- (b) Avec si peu d'esprit et tant de méchants vers.
 Vos sujets , ô grand roi , sont de mauvais poètes ;
 Et quand pour vous louer , embouchant nos trompettes ,
 Nous allons affourdir notre sacré vallon
 Par ce fatras de vers *approuvés* CREBILLON ;
 Quand sur votre santé nous nous tuons d'écrire ,
 Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire !
Cependant nous avons la noble vanité etc.
- (c) Ses lauriers renaîtraient dans ses vallons stériles ;
 Louis fit des Boileaux , Auguste des Virgiles.
 Grand Roi . d'un tel honneur daignez être jaloux ,
 Et formez des esprits qui soient dignes de vous.

P O E M E
 D E
 F O N T E N O I.

A U R O I

L O U I S X V.

Disce, puer, virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

SIRE,

J'E n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage, je craignais sur-tout de déplaire au plus modeste des vainqueurs: mais, Sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidelle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines; ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés; c'est un poëme sans exagération, et de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre présence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets, et du plus zélé de vos admirateurs. V.

D I S C O U R S

P R É L I M I N A I R E.

LE public fait que cet ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire, reçut des accroissemens à chaque édition qu'on en feait. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoi, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées; et ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers est devenu un poëme qui en contient plus de trois cents cinquante: mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la préparation, dans l'action et dans ce qui la termine; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était composée l'armée ennemie, et en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont *Louis XV* a triomphé; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois brisé le joug de l'*Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'*Autriche* alors cruelle envers eux que l'on parle; car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les Etats généraux: et d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maison d'*Autriche*, fait combien les Français respectent sa personne et ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais, *et la férocité le cède à la vertu*, on a eu soin d'avertir en notes, dans toutes

les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que sur le soldat.

En effet, il est très-véritable que, lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de cette nation crièrent *no quarter*, point de quartier : on fait encore que quand M. de Sechelles seconda les intentions du roi avec une prévoyance si singulière, et qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés que pour nos troupes, quelques fantassins anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats, dans les chariots même où l'on transportait les vainqueurs et les vaincus blessés. Les officiers, qui ont par-tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur et la conduite de cette nation, et sur-tout on n'a cité le nom de M. le duc de *Cumberland* qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'illustre *Addisson*, dans son poème de la campagne de Hochstet, avait parlé plus honorablement de la maison du roi que l'auteur même du poème de Fontenoi : ce reproche a été cause qu'on a cherché l'ouvrage de M. *Addisson* à la bibliothèque de sa majesté, et on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'est vers le trois centième vers. On ne les répétera point, et il est bien inutile d'y répondre; la maison du roi leur a répondu par des victoires. On est très-éloigné de refuser à un grand poète et à un grand philosophe très-éclairé, tel que

M. *Addisson*, les éloges qu'il mérite; mais il en mériterait davantage, et il aurait plus honoré la philosophie et la poésie, s'il avait plus ménagé, dans son poème, des têtes couronnées qu'un ennemi même doit toujours respecter, et s'il avait songé que les louanges données aux vaincus font un laurier de plus pour les vainqueurs: il est à croire que quand M. *Addisson* fut secrétaire d'Etat, le ministre se repentit de ces indécentes échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais est trop rempli de fiel, celui-ci respire l'humanité; on a songé, en célébrant une bataille, à inspirer des sentimens de bienfaisance: malheur à celui qui ne pourrait se plaire qu'aux peintures de la destruction, et aux images des malheurs des hommes!

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde; ils sont plus liés entr'eux, ils ont des lois qui leur sont communes; toutes les maisons des souverains sont alliées; leurs sujets voyagent continuellement et entretiennent une liaison réciproque. Les Européens chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs, ils se font la guerre entr'eux; mais ils conservent dans ces dissensions tant de bienfaisance, et d'ordinaire de politesse, que souvent un français, un anglais, un allemand qui se rencontrent paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens et les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardaient comme des alliés qui ne se faisaient la guerre que dans l'espérance certaine d'avoir la paix: ils insultaient

rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, et non de la honte des nations dont il a triomphé: on ferait fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur que quelques français en ont mis dans leurs fatires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes; mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses qu'ils font *nos antiques amis et nos concitoyens*, parce qu'ils le font depuis deux cents cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées ont suivi l'exemple de la maison du roi et de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son prince à donner cet exemple, et que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation française la gloire de la valeur et de la politesse. On a osé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe d'avoir l'air français. Il est bien question ici d'air et de bonne grâce: quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce vers signifie que le général étranger est aussi attaché au roi que s'il était né son sujet?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier

l'état douloureux où il était réduit, et le fit triompher de la faiblesse de son corps ainsi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienfaisance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidèlement ce qui était venu à sa connaissance; et son seul regret est de n'avoir pu, dans un si court espace de temps, et dans une joie de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler; il ne pouvait dire tout; mais du moins ce qu'il a dit est vrai: la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du roi et sur celle de la nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupait si entièrement que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son ouvrage à la plupart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés n'ont pas eu les occasions de se signaler également: celui qui, à la tête de son régiment, attendait l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même service qu'un lieutenant-général qui était à portée de conseiller de fondre sur la colonne anglaise, et qui partit pour la charger avec la maison du roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié: tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu; on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célèbre M. Despréaux à ceux qui avaient été de l'expédition du passage du Rhin: il cite près de vingt noms; il y en a ici plus

de soixante : et on en trouverait quatre fois davantage, si la nature de l'ouvrage le comportait.

Il serait bien étrange qu'il eût été permis à *Homère*, à *Virgile*, au *Tasse*, de décrire les blessures de mille guerriers imaginaires, et qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur sang, et parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, et qui lui ont laissé de sincères regrets.

L'attention scrupuleuse qu'on a apportée dans cette édition doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans le poëme; il n'en est aucun qui ne doive être cher à la nation et à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'est touché sensiblement en lisant le nom de son fils, de son frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou blessé, ou exposé dans cette bataille qui sera célèbre à jamais; en lisant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il est, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, et que sa majesté n'a permis qu'il lui fût dédié que parce qu'elle a oublié son éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu et vaincu sous ses ordres?

C'est donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, sur-tout dans la première chaleur du public, et dans un temps où l'Europe n'était occupée que des détails intéressans de cette victoire importante, achetée par tant de sang.

La fiction peut orner un sujet, ou moins grand, ou moins intéressant, ou qui, placé plus loin de nous, laisse l'esprit plus tranquille : ainsi, lorsque *Despréaux*

s'égaya dans sa description du passage du Rhin, c'était trois mois après l'action; et cette action, toute brillante qu'elle fut, n'est à comparer, ni pour l'importance ni pour le danger, à une bataille rangée, gagnée sur un ennemi habile, intrépide et supérieur en nombre, par un roi exposé, ainsi que son fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiguer; et on ne dit ici en prose que ce que M. *Addison* lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne de Hochstet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par *Vénus* à *Enée* des armes que *Vulcain* a forgées, et qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le conseil des dieux peut s'assembler, tout l'enfer peut se déchaîner, *Alecton* peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage; mais ni notre siècle, ni un événement si récent, ni un ouvrage si court ne permettent guère ces peintures devenues les lieux communs de la poésie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré, de faire parler son cœur plus que son imagination, et l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant

Tu meurs, jeune Craon : que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère !

que s'il avait évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, et sur-tout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici le vrai *Jupiter*, le vrai *Mars*, c'est un roi tranquille dans le plus grand danger, et qui hasarde sa vie pour un peuple dont il est le père: c'est lui, c'est son fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, et non *Juon* et *Juturne*; qu'on a voulu et qu'on a dû peindre. D'ailleurs, le petit nombre de ceux qui connaissent notre poésie savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le ciel, les enfers et la terre à une bataille que de faire reconnaître et de distinguer par des images propres et sensibles des carabiniers qui ont de gros fusils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied et à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que sentait *M. Addison*, bon poëte et critique judicieux. Il employa dans son poëme, qui a immortalisé la campagne de Hochstet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le poëme de Fontenoi. Il savait que le duc de *Marlborough* et le prince *Eugène* se seraient très-peu souciés de voir des dieux où il était question des grandes actions des hommes; il savait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, et qu'on court risque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories: il a fait mieux, il a intéressé l'Europe entière à son action. Il en est à peu près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers sur les affaires présentes

comme d'une tragédie; le fond doit être intéressant par lui-même et les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne anglaise a pénétré; exprimer comment elle a été enfoncée par la maison du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, etc. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond est si héroïque, et qui sont cependant si difficiles à rendre, rien ne distinguerait la bataille de Fontenoi d'avec celle de Tolbiac. *Despréaux*, dans le passage du Rhin, a dit:

Revel les fuit de près, sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins aux vers que celui de cuirassiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractériser la fonction de l'état-major que de mettre en vers le noms des officiers de ce corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeler la maison du roi par son nom, sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *maison du roi*, qui contient tant de corps invincibles, imprime une assez grande idée; sans qu'il soit besoin d'autre figure; *M. Addison* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains:
Maison du roi, marchez, etc.

Si on avait dit, *la maison du roi marche*, cette expression eût été profaïque et languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage de la gravité du sujet. *Despréaux*, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses épîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles :
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit, etc.

Il s'exprime ensuite ainsi :

Bientôt... mais Vurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime,
Finiſſons, il est temps; aussi-bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en fais, pour fortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoi quelques traits de ce style familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux et les temps, et n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître et un ouvrage d'un ton plus sérieux et plus sévère : ce qui a de la grâce dans le genre épistolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art et le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, et qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du roi et du bonheur de la patrie.

POÈME

P O È M E

D E F O N T E N O I.

QUOI! du siècle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage;
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang :
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, fuit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses lois, et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déesſes de mon roi,
Redoutable Bellone et Minerve chérie,
Passions des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.
C'est-là ce fier saxon, (a) qu'on croit né parmi nous,

Poèmes.

P

Maurice, qui touchant à l'inférieure rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conservez, justes Cieux, ses hautes destinées;
Pour LOUIS et pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée (b) Harcourt est accouru:
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles, (c) pour son roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en son maître, et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, (d) par qui des Français le tonnerre est guidé, (r)
Penthièvre, (e) dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'espérance aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy, (f) Chabanes, Galerande;
Le vaillant Béranger, ce défenseur du Rhin,
Colbert et du Châila, tous nos héros enfin, (g)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;

L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et sur-tout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Sur-tout, ce peuple altier, qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espérance les séduit.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe LOUIS, et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la Valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, et marchaient au hasard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival et lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
 Tout présente la mort, et LOUIS est tranquille.
 Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
 D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
 S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
 Que la terreur devance, et la flamme environne;
 Comme un nuage épais, qui sur l'aile des vents
 Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
 Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
 Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
 Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
 Bourbons! voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
 Sur trois terrains divers engagent les armées;
 Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
 A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
 La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
 Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
 Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
 Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
 Pouffent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que signalait sa noble impatience,
 Grammont dans l'Elysée emporte la douleur
 D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
 De quoi lui serviront ces grands titres de (h) gloire,
 Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire?
 Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
 Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
 Tu meurs, jeune (i) Craon! Que le Ciel moins sévère
 Veille sur les destins de ton généreux frère!

Hélas! cher Longaunay, (k) quelle main, quel secours
 Peut arrêter ton sang, et ranimer tes jours!
 Ces ministres de Mars, (l) qui d'un vol si rapide
 S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
 Sont du plomb qui les fuit dans leur course arrêtés,
 Tels que des champs de l'air tombent précipités
 Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
 Le fer atteint (m) d'Havré. Le jeune d'Aubeterre (2)
 Voit de sa légion tous les chefs indomptés,
 Sous le glaive et le feu mourans à ses côtés.
 Guerriers que Chabillant avec Brancas rallie,
 Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
 Je te rends grâce, ô Mars! Dieu de sang, Dieu cruel,
 La race de Colbert, (n) ce ministre immortel,
 Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
 (3) Guerchi (o) n'est point frappé, la vertu peut te plaire;
 Mais vous, brave (p) d'Aché, quel fera votre fort?
 Le Ciel sauve, à son gré, donne et suspend la mort.

Infortuné Lutteaux, tout chargé de blessures,
 L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
 Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
 Te demandent au Ciel, et déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
 Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore!
 Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
 Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
 Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles;
 La molle volupté, le luxe de nos villes,
 Filent ces jours fereins, ces jours que nous devons
 Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses ;
 Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses ;
 Vous (*q*) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coups,
 Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

Hé quel ferait, grand DIEU ! le citoyen barbare,
 Prodiges de censure, et de louange avare,
 Qui peu touché des morts, et jaloux des vivans,
 Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens ?
 Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
 Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
 Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
 Réveillez-vous, ingrats ; LOUIS est en danger.

Le feu qui se déploie, et qui, dans son passage,
 S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
 Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
 Le flux impétueux des menaçantes mers,
 Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
 Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance ;
 Qui triomphe en marchant ; qui, le fer à la main,
 A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
 Rien n'a pu l'arrêter ; Mars pour lui se déclare.
 Le roi voit le malheur, le brave et le répare.
 Son fils, son seul espoir... Ah ! cher Prince, arrêtez ;
 Où portez-vous ainsi vos pas précipités ?
 Conservez cette vie au monde nécessaire.
 LOUIS craint pour son fils, (*r*) le fils craint pour son père ;
 Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
 Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (*s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
 Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,

Accourez, c'est à vous de fixer les destins ;
 LOUIS, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.

Maïson du roi, marchez, assurez la victoire ;
 Soubise et Pecquigny (*t*) vous mènent à la gloire. (4)
 Paraissez, vieux soldats, (*u*) dont les bras éprouvés
 Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
 Venez, vaillante élite, honneur de nos armées ;
 Partez, flèches de feu, grenadés (*x*) enflammés ;
 Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
 Ces combattans si fiers et si dignes de vous.
 Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
 Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
 Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
 Richelieu (*y*) vous appelle, il n'est plus de hasards ;
 Il vous appelle : il voit d'un œil prudent et ferme
 Des succès ennemis et la cause et le terme ;
 Il vole, et sa vertu fécondant vos grands cœurs,
 Il vous marque la place où vous ferez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
 Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
 La Marck, (*z*) la Vauguion, (*aa*) Choiseul d'un même effort
 Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
 D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
 La gloire de l'Etat, à tous les siens si chère,
 Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
 Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
 Cette masse de feu, qui semble impénétrable :
 On l'arrête, il revient, ardent, infatigable ;
 Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
 Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron, (*bb*) fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles,
Arrive, voit, combat, et foutient son grand nom.
Tu fuis du Chastelet, jeune Castelmoron, (*cc*)
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermis ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, et l'amour en soupire.
Anglais, sur du Guefclin deux fois tombent vos coups;
Fremissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, (*dd*) tels on voyait dans les plaines d'Yvri,
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, (*s*) chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils; (*ee*)
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*ff*) faxon la terreur de la terre,
Quand la Justice et Mars, sous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, et relevaient les lis.

Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de grâces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
À la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!

Ils l'aiment, ils vaincront, leur père est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux:
Il marche, il est semblable à ce maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit;
L'Escout fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux:
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité (*gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie et ses temples.
Peuple sage et fidèle, heureux Helvétiens, (*hh*)
Nos antiques amis, et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neustriens (*ii*) fuit la fougue indomptable.
Ce danois, (*kk*) ce héros, qui des frimats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,

Admire les Français, qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous ou mourez ; tombez sous notre effort :
C'en est fait ; et l'Anglais craint LOUIS et la mort.

Allez, brave d'Estrée, (*ll*) achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorant l'appui ;
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé (*mm*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide, (*nn*)
Qui semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chasseurs intrépides ;
Les coursiers écumans franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les pièges sont dressés ; on attend, on s'élançe ;
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance.
Les léopards sanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugissemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps.
Noailles, (*oo*) ramenez vos soldats triomphans.
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'asile,

Ces premiers (*pp*) fondemens de l'empire des lis,
Puisseut-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déjà Tournai se rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, et fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit ; mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendards ;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts, (*qq*)
(*) Ecraasant le berceau du plus grand des césars. (*rr*)

Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères, vos enfans ; près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

(*) Voyez la variante ci-après.

F I N.

V A R I A N T E.

APRÈS ce vers,

Ecrasant son berceau sous le plus grand des césars,

il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'est peu qu'en vous guidant LOUIS soit invincible;
C'est peu que le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux fereins,
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste et tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre:
Entouré des héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire.
Le monarque est un homme, et le vainqueur un père.
Ces captifs tout sanglans, portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur et de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par les vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi?
Il étendra son bras, et calmera l'Empire.
Déjà Vienne se tait, déjà Londres l'admire.
La Bavière, confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple est en sureté: la Sardaigne en alarmes;
Tous les rois de son sang triomphent par ses armes;
Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend:
Le plus aimé des rois est aussi le plus grand.
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre suprême,
Ce nom si cher au monde et si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste et saint de pacificateur:
Que de ses jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille et les bornes s'étendent!
Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitiez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses côtés.
Les palmes dans les mains, etc.

N. B. On n'a conservé qu'une seule des variantes du poëme de Fontenoi. L'ouvrage fut fait très-rapidement, et corrigé à chacune des éditions qui se succédaient, d'après des relations plus exactes de la bataille.

Il y a peu de notes ajoutées à celles de l'auteur; les détails de la bataille, les actions d'éclat des officiers qui sont nommés dans le poëme, se trouvent dans le *Précis du Siècle de Louis XV.*

N O T E S

DU POÈME DE FONTENOI.

(a) LE comte maréchal de *Saxe*, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

(b) M. le duc d'*Harcourt* avait investi Tournay.

(c) Maréchal de France.

(d) Grand-maître d'artillerie.

(e) Il s'était signalé à la bataille de *Dettingen*.

(f) M. de *Danoy* fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts et de mourans sur le champ de *Malplaquet*, deux jours après la bataille. C'est un fait certain: cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un feigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

(g) Les lieutenans généraux chacun à leur division.

(h) Il allait être maréchal de France.

(i) Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de *Beauvau*, servait en Italie.

(k) M. de *Longaunay*, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(l) Officier de l'état-major, messieurs de *Puyfégu*, de *Mezière*, de *St Sauveur*, de *St George*.

(m) Le duc d'*Havré*, colonel du régiment de la couronne.

(n) M. de *Croissy* avec ses deux enfans, et son neveu M. *Dupleissy*, *Châtillon* blessé légèrement.

(o) Tous les officiers de son régiment royal des vaisseaux hors de combat, lui seul ne fut point blessé.

(p) M. d'Ache (on l'écrivit *Dapcher*) lieutenant général. M. de Lutteurs, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(q) M. du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monseigneur le dauphin; et un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(s) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les mousquetaires sous M. de Montesson, lieutenant général. Deux bataillons des gardes françaises et suisses, etc.

(t) M. le prince de Soubise prit sur lui de reconduire M. le comte de La Marck, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de bataille.

(u) Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On fait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

(x) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de Grille; il marchent à la tête de la maison du roi.

(y) Le marquis d'Argenson, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de Voltaire ces propres mots: *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil et qui l'a exécuté.*

(z) M. le comte de La Marck, au poste d'Antoin.

(aa) MM. de la Vanguion, Choiseul-Meuse, etc. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(bb) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche, et attaquèrent.

(cc) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi bien que M. de Chimènes, en reformant une brigade.

(dd) M. le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteurs fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

(ee) M. de Luxembourg, M. de Loigni et M. de Tingri.

(ff) Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand-homme.

(gg) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, et non sur les officiers qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de ce corps criaient *no quarter, no quarter*, point de quartier.

(hh) Les régimens de Diesbach, de Betens et de Courten, etc. avec des bataillons des gardes suisses.

(ii) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, etc. fondaient sur elle.

(kk) M. de Lawendahl.

(ll) M. le comte d'Esfrées à la tête de sa division, et M. de Brionne à la tête de son régiment avaient enfoncé les grenadiers anglais, le sabre à la main.

(mm) Depuis St Louis aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne, en bataille rangée.

(nn) On envoya quelques dragons à la poursuite: ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon* est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards, sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

(oo) Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

(pp) Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

(qq) La ville de Gand soumise à sa majesté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'anglais par M. Duchaila, à la tête des brigades de Crillon et de Normandie, le régiment de Grassin, etc.

(rr) Des césars modernes.

(1) Il était gouverneur de Languedoc. Le roi l'ayant envoyé tenir les états de la province lui annonça qu'il serait payé de ses dépenses sur ses mémoires; M. le comte d'Eu ne voulut point y consentir. *Sire, dit-il au roi, ce que je tiens de l'Etat suffit pour les dépenses extraordinaires que son service peut exiger de moi.*

(2) M. le marquis d'*Aubeterre* depuis ambassadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives à l'abolition de l'ordre des jésuites, et eût l'honneur de contribuer à un événement si utile à la raison et à l'humanité. Depuis il a été nommé commandant de Bretagne. La bonté de ses principes d'administration, son intégrité, son amour du bien, la douceur et la franchise de son caractère lui ont mérité l'estime publique.

(3) *Régnier de Guerchy*, d'une ancienne famille de Bourgogne et dont un des ancêtres avait été tué à la St Barthélemi, (voyez la *Henriade*, chant second) fut fait colonel du régiment du roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, et se signala sur-tout à la retraite de Crevelt où il sauva l'hôpital des blessés, et à celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre rare même dans ce siècle, son amour de l'ordre et de la discipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour et dans les affaires, le soin qu'il prenait de former dans son régiment des sujets utiles à la patrie, soit dans la carrière politique, soit dans l'état militaire, enfin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un honnête homme et d'un bon citoyen, ont vérifié ce jugement de M. de *Voltaire*, qui ne pouvait être alors qu'une espèce de prophétie. Il fut nommé ambassadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous sommes faits un devoir de rendre ici justice à la mémoire de M. le comte de *Guerchy*, parce qu'il a été calomnié à la fin de sa vie et depuis sa mort par un de ces êtres vils qui, à force d'impudence et de méchanceté, parviennent quelquefois à se donner une existence et acquièrent par leurs excès mêmes une sorte de célébrité honteuse, il est vrai, mais qui peut en imposer à la multitude.

(4) Depuis duc de *Chaulnes*. Il fut honoraire de l'académie des sciences. On a de lui un ouvrage intitulé : *Art de diviser les instrumens de mathématiques*, dans lequel il propose des moyens ingénieux pour rendre ces divisions plus sûres et plus exactes. Il avait un véritable talent pour cette partie de la mécanique qui s'occupe de la perfection et de l'exactitude des instrumens délicats. Son fils en a montré de plus grands pour la physique, pour la chimie et les arts qui en dépendent.

(5) *Crillon*. Le duc de *Crillon*. Il vient de prendre Mahon, et le roi d'Espagne l'a récompensé de cette conquête importante en lui donnant la grande croix le titre de capitaine général, et sur-tout en le chargeant du siège de Gibraltar.

V O Y A G E

A B E R L I N.

V O Y A G E

A B E R L I N .

A M A D A M E D E N I S .

A Clèves, juillet 1750.

C'EST à vous, s'il vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage;
Non tel que j'en fis autrefois,
Quand dans la fleur de mon bel âge
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le Dieu du Goût mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne
que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je
veuille égaler *Chapelle* qui s'est fait, je ne sais comment,
tant de réputation pour avoir été de Paris à Mont-
pellier et en terre papale, et en avoir rendu
compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
 De railler montieur d'Assouci.
 Il faut une autre plume, il faut un autre style
 Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
 Qui fait des vers à Sans-Souci.
 Je pourrais vous parler de ce charmant asile,
 Vous peindre ce héros philosophe et guerrier,
 Si terrible à l'Autriche, et pour moi si facile;
 Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs je ne suis pas encore à la cour, et il ne faut rien anticiper: je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 de juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen j'allai voir en passant les champs de Fontenoi, de Raucoux et de Laufelt. Il n'y paraissait pas: tout cela était couvert des plus beaux blés du monde. Les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocens de ces peuples grossiers,
 Régniez, belle Cérés, où triompha Bellone.
 Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,
 J'aime mieux vos moissons que celle des lauriers:
 La vanité les cueille et le hasard les donne.
 O que de grands projets par le sort démentis!
 O victoires sans fruit! ô meurtres inutiles!
 Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,
 Fallait-il s'égorger pour être bons amis?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fournissent, moyennant un

ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens: mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Vêfel entre les mains d'un homme qui l'a reçu comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que madame de *la Fayette* a rendu si fameuse.

Mais de cette héroïne, & du duc de Nemours
 On ignore en ces lieux la galante aventure:
 Ce n'est pas ici, je vous jure,
 Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour des princesses de *Clèves*: c'est le plus beau lieu de la nature; et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon; c'est un terrain planté comme les champs Elysées et le bois de Boulogne; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce: un grand bassin reçoit les eaux de cette colline; au milieu du bassin s'élève une statue de *Minerve*. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième; et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle. La cascade laisse tomber les eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie et se joindre à un bras du Rhin. Mademoiselle de *Scudéri* et la *Calprenède* auraient

rempli de cette description un tome de leurs romans : mais moi historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince *Maurice de Nassau*, gouverneur de son vivant de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monumens gothiques plus grossiers encore. Mais le tout ferait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne et à Constantinople. Le St Empire dévolu à l'Allemagne est un peu déchu de sa magnificence. On s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seules qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons sur-tout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets ; et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien : mais enfin pour les monumens durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux ? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul faisait dans Nîmes et dans Arles ?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous faisons des jaloux.

Elevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfans de Romulus :
Ils faisaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne faisons pour nous-mêmes.

Enfin malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains, en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par *Jules-César*, ou au moins par *Germanicus*, en dépit des inscriptions d'une vingt-fixième légion qui était ici en quartier d'hiver ; en dépit des belles allées plantées par le prince *Maurice*, et de son grand tombeau de fer ; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges ; et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu : mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue ; l'utile et l'agréable sont ici, mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attire, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé, avec une très-grande satisfaction, un célèbre poète hollandais, qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam : chaque peuple a son tour.

Les dames romaines, qui allaient lorgner leurs amans au théâtre de *Pompée*, ne se doutaient pas

qu'un jour au milieu des Gaules , dans un petit bourg nommé *Lutèce* , on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir ; voilà mon enchantement chez la princesse de *Cleves* fini , et je pars pour Berlin.

A Potsdam.

J'AI d'abord passé par *Véfel*, qui n'est plus ce qu'elle était quand *Louis XIV* la prit en deux jours , en 1672 , sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse , et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que *Frédéric II* forma sans vouloir s'en servir , et que *Frédéric le grand* a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
 Ces géans court-vêtus , automates de Mars ,
 Ces mouvemens si prompts , ces démarches si fières ,
 Ces moustaches , ces grands bonnets ,
 Ces habits retrouffés , montrant de gros derrières
 Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes et tristes et stériles et détestables campagnes de la *Vestphalie*.

De l'âge d'or jadis vanté
 C'est la plus fidelle peinture ;
 Mais toujours la simplicité
 Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons , on voit des animaux qu'on appelle hommes , qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure , noire et gluante , composée à ce qu'on dit d'une espèce de seigle , est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos payfans , ou plutôt qu'on ne plaigne personne , car sous ces cabanes enfumées , et avec cette nourriture détestable , ces hommes des premiers temps sont sains , vigoureux et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie ;
 J'aime fort nos lambris dorés :
 Je bénis l'heureuse industrie
 Par qui nous furent préparés
 Cent plaisirs par moi célébrés ,
 Frondés par la cagoterie ,
 Et par elle encor savourés.
 Mais sur les huttes des sauvages
 La nature épand ses bienfaits ;
 On voit l'empreinte de ses traits
 Dans les moindres de ses ouvrages.
 L'oiseau superbe de Junon ,
 L'animal chez les juifs immonde ,
 Ont du plaisir à leur façon ;
 Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur je vous parlerais du *Véser* et de l'*Elbe* , et des campagnes fertiles de *Magdebourg* , qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques , et qui se couvrent

aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique ; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable ; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le pont-royal. Mais comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était sous le feu roi la demeure de *Pharasmane* ; une place d'armes, et point de jardin ; la marche du régiment des gardes pour toute musique ; des revues pour tout spectacle ; la liste des soldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'est le palais d'*Auguste* ; des légions et des beaux esprits ; du plaisir et de la gloire ; de la magnificence et du goût, etc. etc.

P R E C I S
DE L'ECCLESIASTE
E T
DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

EPITRE DEDICATOIRE

A U

ROI DE PRUSSE.

SIRE,

ON impute au troisieme roi de la Judée le petit livre de l'Ecclésiaste. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisieme roi de la Prusse, qui pense comme *Salomon* paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentimens avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de l'Ecclésiaste, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorans, qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Ecclésiaste, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté. Elle a sur *Salomon* l'avantage de faire des vers, et de n'être

point tirailé par sept cents épouses dites légitimes, et par trois cents drôlesses dites concubines ou femmes du second rang, ce qui ne convient pas trop à un sage.

L'Ecclésiaste a été inspiré par le St ESPRIT, la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inspirée que par la raison; ainsi le traducteur peut être tombé dans des erreurs grossières. Il a pu, sans le savoir, hasarder des paroles mal-sonnantes et sentant l'hérésie: mais comme Votre Majesté est hérétique, elle ne s'en offensera pas. Elle continuera à me donner sa protection contre les fots dont elle est accoutumée à triompher comme de ses ennemis.

AVERTISSEMENT.

SOIT que l'Ecclésiaste ait été effectivement composé par *Salomon*, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage; ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, et l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines; il conseille en même temps l'usage raisonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux et révoltant; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Écriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, et pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au-dessus de nos idées néglige la méthode: il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous , et un ordre qui était inutile à l'esprit saint ; et enfin , à prendre un vol moins hardi , convenable à un laïque , qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRECIS

P R E C I S

DE L'ECCLÉSIASTE.

DANS ma bouillante jeunesse
 J'ai cherché la volupté ;
 J'ai favouré son ivresse :
 De mon bonheur dégoûté ,
 Dans sa coupe enchanteresse
 J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse
 Dans l'âge mûr m'ont flatté :
 Les embarras , la tristesse ,
 L'ennui , la fatiété ,
 Ont averti ma vieillesse
 Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science
 Pénétrer l'obscurité.
 O nature , abyme immense !
 Tu me laisses sans clarté ;
 J'ai recours à l'ignorance :
 Le savoir est vanité.

T E X T E.

Vanité des vanités , et tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur : je vais me plonger dans les délices , et j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil , et c'est une très-mauvaise occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs.... et c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses , j'ai bâti des palais , etc.... j'ai eu des esclaves , j'ai fait de grands amas d'or.... et j'ai vu en tout cela vanité et affliction d'esprit.

Poèmes.

R

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes sœurs :
Il n'était point dans moi ; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connaître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé ;

T E X T E.

J'ai fait de grands amas d'or ; j'ai accumulé les substances des provinces ; j'ai eu des musiciens et des musiciennes. . . . j'ai construit des palais, et j'ai planté des jardins. . . . je ne me suis refusé à aucun désir. . . . j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit. . . . La vie m'est devenue insupportable. . . . j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications. . . . après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse.

Le serviteur inutile
Était le plus careffé ;
Le juste fut traversé ;
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler par-tout les serpens de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie ;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne fait pas seulement s'il est des malheureux.

T E X T E.

J'ai tourné mes pensées ailleurs ; j'ai vu que sous le soleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile, etc. . . .

J'ai porté mon esprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, sans secours et sans consolateur. . . . Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, et c'est-là encore une très-grande misère. . . .

Il l'est pourtant lui-même; un éternel orage
 Promène de son cœur les désirs inquiets;
 Il hait son héritier, qui le hait davantage;
 Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
 Les mortels sont entraînés;
 Fréles vaisseaux que sur l'onde
 Battent les vents mutinés,
 Et dans l'océan du monde
 Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
 Nous vivons préoccupés:
 Tous les malheurs de nos pères
 Ne nous ont point dé trompés;
 Nous éprouvons les misères
 Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre;
 On verra ce qu'on a vu,
 Le droit affreux de la guerre,
 Par qui tout est confondu;
 Et le vice et la vertu
 En butte aux coups du tonnerre.

T E X T E.

Qu'est-ce qui a été? ce qui fera. Qu'est-ce qui s'est fait? ce qui se fera encore: rien de nouveau sous le soleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'est le discours d'un fou.

Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort,
 Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
 Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
 Tous sont également les vains jouets du fort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
 Et le tigre odieux qui déchire son flanc:
 Le tombeau réunit la race bienfaisante,
 Et les brigands cruels, enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
 Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
 Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
 La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
 Cependant on la désire.

T E X T E.

Le juste périt dans sa justice, et le méchant vit long-temps dans sa malice.... Tout arrive également au juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices, et à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivans savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien, il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie périssent avec eux....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-temps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui: c'est en vain qu'il est né; il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli.... et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans; et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil.... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Plus de plaisirs, plus d'empire
 Dans les horreurs du trépas.
 Un lion mort ne vaut pas
 Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné !
 Soit que ton ame jouisse
 Du moment qui t'est donné,
 Soit que la mort le finisse,
 L'un et l'autre est un supplice ;
 Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
 A nos funestes travaux,
 Au mélange lamentable
 Des faux biens et des vrais maux,
 A notre espoir périssable
 Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
 Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
 Notre ame avec nos sens se dissout toute entière,
 Si nous vivrons encore, ou si tout est détruit ?

T E X T E.

J'ai dit en mon cœur : DIEU met en probation les enfans des hommes ; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal, ils respirent de même ; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout est vanité ;

N. B. L'*Ecclésiaste* semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du *Précis* ne dit point, l'homme n'a rien de plus que la bête ; mais

Des plus vils animaux DIEU soutient l'existence ;
 Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins ;
 Il borna leur instinct, et notre intelligence ;
 Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même ;
 Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
 Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?
 Humains, faibles humains, vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
 Dans ses travaux infensés.
 Les biens dont l'Inde se pare,
 Avec fureur amassés,
 Sont vainement entassés
 Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
 Menaçait la terre entière :
 Il tombe dans sa carrière ;
 Et ce géant fourcilleux,
 Ce front qui touchait aux cieux
 Est caché dans la poussière.

T E X T E.

tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît si l'ame des hommes monte en haut, et si l'ame des bêtes descend en bas ?

qui fait, par sa propre lumière, si l'homme n'a rien de plus que la bête ? c'est le sens de l'*Ecclésiaste*. L'homme ne fait rien par lui-même, il a besoin de la foi.

La beauté dans son printemps
 Brille pompeuse et chérie,
 Semblable à la fleur des champs,
 Le matin épanouie,
 Le soir livide et flétrie,
 En horreur à ses amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe.
 Mon oreille bientôt fera sourde aux concerts :
 La chaleur de mon sang va se tourner en glace ;
 D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante
 Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
 Courbé, trainant à peine une marche pesante,
 J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
 Consola mes chagrins, enchança mes beaux jours.
 O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
 Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

T E X T E.

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frères, cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire, pour qui est-ce que je travaille ? ... La femme est plus amère que la mort.

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent mordre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre et oisives ; quand l'aman-dier fleurira, (c'est-à-dire, quand la tête sera chauve ;) que les capres se dissiperont, (c'est-à-dire, que les cheveux seront tombés ;) quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine, (c'est-à-dire, quand on ne fera plus propre aux plaisirs) etc.

Du temps qui périt sans cesse
 Saisissons donc les momens :
 Possédons avec sagesse,
 Goûtons sans emportemens
 Les biens qu'à notre jeunesse
 Donnent les Cieux indulgens.

Que les plaisirs de la table,
 Les entretiens amusans,
 Prolongent pour nous le temps ;
 Et qu'une compagne aimable
 M'inspire un amour durable,
 Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
 Par les destins accordé ;

T E X T E.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est-là son partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ? ... Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux ? cela même est de DIEU. J'ai donc cru qu'il est bon que l'homme mange et boive, et qu'il jouisse gaiement du fruit de son travail pendant sa vie ; car c'est-là sa portion. Et quand DIEU lui a donné biens et richesses, et pouvoir d'en jouir, c'est un don de DIEU. ... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire.

J'ai répété le rire une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez selon les voies de votre cœur et de vos yeux, mais songez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous. ... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie ; jouissez de la vie avec la femme que vous aimez. ... car c'est-là votre portion dans la vie, et dans le travail qui vous exerce sous le soleil.

Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé ;
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur.

DIEU nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux ;
Ne pensez qu'à ses lois, car c'est-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère ;
La sagesse atrabilaire
Nous irrite et n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire :
Le vice a bien moins d'appas.

T E X T E.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse ;
que votre cœur soit dans l'allégresse, etc. . . . Craignez DIEU,
observez ses lois, car c'est-là le tout de l'homme.

Ne soyez pas plus juste et plus sage qu'il ne faut, de peur
d'être stupide. Il est bon de soutenir le juste, mais ne retirez pas
votre main de celui qui ne l'est pas. Il n'y a point de juste sur
la terre qui ne pèche, etc. . . .

Indulgent pour la faiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son fort vous intéresse.
Hélas ! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté ;
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance ;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours, et crier le vulgaire :
Leur langue est indiscreète et leurs yeux sont jaloux.
De leurs suffrages faux dédaignez le falaire.
DIEU vous voit, il suffit ; qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atôme, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

T E X T E.

Répandez votre pain sur les eaux qui passent, c'est-à-dire,
faites également du bien à tout le monde etc. . . . Ne faites point
attention aux choses qui se disent de vous. DIEU vous fera
rendre compte en sa justice de ce que vous avez fait en bien ou
en mal.

AVERTISSEMENT.

APRES avoir donné le précis de l'Ecclésiaste, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le précis du Cantique des Cantiques; c'est le poëme le plus tendre, et même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces temps reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le *Chaton* et la *Sulamite*. *Chaton* est le mot hébreu, qui signifie l'amant ou le fiancé; la *Sulamite* est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savans hommes ont attribué cet ouvrage à *Salomon*; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions et le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en font point un dans le nôtre. On s'est abstenu sur-tout scrupuleusement de toucher aux sublimes et respectables

AVERTISSEMENT. 269

allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; et on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses qu'en imprimant la lettre de M. *Eratou* (*) à M. *Clopitre*, aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

L E T T R E

DU TRADUCTEUR DU CANTIQUÈ.

J'APPRENDS avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorans qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouissance de l'abbé *Tétu*, ou une chanson de l'abbé de *l'Attaignant*, imprimée dans le *Mercuré galant*. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes*; ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de St André des arts ou des arcs, et dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-mâtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, et celles des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse *Nausicaa*, fille du roi *Alcinoïs*, et l'épouse du *Cantique des Cantiques*, et la naïve parente de *Booz*, et *Lia* et *Rachel* n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine ne se faisaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chansons; on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur, et la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

LETTRE DU TRADUCT. DU CANTIQUÈ. 271

Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots: *Isaguni minfichot pihokytobem dodeka me yayin: Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleur cure que du vin*; c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque n'étaient pas connus à Herschalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'*Ezéchiël*; vous serez scandalisés que DIEU ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excrémens humains, et qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais fachez que dans toute l'Arabie déserte on mange quelquefois de la bouze de vache; sur-tout que les plus vils excrémens et le bourgeois le plus fier qui achète un office font absolument égaux aux yeux du créateur, et même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes feraient bien étonnés, s'ils lisaient le seizième et le vingt-troisième chapitres d'*Ezéchiël*, qu'ils n'ont jamais lus; ils verront dans le seizième que DIEU même compare Jérusalem à une jeune fille pauvre, mal-propre, dégoûtante. *J'ai eu pitié de vous*, dit-il, je

vous ai fait croître comme l'herbe des champs. Et ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras nuda, et transivi per te, et vidi te, et ecce tempus amantium, et extendi amictum meum super te, et facta es mihi, et te lavavi aquâ, et vestivi te discoloribus — et ornavi te ornamentis, et dedi armillas et torquem. . . . sed habens fiduciam in pulchritudine tuâ — fornicata es cum omni transeunti — et fecisti tibi simulacra masculina, et fornicata es cum eis — et fecisti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum carniû — et dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs *Oolla* et *Oliba* qui se sont abandonnées aux plus infâmes prostitutions; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magistrats: *Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne faisait point scrupule de découvrir ce que nous voyons, de nommer ce que nous n'osons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? c'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble, sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent, et de ce qu'ils pensent; la nature est par-tout déguisée, tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénû, de plus simple,

simple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques*; donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloïfia*, et qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait *Oliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'est point indécente; elle est tendre, elle est noble; elle n'est point recherchée comme celle de *Théodore de Beze*:

*Ecce tu bellissima
His columbis prædita
Patulis ocellulis,
Hinc et inde pendulis
Crispullis cincinnulis.*

J'ai eu sur-tout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage: *Misit manum ad foramen, et intemuit venter meus*: et cet autre; *absque eo quod intrinsecus latet*.

Calmet même, en adoptant le sens dans lequel *S. Jérôme* entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide*:

. *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux savans des diverses traductions de ses passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisans, ni pour les insolens pédans de nos jours; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poète ne sont pas les mêmes. J'imite, je rédige et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui

Poèmes.

S

autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, et qui peuvent paraître trop physiques; de même que j'ai adouci dans l'*Ecclésiaste* ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Eglise de Rome en ont jugé, et leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très-peu de latin, parlent très-mal français, et se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

P R E C I S

D U

CANTIQUÉ DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

QUE les baisers ravissans
De ta bouche demi-clofe
Ont enivré tous mes sens !
Les lys, les boutons de rose
De tes deux globes naissans
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfessans
De la fertile Idumée,

T E X T E.

Qu'il me baïse, ou qu'elle me baïse des baïfers de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom est une huile répandue.

R E M A R Q U E.

Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la *Sulamite* qui parlait dans ces deux premiers versets; cependant comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du *Chaton*. De plus, la comparaison des mamelles avec les grappes de raisin et avec du vin se retrouve plusieurs fois dans le cantique, et c'est toujours le *Chaton* qui parle. Les hébraïques disent que le terme qui répond à mamelle est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grâce; *tetons* est trop peu grave; *sein* est trop vague. Les savans croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée :
Sous les murs des Pharaons ,
A travers les beaux vallons ,
Les caules bondissantes
Ont moins de légèreté ;
Les colombes caressantes ,
Dans leurs ardeurs innocentes ,
Ont moins de fidélité.

L A S U L A M I T E .

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime ;
Mais je suis belle aux yeux de mon amant :
Lui seul il fait ma joie et mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la fèvre rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en était assez digne.

L E C H A T O N .

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite !

T E X T E .

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah que vous êtes belle ! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de Cédar, et comme les pelisses de Salomon. . . Ne confidez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a hâlée. Mes parens m'ont fait garder les vignes ; hélas ! je n'ai pu garder ma propre vigne.

R E M A R Q U E .

Ces paroles semblent prouver que la *Sulamite* est une bergère, une villageoise qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, et que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de *Salomon* et d'une fille du roi d'Égypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

Rends justice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais
A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses,
Et seul but de tous leurs traits.
Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi :
Mais ce ferail d'un grand roi,
Ces compagnes de sa couche,
Ces objets si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche sous les cieus
D'un fourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes si hautaines,
A ton aspect ont pâli ?
Leur éclat s'en est terni.

T E X T E .

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons et tes chevreaux. . . Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines et de jeunes filles sans nombre. Tu es seule

R E M A R Q U E .

Ces soixante reines et ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas *Salomon* qui composa ce cantique, puisque *Salomon* avait sept cents femmes et trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que *Salomon*. Les commentateurs qui ne croient pas que le *Cantique des Cantiques* soit de ce roi

Défaites , humiliées ,
Malgré leur orgueil jaloux ,
Toutes se font écriées ,
Elle est plus belle que nous !

L A S U L A M I T E .

Le maître heureux de mes sens , de mon ame ,
De tous mes vœux , de tous mes sentimens ,
Me fait goûter de fortunés momens .
Soutenez - moi , je languis , je mę pame ,
Je meurs d'amour , versez sur moi des fleurs ,
Inondez - moi des plus douces odeurs .
Que sur mon sein mon tendre amant repose ;
Qu'en s'endormant de moi-même il dispose .
Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil ;
Que de ses mains il me tienne embrassée ;
Que son image occupe ma pensée ,
Et qu'il m'embrasse encore à son réveil .

Chere idole que j'adore ,
Mon cœur a veillé toujours ;
Je me lève avant l'aurore ,
Je demande mes amours .

T E X T E .

ma colombe , ma parfaite . Les reines et les concubines t'ont admirée .

R E M A R Q U E .

juif prétendent qu'il n'est guère vraisemblable que *Salomon* dise à sa bien-aimée : Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi . C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur , comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme *ma reine* . Cependant il est tout aussi naturel que *Salomon* dise à sa nouvelle femme : Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtresses .

Lit sacré , dépositaire
Des mouvemens de mon cœur ,
Des amours doux sanctuaire ,
Qu'as - tu fait de mon bonheur ?
Eveillez - vous , mes compagnes ,
Venez plaindre mon tourment ;
Près , ruisseaux , forêts , montagnes ,
Rendez - moi mon cher amant .

Je l'ai perdu , le seul bien qui m'enchanter .
Ah ! je l'entends , j'entends sa voix touchante ;
Il vient , il ouvre , il entre . Ah je te voi !
Mon cœur s'échappe et s'envole après toi .

Hélas ! une fausse image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets sont le partage
De mes sens désespérés .
O mes compagnes fidelles ,
Voyez mes craintes cruelles ,
Adoucissez ma douleur ;
Dites - moi quelle contrée ,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur ,
Quel Dieu m'en a séparée ?

T E X T E .

Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrthe , il demeurera entre mes mamelles Soutenez - moi avec des fleurs , fortifiez - moi avec des fruits , car je languis d'amour . Qu'il mette sa main gauche sur ma tête , et que sa main droite m'embrasse .

Je dors , mais mon cœur veille .

R E M A R Q U E .

Il est difficile d'expliquer comment à la fois on dort et on veille . C'est une figure asiatique qui exprime un songe .

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux,
Qui vous retient dans de si douces chaînes.
Nous partageons votre joie et vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Est le plus beau des humains :
L'amour forma de ses mains
Son sein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébène de ses cheveux
Ombre son front d'ivoire ,
Ce front noble et gracieux ,
Ce front couronné de gloire ;
Un feu pur est dans ses yeux,
Sous une telle figure
Descendent du haut des cieus
Les maîtres de la nature ,
Ministres du Dieu des Dieux.
Mais de son cœur vertueux
Si je faisais la peinture,
Vous le connaissiez mieux.

T E X T E.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé, etc.

Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

R E M A R Q U E.

La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son *Chaton* aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de *Salomon*.

L E C H A T O N.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps est un bien précieux !
Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits ;
Dans les bons vins que votre ame se noie ;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux et tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.
Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.

T E X T E.

L E S F I L L E S.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes? etc.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc et rouge, choisi entre mille; ses cheveux sont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux sont comme des pigeons sur le bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues sont comme des parterres d'aromates, sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, etc.

L E S F I L L E S.

Où est allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

Allons voir, allons tous deux
 Voir nos myrthes amoureux;
 Prenons soin de leur culture;
 Redoublons nos tendres nœuds
 Sur nos tapis de verdure;
 Fuyons le bruyant séjour
 De cette superbe ville.
 Le village est plus tranquille;
 Et la nature et l'amour
 L'ont choisi pour leur asile.

T E X T E.

L E C H A T O N.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits
 des vallées.... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui
 regarde vers Damas.... votre taille est semblable à un palmier.
 J'ai dit: Je monterai sur le palmier, et j'en prendrai les fruits;
 car vos mamelles sont comme des grappes de raisin etc.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez,
 enivrez-vous, mes très-chers amis.

L A S U L A M I T E.

Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se retourne vers moi.
 Venez, sortons dans les champs, demeurons au village; levons-
 nous matin pour aller aux vignes: c'est là que je vous donnerai
 mes mamelles.

R E M A R Q U E.

C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son
 vin pur; on le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse
 des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

F I N.

LA
 GUERRE CIVILE
 DE GENEVE,
 OU
 LES AMOURS
 DE ROBERT COVELLE.
 POEME HEROIQUE

avec des Notes instructives.

Publié en 1768.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON a fait un crime à M. de *Voltaire* d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient aussi trouvé *Boileau* un homme bien abominable.

M. de *Voltaire* avait acheté fort cher une petite maison auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défense d'appeler son frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de grosses injures. Cependant le produit de ses ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son séjour avait rendu à la ville de Genève en Europe la célébrité que deux siècles auparavant le picard *Jéhan Chauvin* lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la théologie avait passé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames genevoises, et avait formé plusieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de *Servet*, d'*Antoine* et *Michel Chaudron* avaient été jusqu'alors les seuls spectacles permis par le consistoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de son côté.

D'ailleurs ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de *Voltaire* avait raison , c'est que bientôt après la lassitude des troubles amena une espèce de paix.

L'histoire de *Robert Covelle* est très-vraie. Les prêtres genevois avaient l'insolence d'appeler à leur tribunal les citoyens et citoyennes accusés du crime de fornication , et les obligeaient de recevoir leur sentence à genoux : c'était rendre un service important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. *Rousseau* est traité dans ce poëme avec trop de dureté , sans doute ; mais M. *Rousseau* accusait publiquement M. de *Voltaire* d'être un athée , le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de *Voltaire* n'avait pas mis son nom , cherchait à attirer la persécution sur lui , et mettait en même temps à la tête de ses persécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continue contre les fauteurs de la persécution , et qui dans ce temps-là même prenait contre les prêtres le parti de J. J.

M. de *Voltaire* vivait dans un pays où des lois barbares , établies contre la liberté de penser dans les siècles d'ignorance , n'étaient pas encore abolies. De telles accusations étaient donc un véritable crime , et elles doivent paraître plus

odieuses encore , lorsque l'on songe que l'accusateur lui-même avait imprimé des choses plus hardies que celles qu'il reprochait à son ennemi ; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui disait la messe pour de l'argent sans y croire ; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien , parce qu'il avait développé en prose sérieuse cette épigramme de *Jean-Baptiste Rousseau*.

..... Oui , je voudrais connaître ,
Toucher au doigt , sentir la vérité.
Hé bien , courage , allons , reprit le prêtre :
Offrez à DIEU votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égayer M. de *Voltaire* n'est-elle pas excusable ? Il eût dû plaindre M. *Rousseau* : mais un homme qui dans son malheur calomniait , outrageait , dénonçait tous ceux qui faisaient cause commune avec lui , pouvait aussi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. *Rousseau* , on ne trouve ici que des plaisanteries. La manière dont milord *Abington* ressuscite *Catherine* est une forte de reproche aux genevois d'aimer trop l'argent ; mais ce reproche , qu'on peut faire aux habitans de toutes les villes purement commerçantes , n'est-il pas fondé ? Tout homme qui

ayant le nécessaire, et un patrimoine suffisant à laisser à ses enfans, se dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent? S'occupe-t-on toute sa vie sans nécessité d'une chose qu'on n'aime point? le désintéressement qu'affecte un homme qui s'est livré long-temps au soin de s'enrichir ne peut être que de l'hypocrisie.

ON a si mal imprimé quelques chants de ce poëme; nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différens journaux; on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissensions présentes de Genève, mise en vers par un jeune franc-comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens feront encouragés sans doute par tous les gens de lettres qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentimens erronés sur la grâce prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question, pour faire imprimer contre lui de petits avertissemens scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins et éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flattons pas que le sieur d'Hémeri (*) et le nommé Bruyset Ponihus, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces: Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le singe de Nicolet, les romans nouveaux, les actions des

(*) Inspecteur de police et de la librairie de Paris.

fermes et les actrices de l'opéra fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que personne n'y fait, ni se soucie de savoir ce qui se passe au grand Caire, à Constantinople, à Moscou et à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons suisses, de M. l'abbé de *S^t Gall*, de M. l'évêque d'Annecy et de son chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, etc. etc. etc. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas distinguer les *Français* de *S^t François d'Assise*: de ne pas écrire anglais et écossais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous semble palpable que quand on prononce *j'aimais*, *je faisais*, *je plaisais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout à fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encore l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi quand je vois un livre où le mot *Français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, et que je ne le lis point.

J'en dis autant à *le Breton* imprimeur de l'almanach royal: je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossièreté de dire que M. le président... M. le conseiller... demeure

dans le *cul de sac* de Menard, dans le *cul de sac* des blancs Manteaux, dans le *cul de sac* de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie!

Hodieque manent vestigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul? passe encore pour *Fréron*: on peut habiter dans le lieu de sa naissance; (*) mais un président, un conseiller! fi! M. *le Breton*, corrigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre; l'expression ancienne est *impasse*. Feu mon cousin *Guillaume Vadé* de l'académie de Besançon vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs sottises; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. *le Breton* qui avez du génie, comment dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames à qui nous de vous tous un si profond respect? Par notre Dame, M. *le Breton*, je vous attends à l'année 1769.

(*) Voyez *le pauvre diable*, ouvrage en vers aînés de feu mon cousin *Vadé*:

Je m'accostai d'un homme à lourde mine etc.

PREMIER POSTSCRIPT,

A André Prault, Libraire, quai des Augustins.

MONSIEUR *André Prault*, vous avertissez le public dans l'avant-coureur N° 9, du lundi 29 février 1768, que *M. le Franc de Pompignan* ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin, vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais *cul de lampe* les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND POSTSCRIPT,

A M. Panckouke.

ET vous, *M. Panckouke*, qui avez offert par souscription le recueil de l'année littéraire de maître *Aliboron* dit *Fréron* à dix sous le volume relié, fachez

que cela est trop cher: deux sous et demi, s'il vous plaît, *M. Panckouke*, et je placerai dans ma chaudière cet ouvrage entre *Cicéron* et *Quintilien*. Je me forme une assez belle bibliothèque dont je parlerai incessamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTSCRIPT,

Au même.

JE ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaïses in-4°. comme un ouvrage de bénédictin avec estampes, fleurons et point de cul de lampe. De quoi vous avisez-vous? on aime assez les estampes dans ce siècle, mais pour les gros recueils personne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir: et n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit *Sady*, le *Scribendi cacoëtes*, comme dit *Horace*, est une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux absolument me guérir; tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins en fait de belles lettres au siècle de *Louis XI*°.

M. d'Aquin, que j'aime et que j'estime, a célébré à mon exemple le siècle présent comme j'ai broché le passé: il a fait un relevé des grands-hommes

d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, M^{lle} *Petit-pas*, M^{lle} *Pclif-fier*, M^{lle} *Chevalier*, M. *Cahusac*, plusieurs basses tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talens sont fort agréables, et les jeunes gens comme moi en sont fort épris. Mais peut-être le siècle des *Condé*, des *Turenne*, des *Luxembourg*, des *Colbert*, des *Fénelon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*, des *Molière*, des *la Fontaine* avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'*Aquin*,

GUERRE CIVILE

DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUTEUR sublime, inégal et bavard, (a)
 Toi qui chantas le rat et la grenouille,
 Daigneras-tu m'instruire dans ton art?
 Poliras-tu les vers que je barbouille?
 O Tassoni! (b) plus long dans tes discours,
 De vers prodigue et d'esprit fort avare,
 Me faudra-t-il dans mon dessein bizarre
 De tes langueurs implorer le secours?
 Grand Nicolas (c) de Juvénal émule,
 Peintre des mœurs, sur-tout du ridicule,
 Ton style pur aurait pu me tenter.
 Il est trop beau, je ne puis l'imiter.
 A son génie il faut qu'on s'abandonne.
 Suivons le nôtre, et n'invoquons personne.

Au pied d'un mont (d) que les temps ont pelé,
 Sur le rivage où roulant sa belle onde,
 Le Rhône échappe à sa prison profonde,
 Et court au loin par la Saône appelé,
 On voit briller la cité genevoise,
 Noble cité, riche, (e) fière et fournoise;
 On y calcule et jamais on n'y rit.
 L'art de Barême est le seul qui fleurit: (f)

On hait le bal, on hait la comédie.
 Du grand Rameau l'on ignore les airs ;
 Pour tout plaisir Genève psalmodie
 Du bon David les antiques concerts ;
 Croyant que DIEU se plaît aux mauvais vers : (g)
 Des prédicans la morne et dure espèce
 Sur tous les fronts a gravé la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin
 Savant picard, opiniâtre et vain,
 De Paul apôtre impudent interprète,
 Difait aux gens que la vertu parfaite
 Est inutile au salut du chrétien,
 Que DIEU fait tout, et l'honnête-homme rien.
 Ses successeurs en foule s'attachèrent
 A ce grand dogme et très-mal le prêchèrent.
 Robert Covelle était d'un autre avis ;
 Il prétendait que DIEU nous laisse faire,
 Qu'il va donnant châtement ou salaire
 Aux actions, sans gêner les esprits.
 Ses sentimens étaient assez suivis
 Par la jeunesse aux nouveautés encline.
 Robert Covelle au sortir d'un sermon
 Qu'avait prêché l'insipide Brognon, (h)
 Grand défenseur de la vieille doctrine,
 Dans un réduit rencontra Catherine
 Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
 Qui laissait voir un grand tiers de teton
 Rebondissant sous sa mince étamine.
 Chers habitans de ce petit canton,
 Vous connaissez le beau Robert Covelle,
 Son large nez, son ardente prunelle,

Son front altier, ses jarrets bien dispos,
 Et tout l'esprit qui brille en ses propos.
 Jamais Robert ne trouva de cruelle.
 Voici les mots qu'il dit à sa pucelle.
 Mort de Calvin! quel ennuyeux prêcheur
 Vient d'annoncer à son sot auditoire
 Que l'homme est faible et qu'un pauvre pécheur
 Ne fit jamais une œuvre méritoire?
 J'en veux faire une; il dit, et dans l'instant,
 O Catherine! il vous fait un enfant.
 Ainsi Neptune en rencontrant Phillire,
 Où Jupiter voyant au fond des bois
 La jeune Io pour la première fois,
 Ont abrégé le temps de leur martyre;
 Ainsi David vainqueur du Philistin
 Vit Betzabée, et lui planta soudain
 Sans soupirer, dans son pudique sein
 Un Salomon et toute son engeance;
 Ainsi Covelle en ses amours commence;
 Ainsi les rois, les héros et les Dieux
 En ont agi. Le temps est précieux.
 Bientôt Catin dans sa taille arrondie
 Manifesta les œuvres de Robert.
 Les gens malins ont l'œil toujours ouvert;
 Et le scandale a la marche étourdie.
 Tout fut ému dans les murs genevois,
 Du vieux picard (i) on consulta les lois;
 On convoqua le sacré consistoire.
 Trente pedans en robe courte et noire
 Dans leur taudis vont siéger après boire;
 Prêts à dicter leur arrêt solemnel.
 Ce n'était pas le sénat immortel

Qui s'assemblait sur la voûte éthérée,
 Pour juger Mars avec sa Cithérée, (k)
 Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,
 Tous palpitans, et s'embrassant tout nus.
 La Catherine avait caché ses charmes;
 Covelle aussi (de peur d'humilier
 Le Sanhédrin trop prompt à l'envier,)
 Cache avec soin ses redoutables armes.

Du noir fémat le grave directeur
 Est Jean Vernet (l) de maint volume auteur;
 Le vieux Vernet ignoré du lecteur,
 Mais trop connu des malheureux libraires.
 Dans sa jeunesse il a lu les saints pères,
 Se croit savant, affecte un air dévot.
 Broun est moins fat, et Nédham est moins sot. (m)
 Les deux amans devant lui comparaissent.
 A ces objets, à ces péchés charmans,
 Dans sa vieille ame en tumulte renaissent
 Les souvenirs des tendres passe-temps.
 Qu'avec Javotte il eut dans son printemps.
 Il interroge; et sa rare prudence
 Pèse à loisir sur chaque circonstance,
 Le lieu, le temps, le nombre, la façon.
 L'amour, dit-il, est l'œuvre du démon.
 Gardez-vous bien de la persévérance;
 Et dites-moi si les tendres désirs
 Ont subsisté par-delà les plaisirs.

Catin subit son interrogatoire,
 Modestement jalouse de sa gloire,
 Non sans rougir; car l'aimable pudeur
 Est sur son front comme elle est dans son cœur.

Elle dit tout, rend tout clair et palpable;
 Et fait ferment que son amant aimable
 Est toujours gai, devant, durant, après.
 Vernet, content de ces aveux discrets,
 Va prononcer la divine sentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux, ...
 A genoux moi! ... vous-même.... Qui? moi! ... vous.
A vos vertus joignez l'obéissance.

Covelle alors à sa mâle éloquence
 Donnant l'essor et ranimant son feu,
 Dit: „ Je fléchis les genoux devant DIEU,
 „ Non devant l'homme, et jamais ma patrie
 „ A mon grand nom ne pourra reprocher
 „ Tant de bassesse et tant d'idolâtrie.
 „ J'aimerais mieux périr sur le bûcher
 „ Qui de Servet a consumé la vie,
 „ J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
 „ Avec Chausson (n) et tant d'autres élus,
 „ Que m'avilir à rendre à mes semblables
 „ Un culte infame et des honneurs coupables.
 „ J'ignore encor tout ce que votre esprit
 „ Peut en secret penser de JESUS-CHRIST. (o)
 „ Mais il fut juste et ne fut point sévère.
 „ JESUS fit grâce à la femme adultère;
 „ Il dédaigna de tenir à ses pieds,
 „ Ses doux appas de honte humiliés.
 „ Et vous, pédans, cuistres de l'évangile,
 „ Qui prétendez remplacer en fierté
 „ Ce qui chez vous manque en autorité,
 „ Nouveaux venus, troupe vaine et futile,
 „ Vous oseriez exiger un honneur
 „ Que refusa JESUS-CHRIST mon Sauveur!

„ Tremblez , cessez d'insulter votre maître...
 „ Tu veux parler , tais-toi , Vernet... Peut-être
 „ Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard ,
 „ Trente prélats tous dignes de la hart ,
 „ Pour exalter leur sacré caractère ,
 „ Firent fesser Louis le débonnaire , (p)
 „ Sur un cilice étendu devant eux.
 „ Louis était plus bête que pieux.
 „ La discipline en ces jours odieux
 „ Était d'usage , et nous venait du Tibre.
 „ C'était un temps de sottise et d'erreur.
 „ Ce temps n'est plus ; et si ce déshonneur
 „ A commencé par un vil empereur ,
 „ Il finira par un citoyen libre. „ (1)

A ce discours , tous les bons citoyens ,
 Pressés en foule à la porte applaudirent ,
 Comme autrefois les chevaliers romains
 Battaient des pieds et claquaient des deux mains
 Dans le forum , alors qu'ils entendirent
 De Cicéron les beaux discours diffus
 Contre Verrès , Antoine et Cétégus , (q)
 Ses tours nombreux , son éloquente emphase ,
 Et les grands mots qui terminaient sa phrase.
 Tel de plaisir le parterre enivré
 Fit retentir les clameurs de la joie ,
 Quand l'*Ecoffaise* abandonnait en proie
 Aux ris moqueurs du public éclairé
 Ce lourd Fréron , (r) diffamé par la ville
 Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent soudain
 Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres ,
 Et défenseur des droits du genre humain.

Chacun embrasse et Robert et Catin :
 Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
 Les prédicans qui de leurs droits jaloux
 Dans la cité voudraient faire les maîtres ,
 Juger l'amour , et parler de genoux.

Ami lecteur , il est dans cette ville
 De magistrats un sénat peu commun ,
 Et peu connu. Deux fois douze , plus un ,
 Font le complet de cette troupe habile.
 Ces sénateurs , de leur place ennuyés ,
 Vivent d'honneur , et font fort mal payés.
 On ne voit point une pompe orgueilleuse
 Environner leur marche fastueuse ;
 Ils vont à pied comme les Manlius ,
 Les Curius et les Cincinnatus.
 Pour tout éclat une énorme perruque
 D'un long boudin cache leur vieille nuque ,
 Couvre l'épaule et retombe en anneaux ;
 Cette crinière a deux pendans égaux ,
 De la justice emblème respectable.
 Leur col est roide ; et leur front vénérable
 N'a jamais su pencher d'aucun côté ,
 Signe d'esprit , et preuve d'équité.
 Les deux partis devant eux se présentent ,
 Plaident leur cause , insistent , argumentent :
 De leurs clameurs le tribunal mugit ;
 Et plus on parle , et moins on s'éclaircit.
 L'un se prévaut de la sainte écriture ;
 L'autre en appelle aux lois de la nature ;
 Et tous les deux décochent quelque injure ,
 Pour appuyer le droit et la raison.
 Dans le sénat il était un Caton ;

Paul Galatin syndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée.

„ Vos différends pourraient s'accorder.
„ Vous avez tous l'art de persuader.
„ Les citoyens et l'éloquent Covelle
„ Ont leurs raisons... les vôtres ont du poids...
„ C'est ce qui fait... l'objet de la querelle...
„ Nous en pourrions parler une autre fois...
„ Car... en effet... il est bon qu'on s'entende...
„ Il faut savoir ce que chacun demande...
„ De tout état l'Eglise est le soutien...
„ On doit sur-tout penser au... citoyen...
„ Les blés sont chers et la disette est grande.
„ Allons dîner... les genoux n'y sont rien. „ (s)

A ce discours, à cet arrêt suprême,
Digne en tous sens de Thémis elle-même,
Les deux partis également flattés,
Egalement l'un et l'autre irrités,
Sont résolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle et ses amours?
Des bons bourgeois le bras les favorise;
Mais les bourgeois sont un faible secours
Quand il s'agit de combattre l'Eglise.
Leur premier feu bientôt se ralentit;
Et pour l'éteindre un dimanche suffit.
Au cabaret on est fier, intrépide;
Mais au sermon qu'on est sot et timide!
Qui parle seul a raison trop souvent.
Sans rien risquer sa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre;
Ce temps est proche, et fera fort plaisant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(a) HOMERE qui a fait le combat des grenouilles et des rats.

(b) L'auteur de la *Secchia rapita*, ou de la terrible guerre entre Bologne et Modène, pour un seau d'eau.

(c) Nicolas Boileau.

(d) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(e) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cents mille livres de rentes sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent: on y poussait autrefois des argumens théologiques.

(f) Auteur des comptes-faits.

(g) Ces vers sont dignes de la musique; on y chante les commandemens de DIEU sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie*.

(h) Prédicant genevois.

(i) Calvin, chanoine de Noyon.

(k) Le soleil, comme on fait, découvrit *Vénus couché avec Mars*, et *Vulcain* porta sa plainte au confitoire de là-haut.

(l) *Vernet*, professeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous ayons ses lettres originales par lesquelles il pria l'Auteur de l'*Essai sur les mœurs* de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé, et se jeta dans la politique.

(m) *Broun*, prédicant écossais, qui a écrit des sottises et des injures de compagnie avec *Vernet*. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié, et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. *Néedham* est un jésuite irlandais, imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans la chimère, et quelques philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience aussi fautive que ridicule.

Voyez une note des éditeurs sur Néedham, dans le recueil des *œuvres philosophiques*, partie physique.

(n) *Chausson*, fameux partisan d'*Alcibiade*, d'*Alexandre*, de *Jules-César*, de *Giton*, de *Desfontaines*, de *D'âne littéraire*, brûlé chez les *Velches* au dix-septième siècle.

(o) Voyez l'article *Genève* dans l'*Encyclopédie*. Jamais *Vernet* n'a signé que *JESUS* est *DIEU* consubstantiel à *DIEU* le père. A l'égard de l'*Esprit*, il n'en parle pas.

(p) Voyez l'histoire de l'Empire et de France.

(q) *Cétégus*, complice de *Catilina*.

(r) Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, était à la première représentation de l'*Ecoffaise*. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui par le public avec des huées.

(s) C'est le refrain d'une chanson grivoise, et *lon, lan, la, les genoux n'y font rien*.

(1) Il est très-vrai que les ministres citèrent à *Covelle* l'exemple de *Louis le débonnaire* ou *le faible*, et qu'il leur fit cette réponse.

CHANT

CHANT SECOND.

QUAND deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,
Plus de tendresse et plus d'honnêteté;
Chaque cerveau dans sa moëlle infecté
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire;
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,
Fesant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verse à la ronde, et se fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer son voisin.

Des prédicans le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir suprême,
Avait déjà prononcé l'anathème;
Car l'hérétique excommunié aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de DIEU. Genève imite Rome
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle et ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Eglise:
On en fait trop; on lit l'Esprit des lois.
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche et le disert Clavière
Vont envoyer d'une commune voix
Les prédicans prêcher dans la rivière.

Poèmes.

V

On s'y dispose; et le vaillant Rodon
 Saisit déjà le fût prêtre Brognon
 A la braguette, au collet, au chignon;
 Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule,
 En déchirant la robe qui le brûle,
 Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais, ô prodige! et qu'on ne croira pas,
 Tel est l'ennui dont la sage nature
 Dota Brognon, que sa seule figure,
 Peut assoupir, et même sans prêcher,
 Tout citoyen qui l'oserait toucher.
 Maître Brognon ressemble à la torpille;
 Elle engourdit les mains des matelots
 Qui de trop près la suivent sur les flots.
 Rodon s'endort, et Pallard le secoue;
 Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi.
 Ils criaient tous au secours, à la loi!
 A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi!
 A leurs clameurs une troupe dévote,
 Se rajustant, descend de son grenier;
 Et crie, et pleure, et se retrouffe, et trotte,
 Et porte en main Saurin (a) et le pfautier:
 Et les enfans vont pleurant après elles;
 Et les amans donnant le bras aux belles,
 Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier,
 D'un flot subit inondent le quartier.
 La presse augmente, on court, on prend les armes;
 Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes.
 Chacun pense être à ce jour si fatal
 Où l'ennemi, qui s'y prit assez mal,

Aux pieds des murs vint planter ses échelles, (b)
 Pour tuer tout excepté les pucelles.

Dans ce fracas le sage et doux Dolot
 Fait un grand signe et d'abord ne dit mot.
 Il est aimé des grands et du vulgaire;
 Il est poète, il est apothicaire,
 Grand philosophe, et croit en DIEU pourtant;
 Simple en ses mœurs, il est toujours content,
 Pourvu qu'il rime et pourvu qu'il remplisse
 De ses beaux vers le Mercure de Suisse.
 Dolot s'avance; et dès qu'on s'aperçut
 Qu'il prétendait parler à des vivages,
 On l'entoura, le désordre se tut.

Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;
 Ces mouvemens sont des convulsions;
 C'est dans le foie, et sur-tout dans la rate,
 Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate,
 Tous gens savans, placent les passions.
 L'ame est du corps la très-humble servante;
 Vous le savez, les esprits animaux
 Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
 Porter le trouble avec l'humeur peccante;
 Consultons tous le célèbre Tronchin,
 Il connaît l'ame, il est grand médecin:
 Il peut beaucoup dans cette épidémie.
 Tronchin fortait de son académie,
 Lorsque Dolot disait ces derniers mots.
 Sur son beau front siège le doux repos;
 Son nez romain dès l'abord en impose;
 Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose;
 Il parle peu, mais avec dignité.
 Son air de maître est plein d'une bonté

Qui tempérerait la splendeur de sa gloire.
Il va tâtant le pouls du consistoire
Et du conseil, et des plus gros bourgeois.

Sur eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance!
O vanités! ô fatale science!
La fièvre augmente: un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau. (r)
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone,
Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins:
L'onde s'irrite, et brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins
Et des melons la couche printannière.
Telle est Genève: elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir;
Chacun s'émeut, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable:
Du genre humain voilà le sort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère:
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui d'un pas grave, et d'une marche lente
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carrosse et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux esprits.

Genève alors est en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'insulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;

On représente et puis on représente;
A penser creux tout bourgeois se tourmente;
Un prédicant donne à l'autre un soufflet;
Comme la horde à Moïse attachée
Vit autrefois, à son très-grand regret,
Sédékia prophète peu discret
Qui souffletait le prophète Michée. (d)

Quand le soleil sur la fin d'un beau jour
De ses rayons dore encor nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout respire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? quelle main sur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon soudain trouble les airs?
Quel bras terrible a soulevé les mers?
On n'en fait rien. Les savans ont beau dire
Et beau rêver; leurs systèmes font rire:
Ainsi Genève en ces jours pleins d'effroi
Etait en guerre et sans savoir pourquoi.

Près d'une église à Pierre consacrée,
Très-faite église, et de Pierre abhorrée;
Sur un vieux mur est un vieux monument,
Reste maudit d'une déesse antique,
Du paganisme ouvrage fantastique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorsque la terre était sans prédicans.
DIEU quelquefois permet qu'à cette idole
L'esprit malin prête encor sa parole

Les Genevois consultent ce démon,
 Quand par malheur ils n'ont point de fermon.
 Ce diable antique est nommé l'Inconstance:
 Elle a toujours confondu la prudence.
 Une girouette, exposée à tout vent,
 Est à la fois son trône et son emblème;
 Cent papillons forment son diadème.
 Par son pouvoir magique et décevant
 Elle envoya Charles-Quint au couvent,
 Jules second aux travaux de la guerre;
 Fit Amédée et moine, et pape, et rien; (e)
 Bonneval turc, (f) et Makarti chrétien. (g)
 Elle est fêtée en France, en Angleterre.
 Contre l'ennui son charme est un secours.
 Elle a, dit-on, gouverné les amours:
 S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.
 Monsieur Rillet, (h) dont l'esprit est vanté,
 Est fort dévot à cette déité;
 Il est profond dans l'art de l'ergotisme,
 En quatre parts il vous coupe un sophisme;
 Prouve et réfute, et rit d'un ris malin
 De saint Thomas, de Paul et de Calvin.
 Il ne fait pas grand usage des filles,
 Mais il les aime. Il trouve toujours bon
 Que du plaisir on leur donne leçon,
 Quand elles sont honnêtes et gentilles,
 Permet qu'on change et de fille et d'amant,
 De vins, de mode et de gouvernement.
 Amis, dit-il, alors que nos pensées
 Sont au droit sens tout-à-fait opposées,
 Il est certain, par le raisonnement,
 Que le contraire est un bon jugement.

Et qui s'obstine à suivre ses visées
 Toujours du but s'écarte ouvertement.
 Pour être sage il faut être inconstant.
 Qui toujours change une fois au moins trouve
 Ce qu'il cherchait; et la raison l'approuve.
 A ma déesse allez offrir vos vœux.
 Changez toujours et vous serez heureux.

Ce beau discours plut fort à la commune.
 Si les Romains adoraient la Fortune,
 Difait Rillet, on peut avec honneur
 Prier aussi l'Inconstance sa sœur.
 Un peuple entier fuit avec alégresse
 Rillet qui vole aux pieds de la Déesse.
 On s'agenouille, on tourne à son autel.
 La déité, tournant comme eux sans cesse,
 Dicte en ces mots son arrêt solemnel.

„ Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
 „ Mon favori, qui devers Neuchâtel
 „ Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques. (i)
 „ C'est le soutien de mon culte éternel.
 „ Toujours il tourne, et jamais ne rencontre;
 „ Il vous soutient et le pour et le contre
 „ Avec un front de pudeur dépouillé.
 „ Cet étourdi souvent a barbouillé
 „ De plats romans, de fades comédies,
 „ Des opéra, de minces mélodies;
 „ Puis il condamne en style entortillé
 „ Les opéra, les romans, les spectacles.
 „ Il vous dira qu'il n'est point de miracles,
 „ Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
 „ Il se connaît finement en amis;

„ Il les embrasse et pour jamais les quitte.
 „ L'ingratitude est son premier mérite.
 „ Par grandeur d'ame il hait ses bienfaiteurs ;
 „ Versez sur lui les plus nobles faveurs ,
 „ Il frémit qu'un homme ait la puissance ,
 „ La volonté, la coupable impudence
 „ De l'avilir en lui faisant du bien.
 „ Il tient beaucoup du naturel d'un chien :
 „ Il jappe et fuit, et mord qui le caresse.
 „ Ce qui sur-tout me plaît et m'intéresse ,
 „ C'est que de secte il a changé trois fois
 „ En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
 „ Allez, volez Catherine, Covelle,
 „ Dans votre guerre engagez mon héros ;
 „ Le Dieu du Lac vous attend sur ses flots.
 „ En vain mon fort est d'aimer les tempêtes ;
 „ Puisse Borée, enchainé sur vos têtes ,
 „ Abandonner au souffle des Zéphyr
 „ Et votre barque et vos charmans plaisirs !
 „ Soyez toujours amoureux et fidelles ,
 „ Et jouissans. C'est sans doute un souhait
 „ Que jusqu'ici je n'avais jamais fait.
 „ Je ne voulais que des amours nouvelles :
 „ Mais ma nature étant le changement ,
 „ Pour votre bien je change en ce moment.
 „ Je veux enfin qu'il soit dans mon empire
 „ Un couple heureux sans infidélité ,
 „ Qui toujours aime et qui toujours désire.
 „ On l'ira voir un jour par rareté.
 „ Je veux donner, moi qui suis l'Inconstance,
 „ Ce rare exemple ; il est sans conséquence,
 „ J'empêcherai qu'il ne soit imité.

„ Je suis vrai pape, et je donne dispense ,
 „ Sans déroger à ma légèreté.
 „ Ne doutez point de ma divinité.
 „ Mon vatican, mon église est en France. „
 Disant ces mots la Déesse bénit
 Les deux amans, et le peuple applaudit.

A cet oracle, à cette voix divine
 Le beau Robert, la belle Catherine
 Vers la girouette avancèrent tous deux,
 En se donnant des baisers amoureux.
 Leur tendre flamme en était augmentée
 Et la girouette un moment arrêtée
 Ne tourna point, et se fixa pour eux.

Les deux amans sont prêts pour le voyage.
 Un peuple entier les conduit au rivage ;
 Le vaisseau part. Zéphyre et les amours
 Sont à la poupe et dirigent son cours,
 Enflent la voile, et d'un battement d'aile
 Vont caressant Catherine et Covelle.
 Tels en allant se coucher à Paphos
 Mars et Vénus ont vogué sur les flots ;
 Telle Amphitrite et le puissant Nérée
 Ont fait l'amour sur la mer azurée.

Les bons bourgeois au rivage assemblés
 Suivaient de l'œil ce couple si fidelle :
 On n'entendait que les cris redoublés
 De liberté, de Catin, de Covelle.

Parmi la foule il était un savant
 Qui sur ce cas rêvait profondément,
 Et qui tirait un fort mauvais présage
 De ce tumulte et de ce beau voyage.

Messieurs, dit-il, je suis vieux, et j'ai vu
 Dans ce pays bon nombre de sottises :
 Je fus soldat, prédicant et cocu ;
 Je fus témoin des plus terribles ciifes :
 Mon bifaïeul a vu mourir Calvin ;
 J'aime Covelle, et sur-tout sa Catin ;
 Elle est charmante, et je fais qu'elle brille
 Par son esprit comme par ses attraits.
 Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,
 Allez souper avec madame Oudrille.

Notre savant ayant ainsi parlé
 Fut du public impudemment sifflé.
 Il n'en tint compte. Il répétait sans cesse
 Madame Oudrille... on l'entoure, on le presse :
 Chacun riait des discours du barbon ;
 Et cependant lui seul avait raison.

NOTES ET VARIANTE

DU SECOND CHANT.

(a) LES sermons de *Saurin*, prédicant à la Haie, connu pour une petite espièglerie qu'il fit à milord *Portland*, en faveur d'une fille ; ce qui déplut fort au *Portland*, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(b) L'escalade de Genève le 12 décembre 1602.

(c) LES Genevois tombent en frénésie,
 Dans le sénat et dans la bourgeoisie ;
 Bientôt le mal devient contagieux :
 L'un tord le bras, l'autre roule les yeux ;
 Un autre écume, et tous donnent au diable
 Le grand Tronchin avec sa mine affable.
 Jamais son art ne parut plus fatal :
 Qui veut guérir fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas gravé, etc.

(d) Voyez les Paralipomènes, chap. 18, vers. 23. Or *Sédékia*, fils de *Kanaa*, s'approcha de *Michée*, lui donna un soufflet, et lui dit : Par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour aller de ma main à ta joue ? (et selon la vulgate, de toi à moi.)

(e) *Amédée*, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu anti-pape.

(f) Le comte de *Bonneval*, général en Allemagne, et bacha en Turquie, sous le nom d'*Osman*.

(g) L'abbé *Makarti* irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on fait, à l'auteur de ce grave poème 2000 liv. avec lesquelles il s'alla faire circoncire. Il a rechristianisé depuis, et est mort à Lisbonne.

(h) Celui que l'auteur désigne par le nom de *Rillet* est en effet un homme d'esprit qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

(i) *Jean-Jacques Rousseau* communiait en effet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèse de Neuchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit qu'il pleurait de joie à cette sainte cérémonie. Le lendemain il écrivit une lettre sanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très-mal communiqué ; le surlendemain il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par se faire papiste à Turin, puis il se refit calviniste à Genève ; puis il alla à Paris faire des comédies ; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait poursuivre au consistoire de Genève, pour avoir fait jouer la comédie sur terre de France, dans son château à deux lieues de Genève. Puis il écrivit contre M. d'*Alembert* en faveur des prédicants de Genève ; puis il écrivit contre les prédicants de Genève, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, aussi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'*Encyclopédie*, auxquels il avait de très-grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. *Hume* son protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui ; premier soufflet, dit-il, sur la joue de mon protecteur, second soufflet, troisième soufflet ; apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

CHANT TROISIEME.

QUAND sur le dos de ce lac argenté
Le beau Robert et sa tendre maîtresse
Voguaient en paix, et savouraient l'ivresse
Des doux désirs et de la volupté,
Quand le Sylvain, la Driade attentive
D'un pas léger accouraient sur la rive,
Lorsque Protée et les Nymphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorsque Triton caressait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rousseau
Chez qui Robert allait en ambassade ?

Dans un vallon fort bien nommé *Travers*
S'élève un mont, vrai séjour des hivers :
Son front altier se perd dans les nuages ;
Ses fondemens sont aux creux des enfers.
Au pied du mont sont des antres sauvages
Du Dieu du jour ignorés à jamais ;
C'est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit ce sombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel ;
Il fuit le monde, et craint de voir le ciel.
Et cependant sa triste et vilaine ame
Du Dieu d'amour a ressenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer son ennui
Une beauté digne en effet de lui.
L'infame vieille avait pour nom Vachine ;
C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.

L'aversion pour la terre et les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.

Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainsi l'on vit Junon
Du haut des airs terrible et forcenée
Percuter les restes d'Illion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rousseau renversé sur le sein,
Le sein pendant de l'infamale amie,
L'encourageait dans le noble dessein
De submerger sa petite patrie.
Il détestait sa ville de Calvin,
Hélas ! pourquoi ? c'est qu'il l'avait chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée entouré de glaçons
Est accouru du pays des Lapons.
Les aquilons arrivent de Scythie ;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où se pétrit le bitume et le soufre,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugissent,
Les vents, la grêle et la foudre s'unissent :
Le jour s'enfuit ; le Rhône épouvanté,
Vers Saint-Maurice (1) est déjà remonté.
Des flots d'écume élancés dans les airs ;
De cent débris ses deux bords sont couverts.
Des vieux sapins les ondoyantes cimes
Dans leurs rameaux engouffrent tous les vents,
Et de leur chute écrasent les passans :

Un foudre tombe, un autre se rallume :
 Du feu du ciel on connaît la coutume ;
 Il va frapper des arides rochers,
 Ou le métal branlant dans les clochers.
 Car c'est toujours sur les murs de l'Eglise
 Qu'il est tombé ; tant DIEU la favorise,
 Tant il prend soin d'éprouver ses élus.

Les deux amans au gré des flots émus
 Sont transportés au séjour du tonnerre,
 Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
 De tous côtés entourés de la mort.
 Aucun des deux ne pensait à son fort.
 Covelle craint, mais c'était pour sa belle ;
 Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.
 Robert difait aux zéphyr, aux amours,
 Qui conduisaient la barque tournoyante,
 Dieux des amans, secourez mon amante :
 Aidez Robert à sauver ses beaux jours :
 Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente.
 A l'aide ! à l'aide ! et la troupe charmante
 Le secondait de ses doigts enfantins,
 Par des efforts douloureux et trop vains.

L'affreux Borée a chassé le zéphyre,
 Un aquilon prend en flanc le navire,
 Brise la voile et casse les deux mats ;
 Le timon cède et s'envole en éclats ;
 La quille faute et la barque s'entr'ouvre,
 L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre amante étendant ses beaux bras,
 Et s'élançant vers son héros fidelle,
 Difait cher Co... l'onde ne permit pas
 Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.

Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit
 Dérobe aux yeux Catherine expirante.
 Mais la clarté terrible et renaissante
 De cent éclairs, dont le feu passe et fuit,
 Montre bientôt Catherine flottante
 Jouet des vents, des flots et du trépas.
 Robert voyait ces malheureux appas,
 Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes,
 Ce sein d'albâtre à la merci des ondes :
 Il la saisit ; et d'un bras vigoureux,
 D'un fort jarret, d'une large poitrine,
 Brave les vents, fend les flots écumeux,
 Tire après lui la tendre Catherine ;
 Pousse, s'avance, et cent fois repouffé,
 Plongé dans l'onde, et jamais renversé,
 Perdant sa force, animant son courage,
 Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

Alors il tombe épuisé de l'effort.
 Les habitans de ce malheureux bord
 Sont fort humains, quoique peu sociables ;
 Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
 En gagnent peu, mais sont fort charitables
 Aux étrangers quand il n'en coûte rien.
 Aux deux amans une troupe s'avance.
 Bonnet (2) accourt, Bonnet le médecin
 De qui Lausanne admire la science ;
 De son grand art il connaît tout le fin.
 Aux impotens il prescrit l'exercice ;
 D'après Haller il décide qu'en Suisse
 Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
 A ce seul mot Covelle se réveille,
 Avec Bonnet il vide une bouteille,

Et puis une autre; il reprend son teint frais,
 Il est plus leste et plus beau que jamais.
 Mais Catherine, hélas! ne pouvait boire.
 De son amant les soins sont superflus;
 Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
 Robert difait, qui ne boit point n'est plus.
 Lors il se pâme, il revient, il s'écrie,
 Fait retentir les airs de ses clameurs,
 Se pâme encor sur la nymphe chérie,
 S'étend sur elle, et la baignant de pleurs,
 Par cent baisers croit la rendre à la vie.
 Il pense même en cet objet charmant
 Sentir encore un peu de mouvement.
 A cet espoir en vain il s'abandonne:
 Rien ne répond à ses brûlans efforts.
 Ah! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne,
 Si les baisers n'animent point les morts,
 Qu'on n'a jamais ressuscité personne.
 Covelle dit, hélas! s'il est ainsi,
 C'en est donc fait, je vais mourir aussi.
 Puis il retombe; et la nuit éternelle
 Semblait couvrir le beau front de Covelle.

Dans ce moment du fond des antres creux
 Venait Rousseau suivi de son Armide,
 Pour contempler le ravage homicide,
 Qu'ils excitaient sur ces bords malheureux.
 Il voit Robert qui penché sur l'arène
 Baisait encor les genoux de sa reine,
 Roulait les yeux et lui ferrait la main.
 Que fais-tu là? lui cria-t-il soudain.
 Ce que je fais? mon ami, je suis ivre
 De désespoir et de très-mauvais vin.

Catin

Catin n'est plus: j'ai le malheur de vivre;
 J'en suis honteux; adieu, je vais la fuivre.
 Rousseau réplique, as-tu perdu l'esprit?
 As-tu le cœur si lâche et si petit?
 Aurais-tu bien cette faiblesse infame
 De t'abaisser à pleurer une femme?
 Sois sage enfin: le sage est sans pitié,
 Il n'est jamais séduit par l'amitié:
 Tranquille et dur en son orgueil suprême,
 Vivant pour foi, sans besoin, sans désir,
 Semblable à DIEU, concentré dans lui-même,
 Dans son mérite il met tout son plaisir.
 D'un vrai Rousseau tel est le caractère;
 Il n'est ami, parent, époux, ni père,
 Il est de roche: et quiconque en un mot
 Naquit sensible, est fait pour être un sot.
 Ah! dit Robert, cette grande doctrine
 A bien du bon, mais elle est trop divine;
 Je ne suis qu'homme, et j'ose déclarer
 Que j'aime fort toute humaine faiblesse:
 Pardonnez-moi la pitié, la tendresse,
 Et laissez-moi la douceur de pleurer.
 Comme il parlait, passa sur cette terre,
 En berlingot, certain pair d'Angleterre,
 Qui voyageait tout excédé d'ennui,
 Uniquement pour sortir de chez lui;
 Lequel avait pour charmer sa tristesse
 Trois chiens courans, du punch et sa maîtresse.
 Dans le pays on connaissait son nom
 Et tous ses chiens; c'est milord Abington. (3)
 Il aperçoit une foule éperdue,
 Une beauté sur le sable étendue,

Poèmes.

X

Covelle en pleurs et des verres cassés.
 Que fait-on là? dit-il à la cohue.
 On meurt, Milord; et les gens empressés
 Portaient déjà les quatre ais d'une bierre,
 Et deux manans fouillaient le cimetière.
 Bonnet difait, notre art n'est que trop vain,
 On a tenté des baisers et du vin;
 Rien n'a passé. Cette pauvre bourgeoise
 A fait son temps; qu'on l'enterre, et buvons.
 Milord reprit, est-elle genevoise?
 Oui, dit Covelle: eh bien, nous le verrons.
 Il faute en bas, il écarte la troupe
 Qui fait un cercle en lui pressant la croupe,
 Marche à la belle, et lui met dans la main
 Un gros bourson de cent livres sterlin.
 La belle ferre, et soudain ressuscite.
 On bat des mains; Bonnet n'a jamais su
 Ce beau secret. La gaupe décrépite
 Dit qu'en enfer il était inconnu.
 Rousseau convient que malgré ses prestiges
 Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
 Milord sourit: Covelle transporté
 Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.
 Puis en dansant ils s'en vont à la ville
 Pour s'amuser de la guerre civile.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

(1) ST MAURICE dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que *Dioclétien* en 287 avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, et de sept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que St Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution, que *Dioclétien* alors comblait tous les chrétiens de faveurs, que les premiers officiers de son palais, *Gorgonios* et *Dorotheos*, étaient chrétiens, et que sa femme *Prisca* était chrétienne, etc. Le lecteur observera sur-tout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par *Grégoire* de Tours qui ne passe pas pour un *Tacite*, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454: et dans ce roman il est fait mention de *Sigismond*, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé *Nonotte*, ex-jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père, soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que *Dioclétien* avait toujours été persécuteur, et que *Constantin* était, comme *Moïse*, le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans un libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire*; libelle aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnemens. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit de commentateurs. Cette note est de M. C***, avocat à Besançon.

(2) Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. *Jori* mon médecin ordinaire a contribué beaucoup à la pacification; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en sont peu mêlés, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Milord *Abington* s'est distingué depuis dans le sénat britannique par son patriotisme, et une haine constante pour la corruption, la tyrannie et les restes de superstition que l'Angleterre conserve encore.

Il a fait un discours très-raisonnable et très-plaisant contre des lois ridicules sur l'observation du dimanche, imitées des lois juives sur le sabbat, qui s'observent à Londres avec rigueur, et pour lesquelles le conseil de la cité et même les chambres du parlement font semblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuse beaucoup des persécutions exercées au nom de DIEU. Milord *Abington* consultait un jour pour un mal d'yeux *Tronchin*, qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit Milord : il y a quelques années que j'essayai de parcourir un livre qui s'appelait, je crois, la Genève; mais après en avoir lu quelques pages, je le laissai là. Il paraissait à Genève tel qu'on le peint ici. *Note des éditeurs.*

CHANT QUATRIEME.

Nos voyageurs devaient en chemin ;
 Ils se flattaient d'obtenir du destin
 Ce que leur cœur aveuglément désire,
 Bonnet de boire, et Jean-Jacques d'écrire ;
 Catin d'aimer ; la vieille de médire ;
 Robert de vaincre, et d'aller à grands pas
 Du lit à table et de table aux combats.
 Tout caractère en causant se déploie.
 Milord disait, dans ces remparts sacrés
 Avant-hier les Français sont entrés ;
 Nous nous battons, c'est-là toute ma joie ;
 Mes chiens et moi nous suivrons cette proie.
 J'aurai contr'eux mes fusils à deux coups :
 Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux.
 Des Genevois je conduirai l'armée.

Comme il parlait, passa la Renommée :
 Elle portait trois cornets à bouquin (1)
 L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
 Et le dernier, que l'on entend à peine,
 Est pour le vrai, que la nature humaine
 Chercha toujours et ne connut jamais.
 La belle aussi se servait de sifflets.
 Son écuyer, l'astrologue de Liège,
 De son chapitre obtint le privilège
 D'accompagner l'errante déité ;
 Et le mensonge était à son côté.

Entr'eux marchait le vieux à tête chauve ,
 Avec son fable , et sa fatale faulx.
 Auprès de lui la Vérité se fauve.
 L'âge et la peine avaient courbé son dos ;
 Il étendait ses deux pesantes ailes ;
 La Vérité qu'on néglige ou qu'on fuit ,
 Qu'on aime en vain , qu'on masque ou qu'on poursuit.
 En gémissant se blotissait sous elles.
 La Renommée à peine la voyait ,
 Et tout courant devant elle avançait.

Hé bien , Madame , avez-vous des nouvelles ?
 Dit Abington : „ J'en ai beaucoup , Milord ;
 „ Déjà Genève est le champ de la mort.
 „ J'ai vu de Luc (2) plein d'esprit et d'audace
 „ Dans le combat animer les bourgeois.
 „ J'ai vu tomber au seul son de sa voix
 „ (3) Quatre syndics étendus sur la place.
 „ Verne est en casque , et Vernet en cuirasse ;
 „ L'encre et le sang dégouttent de leurs doigts.
 „ Ils ont prêché la discorde cruelle
 „ Différemment ; mais avec même zèle.
 „ Tels autrefois dans les murs de Paris
 „ Des moines blancs , noirs , minimes et gris ,
 „ Portant mousquet , carabine , rondelle ,
 „ Encourageaient tout un peuple fidelle
 „ A débusquer le plus grand des Henris ,
 „ Aimé de Mars , aimé de Gabrielle ,
 „ Héros charmant , plus héros que Covellet.
 „ Bèze et Calvin fortent de leurs tombeaux :
 „ Leur voix terrible épouvante les fots ;
 „ Ils ont crié d'une voix de tonnerre ,
 „ *Persecutez* , c'est-là leur cri de guerre.

„ Satan , Mégère , Astaroth , Alecthon ,
 „ Sur les remparts ont pointé le canon.
 „ Il va tirer ; je crois déjà l'entendre.
 „ L'église tombe , et Genève est en cendre. „
 Bon ! dit la vieille , allons , doublons le pas.
 Exaucez - nous , puissant Dieu des combats !
 Dieu Sabaoth , de Jacob et de Bèze ;
 Tout va périr ; je ne me sens pas d'aïse.

Enfin la troupe est aux remparts sacrés ,
 Remparts chétifs et très - mal réparés.
 Elle entre , observe , avance , fait sa ronde.

Tout respirait la paix la plus profonde.
 Au lieu du bruit des foudroyans canons
 On entendait celui des violons ;
 Chacun dansait. On voit pour tout carnage
 Pigeons , poulets , dindons et griaux ,
 Trois cents perdrix à pieds de cardinaux
 Chez les traiteurs étalent leur plumage.

Milord s'étonne ; il court au cabaret ;
 A peine il entre , une actrice jolie
 Vient l'aborder d'un air tendre et discret ,
 Et l'inviter à voir la comédie.
 O juste ciel ! qu'est-ce donc qui s'est fait ?
 Quel changement ! alors notre Zaire
 Au doux parler , au gracieux fourire ,
 Lorgna Milord , et dit ces propres mots : (a)
 Ignorez-vous que tout est en repos ,
 Ignorez-vous qu'un Mécène de France ,
 Ministre heureux et de guerre et de paix ,
 Jusqu'en ces lieux a versé ses bienfaits ?
 S'il faut qu'on prêche , il faut aussi qu'on danse.

Il nous envoie un brave chevalier, (4)
 Ange de paix comme vaillant guerrier ;
 Qu'il soit béni. Grâce à son caducée,
 Par les plaisirs la discorde est chassée.
 Le vieux Vernet sous son vieux manteau noir
 Cache en tremblant sa mine embarrassée ;
 Et nous donnons le Tartuffe ce soir.
 Tartuffe ! allons je vole à cette pièce ;
 Lui dit Milord : j'ai hai de tout temps
 De ces croquans la détestable espèce ;
 Egayons-nous ce soir à leurs dépens.
 Allons, Bonnet, Covelle et Catherine.
 Et vous aussi, vous Jean-Jacque et Vachine,
 Buons dix coups, mangeons vite et courons
 Rire à Molière et siffler les fripons.
 A ce discours enfant de Palégresse,
 Rousseau restait morne, pâle et pensif ;
 Son vilain front fut voilé de tristesse.
 D'un vieux caissier l'héritier présomptif
 N'est pas plus sot alors qu'on lui vient dire
 Que le bon homme en réchape et respire,
 Rousseau, poussé par son maudit démon,
 S'en va trouver le prédicant Brognon.
 Dans un réduit à l'écart il le tire,
 Grince les dents, se recueille et soupire,
 Puis il lui dit, vous êtes un fripon ;
 Je sens pour vous une haine implacable ;
 Vous m'abhorrez ; vous me donnez au diable ;
 Mais nos dangers doivent nous réunir.
 Tout est perdu ; Genève a du plaisir.
 C'est pour nous deux le coup le plus terrible !
 Vernet sur-tout y fera bien sensible.

Les charlatans sont donc bernés tout net !
 Ce soir Tartuffe, et demain Mahomet !
 Après demain l'on nous jouera de même.
 Des Genevois on adoucit les mœurs,
 On les polit, ils deviendront meilleurs.
 On s'aimera. Souffrirons-nous qu'on s'aime ?
 Allons brûler le théâtre à l'instant.
 Un chevalier ambassadeur de France
 Vient d'ériger cet affreux monument,
 Séjour de paix, de joie et d'innocence :
 Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement.
 Ayons tous deux la vertu d'Erostrate ; (5)
 Ainsi que lui méritons un grand nom.
 Vous connaissez la noble ambition.
 Le grand vous plaît et la gloire vous flatte :
 Prenons ce soir en secret un brandon.
 En vain les fots diront que c'est un crime :
 Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal.
 Aux vrais savans tout doit sembler égal.
 Bâtir est beau ; mais détruire est sublime.
 Brûlons théâtre, actrice, acteur, souffleur,
 Et spectateur, et notre ambassadeur.

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
 Crut contempler l'ange exterminateur,
 Qui fait sonner sa fatale trompette
 Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,
 Pour réussir, Vachine doit s'armer ;
 Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire ?
 Sans toi, Vénus, peut-on favoir aimer ?
 Sans toi, Vachine, on n'est pas sûr de nuire.

Vachine prend (je ne puis déceimment
 Dire en quel lieu , mais le lecteur m'entend)
 Un tas pourri de brochures nouvelles,
 Vers de le Brun morts aussitôt que nés, (6)
 Longs mandemens dans le *Puy* confinés, (7)
 Tacite orné par le sieur la Blétrie
 D'un style neuf et d'un mélange heureux
 De pédantisme et de galaaterie;
 Journal chrétien, madrigaux amoureux
 De Chiniac les écrits plagiaires, (8)
 Du droit canon quarante commentaires.
 Tout ce fatras fut du chanvre en son temps;
 Linge il devint par l'art des tifferands;
 Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
 Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
 De visions à l'envi le chargèrent;
 Puis on le brûle : il vole dans les airs,
 Il est fumée, aussi-bien que la gloire.
 De nos travaux voilà quelle est l'histoire.
 Tout est fumée, et tout nous fait sentir
 Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchans ont posé cette étoupe
 Sous le foyer où s'assemble la troupe;
 La mèche prend. Ils regardent de loin
 L'heureux effet qui fuit leur noble soïn, (9)
 Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
 Leurs fronts plissés se dérider de joie.
 Déjà la flamme a surmonté les toits,
 Les toits pourris, séjour de tant de rois;
 Le feu s'étend, le vent le favorise.
 Le spectateur, que la flamme poursuit,
 Crie au secours, se précipite et fuit,

Jean-Jacques rit; Brognon les exorcise.
 Ainsi Chalcas et le traître Sinon
 S'applaudissaient lorsqu'ils mirent en cendre
 Les murs sacrés du superbe Ilion,
 Que le dieu Mars, Aphrodise, (10) Apollon,
 Virent brûler et ne purent défendre.
 Las! que devient le pauvre entrepreneur,
 Ce Rosimond plus généreux qu'habile?
 A ses dépens il a, pour son malheur,
 Fait à grands frais meubler le noble asile
 Des doux plaisirs peu faits pour cette ville.
 Un seul moment consume l'attirail
 Du grand César, d'Auguste, d'Orosmane,
 Et la toilette où se coiffa Roxane,
 Et l'ornement de Rome et du férial.
 O Rosimond! que devient votre bail?
 De tous vos soins quel funeste salaire!
 Est-ce à Calvin que vous aurez recours?
 Est-ce à l'évêque appelé titulaire?
 Hélas! lui-même a besoin de secours.
 Ah malheureux! à qui vouliez-vous plaire?
 Vous êtes plaint; mais fort abandonné.
 Après vingt ans vous voilà ruiné.
 De vos pareils c'est le sort ordinaire.
 Qui du public s'est fait le serviteur
 Peut se vanter d'avoir un méchant maître.
 Soldat, auteur, commentateur, acteur
 Egalement se repentent peut-être.
 Loin du public heureux dans sa maison
 Qui boit en paix, et dort avec Sufon. (11)

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) OBSERVEZ, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans la *Henriade*, on lui en a donné deux dans la divine *Pucelle*, et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poème moral de la guerre genevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

(2) De *Luc*, d'une des plus anciennes familles de la ville: c'était le *Paoli* de Genève: il est d'ailleurs physicien et naturaliste. Son père entend merveilleusement *Se Paul*, sans savoir le grec et le latin: on dit qu'il ressemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre syndics.

(4) Le chevalier de *Beauteville*, ambassadeur en Suisse, lieutenant-général des armées. Il contribua, plus que personne, à la prise de *Berg-op-zoom*.

(5) *Erostrate* brûla, dit-on, le temple d'Ephèse pour se faire de la réputation.

(6) Nous ne savons pas qui est ce *le Brun*. Il y a tant de plats poètes connus deux jours à Paris, et ignorés ensuite pour jamais!

(7) C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chauderonniers de son diocèse, leur parla de *la Motte* et de *Fontenelle*.

(8) Le *Chiniac* nous est aussi inconnu que *le Brun*. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de *Fleury*, qui a été assez indigent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très-connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés.

De telles gens il est assez,
Priez DIEU pour les trépassés.

(9) Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

(10) *Vénus* est nommée en grec *Aphrodite*. Notre auteur l'appelle *Aphrodise*: c'est apparemment par euphonie, comme disent les doctes.

(11) On accusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Genevois qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poétique qu'on attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

(a) Le roi de France à Genève affligée
Par ses bontés rend enfin le repos;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a voulu que tout soit dans la joie:
Pour cet effet ce bon roi nous envoie
Un doux ministre, un brave chevalier, etc.

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE. 333

CHANT CINQUIEME.

DES prédicans les ames réjouies
Rendaient à DIEU des grâces infinies (1)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait,
Si les plaisirs que son rabat condamne
Sont enlevés au féculier profane.
Qu'arriva-t-il? le désordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaisir disparut.
Mieux qu'un sermon l'aimable comédie
Instruit les gens, les rapproche, les lie:
Voilà pourquoi la discorde en tout temps
Pour son séjour a choisi les couvens.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire.
Et tous les soins du ministre de paix
Dans la cité sont perdus désormais.
Mille horlogers (2) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'espace et diviser le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente: on ne fait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement occupées
A ranimer sur un grès plat et rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb

De lourds mousquets dégarnis de platine.
 Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
 Et fait tourner les poulets déplumés,
 Bientôt se change aux regards alarmés
 En longue pique, instrument de carnage:
 Et l'ouvrier contemplant son ouvrage
 Tremble lui-même et recule de peur.

O jours! ô temps de disette et d'horreur!
 Les artisans dépourvus de salaire,
 Nourris de vent, défiant les hafards,
 Meurent de faim, en attendant que Mars
 Les extermine à coups de cimenterre.

Avant ce temps l'industrie et la paix
 Entretenaient une honnête opulence;
 Et le travail, père de l'abondance,
 Sur la cité répandait ses bienfaits.
 La pauvreté, sèche, pâle, au teint blême,
 Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
 Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
 Fille du Stix, pire que la mort même,
 De porte en porte allait traînant ses pas.
 Monsieur Labat la guette, et n'ouvre pas. (3)
 Et cependant Jean-Jacque et sa forcère,
 Le beau Covelle et sa reine d'amour,
 Avec Bonnet buvaient le long du jour,
 Pour soulager la publique misère.
 Au cabaret le bon milord payait:
 Des indigens la foule s'y rendait.
 Pour s'en défaire Abington leur jetait
 De temps en temps de l'or par les fenêtres;
 Nouveau secret très-peu connu des prêtres.

L'or s'épuisa: le secours dura peu.
 Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
 Sous les drapeaux il est beau qu'il se range,
 Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait: *les seigneurs magnifiques* (4)
 Allaient subir le fort des républiques;
 Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
 Abyma Tyr et les murs de Carthage,
 Changea la Grèce en d'horribles déserts,
 Des fils de Mars énerva le courage,
 Dans des filets (5) prit l'empire romain,
 Et quelque temps menaça Saint-Marin. (9)
 Hélas! un jour il faut que tout périsse.
 Dieu paternel, sauvez du précipice
 Ce pauvre peuple, et reculez sa fin.

Dans le conseil le doux Paul Galatin
 Cède à l'orage, et navré de tristesse,
 Quitte un timon qui branlait dans sa main.

Nécessité fait bien plus que sagesse.
 Cramer un jour, ce Cramer dont la presse
 A tant gémi sous ma prose et mes vers,
 Au magasin déjà rongés des vers;
 Le beau Cramer, qui jamais ne s'empresse
 Que de chercher la joie et les festins;
 Dont le front chauve est encor cher aux belles;
 Acteur brillant dans nos pièces nouvelles,
 Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
 Se promenait dans la ville affligée,
 Vide d'argent et d'ennuis surchargée.
 Dans sa cervelle il cherchait un moyen
 De la sauver, et n'imaginait rien.

A la fenêtre il voit madame Oudrille,
 Et son époux, et son frère, et sa fille,
 Qui chantaient tous des chansons en refrain,
 Près d'un buffet garni de Chambertin.
 Mon cher Cramer est homme qui se pique
 De se connaître en vin plus qu'en musique.
 Il entre, il boit, il demeure surpris
 Tout en buvant de voir de beaux lambris,
 Des meubles frais, tout l'air de la richesse.
 Je crois, dit-il, non sans quelque aigresse,
 Que la fortune enfin vous a compris
 Au numéro de ses chers favoris.

L'an dix-sept cent deux six, ou je me trompe,
 Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
 Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;
 Votre gosier, raclé par la piquette,
 Pouffait des sons d'une voix bien moins nette.
 Pour Dieu montrez à mes sens ébaudis
 Par quel moyen votre fortune est faite.

Madame Oudrille en ces mots repliqua:
 La pauvreté long-temps nous suffoqua,
 Quand la discorde était dans la famille.
 J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,
 Monsieur Oudrille avec tous ses parens,
 Ma belle-sœur l'était avec ma fille;
 Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
 Notre intérêt nous a tous réunis.
 Pour être en paix dans son lit comme à table,
 Le premier point est d'être raisonnable.
 Chacun cédant un peu de son côté,
 Dans la maison met la prospérité.

Cramer

Cramer aimait cette saine doctrine.
 D'un trait de feu son esprit s'illumine;
 Il se recueille, il fait son pronostic;
 Boit, prend congé, puis avise un syndic
 Qui disputait dans la place voisine
 Avec De Luc, et Clavière et Flournois.
 Trois conseillers et quatre bons bourgeois
 Au près de là criaient à pleine tête,
 Et se morguaient d'un air très-malhonête.
 Cramer leur dit: madame Oudrille est prête
 A vous donner du meilleur Chambertin.
 Montez là-haut; c'est l'arrêt du destin.
 Ce jour pour vous doit être un jour de fête.
 Chacun y court, citadin, conseiller:
 Le beau Covelle y monte le premier.
 En jupon blanc sa belle requinquée
 L'accompagnait et ferrait son blondin,
 Qui sur le cou lui passait une main.
 A leur devant madame Oudrille arrive;
 Sa face est ronde et sa mine est naïve,
 En la voyant le cœur se réjouit.
 Elle conta comment elle s'y prit
 Pour radouber sa barque délabrée.

Tout le conseil entendit la leçon.
 Le peuple même écouta la raison.
 Les jours sereins de Saturne et de Rhée,
 Les temps heureux du beau règne d'Astrée
 Dès ce moment renaquirent pour eux.
 On rappela les danses et les jeux,
 Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable;
 Jeux protégés par un ministre aimable,
 Jeux détestés de Vernet l'ennuyeux.

Poèmes.

Y

Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaisirs de paix,
Revint placer son lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille:

Et l'on jura que si quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers madame Oudrille.

Le roux Rousseau de fureur hébété,
Avec sa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, et fit vite un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) **EXPRESSION** si familière à l'un d'eux que, l'ayant répétée vingt fois dans un sermon, un de ses parens lui dit: *Je te rends des grâces infinies d'avoir fini.*

(2) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne sont pas des artisans ordinaires; ce sont, comme l'a dit l'auteur du siècle de *Louis XIV*, des physiciens de pratique. Les *Graham* et les *Le Roi* ont joui d'une grande considération; et *M. le Roi* d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poëte est à un grammairien.

(3) C'est un français réfugié qui, par une honnête industrie et par un travail estimable, s'est procuré une fortune de plus de deux millions. Presque toutes les familles opulentes de Genève sont dans le même cas. Les enfans de *M. Heryart*, contrôleur-général des finances sous le cardinal *Mazarin*, se retirèrent dans la Suisse et en Allemagne, avec plus de six millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande et l'Angleterre sont remplies de familles réfugiées qui, ayant transporté les manufactures, ont fait des fortunes très-considérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaisir dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions, si l'on établissait en France la liberté de conscience, comme elle l'est dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaste empire de la Russie et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un descendant de *M. Heryart*.

(4) Quand les citoyens sont convoqués, le premier syndic les appelle *souverains et magnifiques seigneurs*.

(5) Les filets de *Saint Pierre*. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné sur les descendans des *Scipions*.

(6) Le cardinal *Albéroni*, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de *St Marin* en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre *Urbain* et *Rimini*. Elle conquit

autrefois un moulin; mais craignant le fort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les Etats.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins et d'excellens potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grâce prévenante accordée à *Jacob*, et refusée à son frère le *pate palu*; qu'on ne parlait que des *supralapiaires*, des *infralapiaires*, des *universalistes*, de la perception de DIEU différente de sa vision, de plusieurs autres visions; de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de *Vigilantius* et de *Jérôme*, et autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, et par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, et on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

EPILOGUE.

JE donnerai le sixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie et ne vend pas, quoi qu'en dise l'ex-jésuite *Patouillet* dans un de ses mandemens contre tous les parlemens du royaume, sous le nom d'un archevêque. (1) J'espère qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de l'Homme aux quarante écus.

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes; si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est par fois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

(1) J. F. de *Montillet*, archevêque d'Auch, signa dans son palais archiépiscopal, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire composé par *Patouillet* et conforts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il est dit dans ce libelle (page 35.) „ vos pères vous avaient appris à respecter les „ jésuites; cette vénérable compagnie vous avait pris dans son sein „ dès votre enfance, pour former vos cœurs et vos esprits par le lait „ de ses instructions. Elle cesse d'être: on leur ôte, en les rendant au „ siècle, le patrimoine qu'ils y avaient laissé, etc. „

C'est-à-dire que *Patouillet* voulait bouleverser la famille des *Patouillet*s, en demandant à partager, et en ne se contentant pas de sa pension.

Patouillet poursuit humblement dans son palais archiépiscopal: (pag. 47) „ Quelle est la puissance qui a frappé ces coups inouïs? „ C'est une puissance étrangère..... qui est allée bien au-delà des „ limites de sa compétence. „

Ainsi, selon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlemens du royaume, les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, etc. etc. etc. „ Ces parlemens, ajoute-t-il, „ (pag. 48) sont les vrais ennemis des deux puissances, qui, mille „ fois abattus par leur concert, toujours animés de la rage la plus noire, „ toujours attentifs à nous nuire, nous ont porté enfin le plus perçant „ de tous les coups. „

A l'égard de *Jean-Jacques*, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser par-tout où il a paru, puisque c'est un absurde raisonneur qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre JESUS-CHRIST, a imprimé aussi dans le même libelle que JESUS-CHRIST est mort comme un Dieu : puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel, et affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne le 25^e juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons

Ainsi *Patouillet* fait dire à *Montillet* que les parlemens sont des séditeux qui ont nui à tous les évêques en les défendant des jésuites.

Notre imbécille *Montillet*
Devint ainsi le perroquet
De notre savant *Patouillet* ;
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poésie dans son mandement. Il traite (pag. 13,) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme qui dans ce temps-là même avait prêté généreusement au neveu de *J. F. Montillet* une somme considérable, en bon voisin : et le *J. F. Montillet* d'Auch est assez mal avisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi, quand au bout de trois ans la nièce de l'archevêque *J. F. Montillet* envoya son argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque *J. F. Montillet*, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : Monsieur, je vous demande très-humblement pardon d'avoir signé le libelle de *Patouillet* etc. ou bien : Monsieur, je suis un imbécille qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, et qui m'en suis rapporté à ce misérable *Patouillet* etc. ou bien : Monsieur, pardonnez à ma bêtise si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de *Patouillet* ; ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur *Montillet* et *Patouillet*.

à traiter ainsi les brouillons et les ingrats, et à écraser les serpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à *Henri IV*, à *Louis XIV* et à la vérité dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur : il est juste que celui qui a vécu avec la petite-fille de *Corneille* extermine les descendans des *Claveret*, des *Scudéri* et des *d'Aubignac*.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page ; un romancier qui croit éclipser *Télémaque* en élevant un jeune seigneur pour en faire un menuisier, et qui croit surpasser madame de *la Fayette* en faisant donner des baisers à un précepteur suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende-honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de *Louis XIV*, défigurent la langue française par un style barbare ou ampoulé, ou entortillé ; ceux qui parlent poétiquement de physique, ceux qui dans les choses les plus communes prodiguent les expressions les plus violentes ; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable *Racine* ; ceux qui se croient des *Tite-Live* pour avoir copié des dates ; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous apprendre des faits ; ceux qui, inconnus au barreau, publient les recueils de leurs plaidoyers inconnus au public ; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes argumens, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y

faire les réponses les plus frivoles et les plus fottes ; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire , comme on vend des merceries dans une boutique , et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé , sans avoir jamais pu rien produire de supportable ; ceux qui On aurait plutôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excréments du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine , qui encourage le bon goût et qui proscrive le mauvais , qui puisse donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver ? qui sera assez éclairé et courageux ? . . . Ah ! si M. l'abbé d'Olivet , notre cher compatriote , pouvait prendre cette peine ! mais il est trop vieux , et l'ex-jésuite *Nonotte* (2) infecte impunément notre Franche-Comté.

Fait à Besançon le 25 mars 1768.

(2) Nous commençons pourtant à espérer que *Nonotte* se dégraissera. Un magistrat de notre ville le trouva ces jours passés dansant en veste et en culotte déchirée avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles ; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un singe. A l'égard de *Patouillet* , il n'y a rien à espérer de lui ; le maraut a pris son pli. En qualité de Franc-Comtois , je ne cherche pas les expressions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre est quelquefois nécessaire , quoique la métaphore ait ses agréments.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé *Prost* impliqué dans la sainte banqueroute de frère *la Valette* , (*) lequel *Prost* est retiré à Dole sous le

(*) On ne fait pas de quelle banqueroute parle ici M. C. . . avocat de Besançon , auteur de cet épilogue , car le révérend père *la Valette* , ou frère *la Valette* (comme on voudra) a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam* , l'une à la Guadeloupe ou Guadaloupe , l'autre à Londres.

nom de *Rotalier* ; il a déjà fait son marché avec tous les épiciers de la province , pour leur vendre ses remarques sur le pontificat de *Grégoire VII.* de *Jean XII.* d' *Alexandre VI.* ; sur l'ulcère main dont *Léon X* fut attaqué dans le périnée ; sur la liberté d'indifférence , l'optimisme , *Zaire* , *Tancrède* , *Nanine* , *Méropé* , le siècle de *Louis XIV* et la princesse de *Babylone* . Nous pourrions joindre ici frère *Prost* dit *Rotalier* à frère *Nonotte* et à frère *Patouillet* , quand nous serons de loisir , et que nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous négligions *Cogé* et *Larcher* , et *Guyon* , et les grands hommes attachés à la secte des convulsionnaires , de qui les écrits donnent des convulsions. Nous sommes justes , nous n'avons acception de personne.

Bos , asinusve suat , nullo discrimine habemus.

F I N.

LA FETE
DE BELLEBAT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE lettre contient la description d'une fête donnée à Bellébat chez M. le marquis de Livry, en 1724.

Le curé de Courdimanche, dans la paroisse de qui le château de Bellébat est situé, était un fort bon homme, à demi-fou, qui se piquait de faire des vers et de bien boire, et se prêtait de bonne grâce aux plaisanteries dont on le rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête où se trouvaient un grand nombre de jeunes femmes, et dans la description adressée à une princesse jeune et qui n'était point mariée, est un reste de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne sont pas de M. de *Voltaire*, et ceux qui lui appartiennent sont faciles à distinguer.

Le divertissement intitulé *l'Hôte et l'Hôtesse*, a été composé pour une fête que MONSIEUR devait donner à la Reine, à Brunoi, en 1776.

LA FÊTE DE BELLEBAT.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADemoiselle DE CLERMONT.

1724.

LES citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertissemens et de leurs fêtes; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaisirs. Bien différens en cela de M. votre frère aîné, (1) qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous sommes tous devenus ici poètes et musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand-homme qui excelle en ces deux genres; c'est le curé de Courdimanche: ce bon homme a la tête tournée de vers et de musique; et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de *Vertamont*. (2) Nous le couronnâmes poète hier en cérémonie dans le château de Bellébat; et nous nous flattons que le bruit de cette fête magnifique excitera par-tout l'émulation, et ranimera les beaux arts en France.

On avait illuminé la grand'salle de Bellébat,

(1) M. le Duc, premier ministre.

(2) C'était un chanfonnier du pont-neuf, très-célèbre alors, comme le *savoyard*, dont parle *Boileau*, l'avait été de son temps. Depuis les chanfonniers ont quitté le pont-neuf pour le théâtre de l'opéra-comique.

au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet; au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne alumée, qui donnait à la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de *Clermont* et tous les citoyens de *Bellébat* étaient rangés sur des tabourets; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon? un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain de sucre; et sur chaque bonnet on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poètes de l'antiquité. Ceux qui faisaient les fonctions de grands-maîtres des cérémonies avaient une couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vert, qui leur servait de mante.

Tout étant disposé, et le curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux, qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à son trône. Dès qu'il fut assis, l'orateur lui prononça, à genoux, une harangue dans le style de l'académie, pleine de louanges, d'antithèses et de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui fait bien qu'il en mérite encore davantage: car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre reine, (3) qui hait les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles; les chœurs allèrent à merveille, et la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les assistans ni le curé ni l'auteur

(3) *Marie Leczinski* qui venait d'épouser *Louis XV*. Mademoiselle de *Clermont* était surintendante de sa maison.

n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien sentir l'agrément: les projets et les préparatifs de ces divertissemens font toujours agréables, l'exécution rarement bonne et le récit souvent ennuyeux.

Ainsi dans les plaisirs d'une vie innocente,
 Nous attendons l'heureux jour
 Où nous reverrons le séjour
 De cette reine aimable et bienfesante,
 L'objet de nos respects, l'objet de notre amour:
 Le plaisir de vivre à sa cour
 Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de *Courdimanche* s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitans de *Courdimanche* vinrent en cérémonie le haranguer. *Voltaire* porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT de *Courdimanche* chante;

Peuples fortunés de *Courdimanche*,
 Devant le curé que tout s'épanche;
 A le couronner qu'on se prépare,
 De pampre en attendant la tiare.

(On met une couronne sur la tête du curé.)

LE CHOEUR chante. (4)

Que l'on doit être
 Content d'avoir un prêtre,
 Qui fait de si beaux vers!
 Qu'on applaudisse

(4) Sur un air de l'opéra de *Thésée*.

Sans cesse à ses nouveaux airs,
 A ses concerts!
 Qu'à l'église il nous bénisse;
 Qu'à table il nous réjouisse;
 Que d'un triomphe si doux
 Tous les curés soient jaloux.

Mène-t-on dans le monde une vie (5)

Qui soit plus jolie
 Qu'à Bellébat?
 Ce curé nous enchante:
 Lorsqu'à table il chante
 On croirait être au sabbat.
 Le démon poétique
 Qui rend pâle, étique,
 Voltaire le rimeur,
 Rend la face
 Bien grasse
 A ce pasteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit sa gloire, (6)
 Tous les buveurs on lui voit terrasser;
 Mais il ne veut, pour prix de sa victoire,
 Que le bon vin que Livry (7) fait verser.
 On vient pour l'admirer des quatre coins du monde;
 On quitte une brillante cour;
 Par-tout à sa fanté chacun boit à la ronde;
 Mais qui peut voir sa face rubiconde
 Voit sans étonnement l'excès de notre amour.

(5) Sur l'air des *vicillards de Thésée*.

(6) Sur l'air: *Au généreux Roland*, etc.

(7) Le marquis de Livry, premier maître d'hôtel du roi, qui était de la fête.

Triomphez,

Triomphez, grand Courdimanche,
 Triomphez des plus grands cœurs;
 Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
 Qu'il est permis de manger votre éclanche. (8)
 (*une nymphe lui présente un verre de vin.*)

U N H A B I T A N T chante.

Versez-lui de ce vin vieux,

Silvie,

Versez-lui de ce vin vieux;

Encore un coup, je vous prie,

L'amour vous en rendra deux.

Vénus permet qu'en ces beaux lieux

Bacchus préside;

Le curé de ce lieu joyeux

Est le druide;

Honneur, cent fois honneur

A ce divin pasteur:

Le plaisir est son guide;

Que les curés d'alentour

Viennent lui faire la cour.

(9) Où trouver la grâce du comique;

Un style noble et plaisant,

Et du grand et sublime tragique

Le récit tendre et touchant?

Voltaire a-t-il tout cela dans sa manche?

Et lon lan la

Ce n'est pas là

Qu'on trouve cela,

C'est chez le grand Courdimanche.

(8) Mets que le curé vantait beaucoup.

(9) Sur l'air: *Le pays de Cocagne*, d'une comédie de *le Grand*,
Poèmes.

En fait de cette douce harmonie
 Qui charme et séduit les cœurs,
 Des maîtres de France ou d'Italie,
 Qui doit passer pour vainqueurs ?
 Entre Miguel et Lulli le choix penche ;
 Et l'on lan la
 Ce n'est pas là
 Qu'on trouve cela,
 C'est chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche,
 O que c'est un homme divin !

Sa ménagère est fraîche et blanche ;
 Salut au curé de Courdimanche ;
 Sûr d'une soif que rien n'étanche,
 Il viderait cent brocs de vin ;
 Salut au curé de Courdimanche ;
 O que c'est un homme divin !

Du pain bis, une simple élanche ;
 Salut au curé de Courdimanche ;
 Maigre ou gras, bécaffine ou tanche,
 Tout est bon dès qu'il a du vin.
 Salut au curé de Courdimanche ;
 O que c'est un homme divin !

Des vers il en a dans sa manche ;
 Salut au curé de Courdimanche ;
 Aucun repas ne se retranche ;
 En s'éveillant il court au vin ;
 Salut au curé de Courdimanche ;
 O que c'est un homme divin !

(*la scène change et représente l'agonie du curé de Courdimanche :
 il paraît étendu sur un lit.*)

C H O E U R.

Ah ! notre curé
 S'est bien échaudé,
 Fesant sa lessive. (10)

Ah notre curé
 Est presque enterré,
 Pour s'être échaudé.

U N H A B I T A N T.

Et du même chaudron (*bis.*)
 La pauvre Bacarie
 A brûlé son...

L E C H O E U R *l'interrompant.*

Ah ! notre curé etc.

U N H A B I T A N T.

Quelques gens nous ont dit
 Que le curé lui-même
 Avait brûlé son...

L E C H O E U R *l'interrompant.*

Ah ! notre curé etc.

(10) Il lui était tombé sur les jambes une chaudière d'eau bouillante,
 On le suppose si incommode qu'il est à l'extrémité.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

CURÉ de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
 Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
 Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
 Enterré, confessé, baptisé votre monde;
 Après tant d'*oremus* chantés si plaisamment,
 Après cent *requiem*, entonnés si gaiment,
 Pour nous, je l'avourai, c'est une peine extrême,
 Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
 Mais tout passe et tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
 L'instant où nous naissons est un pas vers la mort. (11)
 Le petit père André n'est plus qu'un peu de cendre;
 Frère Fredon n'est plus; Diogène, Alexandre,
 César, le poète Roi, la Fillon, Constantin,
 Abraham, Brioché, tous ont même destin.
 Ce cocher, si fameux à la cour, à la ville,
 Amour des beaux esprits, père du vaudeville,
 Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
 Près saint Eustache encore est pleuré du quartier.
 Vous les suivrez bientôt: c'est donc ici, mon frère,
 Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
 Si vous aviez été toujours homme de bien,
 Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien.
 Mais qui peut, entre nous, garder son innocence?
 Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence?
 Combien en a-t-on vu jusqu'aux pieds des autels
 Porter un cœur pétri de penchans criminels;
 Dans ce tribunal même où par des lois sévères
 Des fautes des mortels ils font depositaires,

(11) Chaque instant de la vie est un pas vers la mort. Vers de Corneille dans Bérénice.

Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
 Et commettre la chose, alors qu'ils l'écoutaient!
 Combien n'en vit-on pas, dans une sacrifice,
 Conduire une dévote avec hypocrisie,
 Et sur un banc trop dur, travailler en ce lieu,
 A faire à son prochain des serviteurs de DIEU!

Je veux que de la chair le démon redoutable
 N'ait pu vous enchanter par son pouvoir aimable;
 Que digne imitateur des saints du premier temps,
 Vous ayez pu dompter la révolte des sens:
 Vous viviez en châtré; c'est un bonheur extrême:
 Mais ce n'est pas assez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
 Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
 Ce goût, ce sentiment, cette ivresse du cœur,
 La charité, mon fils! le chrétien vit par elle:
 Qui ne sait point aimer n'a qu'un cœur infidelle,
 La charité fait tout; vous possédez en vain
 Les mœurs de nos prélats, l'esprit d'un capucin;
 D'un cordelier nerveux la timide innocence;
 La science d'un carme avec sa continence;
 Des fils de Loyola toute l'humilité,
 Vous ne ferez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort suprême;
 Pour mieux favoir aimer, haïssez-vous vous-même.
 Faites-nous humblement un exposé succint
 De cent petits péchés dont vous fûtes atteint;
 Vos jeux, vos passe-temps, vos plaisirs et vos peines,
 Olivette, Amauri, (12) vos amours et vos haines;
 Combien de muids de vin vous vidiez dans un an;
 Si Brunelle avec vous a dormi bien souvent.

(12) Allusions à des anecdotes particulières de la vie du curé.

Après que vous aurez aux yeux de l'assemblée
 Etalé les péchés dont votre ame est troublée ;
 Avant que de partir , il faudra prudemment
 Dictier vos volontés et faire un testament.
 Bellebat perd en vous ses plaisirs et sa gloire :
 Il lui faut un poëte et des chansons à boire ;
 Il ne peut s'en passer ; vous devez parmi nous
 Choisir un successeur qui soit digne de vous.
 Il fera votre ouvrage , et vous pourrez le faire
 De votre esprit charmant unique légataire.
 Tel Elie autrefois , loin des profanes yeux
 Dans un char de lumière emporté dans les cieus ,
 Avant que de partir pour ce rare voyage ,
 Consolait Elisée qui lui servait de page ;
 Et dans un testament qu'on n'a point par écrit ,
 Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.

Afin de soulager votre mémoire usée ,
 Nous ferons en chansons une peinture aisée
 De cent petits péchés que peut faire un pasteur ,
 Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANS de Bellebat chantent.

Air du *Confiteor*.

VOUS prenez donc congé de nous ;
 En vérité c'est grand dommage ;
 Mon cher curé , disposez - vous
 A franchir gaiement ce passage.
 Hé quoi vous résistez encor !
 Dites votre *confiteor*.

Lorsque vous aimâtes Margot ,
 Vous n'étiez pas encor sous-diacre.
 Un beau jour de Quasimodo ,
 Avec elle montant en fiacre...
 Vous en souviendrait-il encor ?
 Dites votre *confiteor*.

Nous vous avons vu pour Catin
 Abandonner souvent l'office ;
 Vous n'êtes pas , pour le certain ,
 Chu dans le fond du précipice ;
 Mais parbleu vous étiez au bord :
 Dites votre *confiteor*.

Vos sens de Brunelle enchantés
 La fêtaient mieux que le dimanche.
 Sous le linge elle a des beautés ,
 Quoiqu'elle ne soit pas trop blanche ,
 Et qu'elle ait quelque taie encor :
 Dites votre *confiteor*.

Vous avez renversé sur cu
 Plus de vingt tonneaux par année ,
 Tout Courdimanche est convaincu
 Que Toinon fut plus renversée.
 Pour les muids de vin , passe encor :
 Dites votre *confiteor*.

N'êtes - vous pas demeuré court
 Dans vos rendez - vous , comme en chaire ?
 Vous avez tout l'air d'un Saucourt ,
 De grands traits à la cordelière ;
 Mais tout ce qui luit n'est pas or :
 Dites votre *confiteor*.

Elève et quelquefois rival
De l'abbé de Pure et d'Horace,
Du fond du confessionnal,
Quand vous grimpez sur le Parnasse,
Vous vous croyez sur le Thabor;
Dites votre *confiteor*.

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'est pour le salut de votre ame:
C'est pour vous de grâce un trésor:
Dites votre *confiteor*.

Après la confession LE BEDEAU chante.

Gardez tous un silence extrême,
Le curé se dispose à vous parler lui-même;
Pour donner plus d'éclat à ses ordres derniers
Il a fait assembler ici les marguilliers.

Ecoutez comme on carillonne;
Du bruit des cloches Bellébat résonne;
Il touffe, il crache, écoutez bien;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ chante d'un ton entre-coupé.

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pasteur;
J'ai su boire, chanter et plaire,
Toutes mes brebis contenter;
Mon successeur fera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU chante.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré.
Est-il pour nous une gloire plus grande?
L'auteur d'Oedipe est devenu curé.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende etc.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaisir Bellébat reconnaisse
De ce curé le digne successeur;
Il faut toujours dans la paroisse
Un grand poète avec un grand buveur.

(à Voltaire.)

Que l'on bénisse
Le choix propice,
Qui du pasteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire et qu'il soit célébré etc.

(Madame la marquise de Prie présente à Voltaire une
couronne de laurier et l'installe en chantant.)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux;
Je te le donne
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANS de Bellebat chantent.

Dans cet auguste jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, etc.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, etc.

(on annonce au coadjuteur ses devoirs.)

Du poste où l'on t'introduit:
Connais bien toutes les charges;
Il faut des épaules larges,
Grand'foif et bon appétit.

(l'on répète.)

Du poste etc.

(on fait le panégyrique du curé comme s'il était mort.)

UN CHORIPHÉE chante.

Hélas! notre pauvre saint,
Que DIEU veuille avoir son ame;
Pain, vin, jambon, fille ou femme,
Tout lui passait par la main.

LE CHOEUR.

Hélas! etc.

LE CHORIPHÉE.

Il eut cru taxer les Dieux
D'une puissance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé de vin vieux.

LE CHOEUR répète.
Il eût cru etc.

LE CHORIPHÉE.
Tout Courdimanche en discord
Menaçait d'un grand tapage;
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHOEUR.
Tout Courdimanche etc.

LE CHORIPHÉE.
Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit son bréviaire;
Lui courait au vin d'abord.

LE CHOEUR.
Quand l'orage etc.

LE CHORIPHÉE.
Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence;
S'il prêchait la pénitence
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.
Bon homme, etc.

DEUX JEUNES FILLES chantent.

Que nos prairies
Seront fleuries!
Les jeux, l'amour
Suivent Voltaire en ce jour;

Déjà nos mères
Sont moins sévères :
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureuse terre,
C'est à Voltaire
Que tout est dû !

LE CHOEUR.

Que nos prairies etc.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit ;
Un cœur sauvage
Par lui s'adoucit ;
Fille trop sage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies etc.

(remerciment de Voltaire au curé.)

CURÉ, dans qui l'on voit les talens et les traits,
La gaité, la douceur et la soif éternelle
Du curé de Meudon qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire est immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talens, votre esprit, ces dons d'un dieu propice ;
C'est le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à résigner.
Puisse votre carrière être encor longue et belle ;
Vous formerez en moi votre heureux successeur :
Je ferai dans ces lieux votre coadjuteur,
Par-tout hors auprès de Brunelle.

LE CHOEUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur !

(à monseigneur le comte de Clermont.)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnaisse
Pour le coq de notre paroisse ;
Que ton frère, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France ;
Qu'on chante, si l'on veut, sa vertu, sa prudence ;
Toi seul dans Bellebat rempliras nos desirs :
On peut par-tout ailleurs célébrer sa justice ;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaisirs ;
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office ?

(à M. de Billy son gouverneur.)

Billy, nouveau Mentor, bien plus sage qu'austère,
De ce Télémaque nouveau ;
Si pour éclairer sa carrière,
Ta main de la raison lui montre le flambeau,
Le flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire :
Loin d'éteindre ses feux, ose en brûler encor ;
Et que jamais sur-tout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque et le Mentor.

(au seigneur de Bellebat.)

Duchy, maître de la maison,
Vous me paraissez franc, vrai, sans façon,
Très-peu complimenteur, et je vous en révère :
La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux,
Allez, ne craignez rien des transports de ma lyre :
Je vous estimerai, mais sans vous en rien dire ;
C'est comme il faut vivre avec vous.

(à M. de Mont-Chefne.)

Continuez , Monsieur , avec l'heureux talent
D'être plaisant et froid , sans être froid plaisant ,
De divertir souvent , et de ne jamais rire ;

Vous savez railler sans médire ;

Et vous possédez l'art charmant

De ne jamais fâcher , et toujours contredire.

(à Mme de Mont-Chefne.)

Vous , aimable moitié de ce grand disputeur ,
Vous , qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites ;
Vous , de qui l'on estime et l'esprit et le cœur ,
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites ;
Jouissez du plaisir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont son esprit abonde ;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(à Mme la marquise de Prie.)

De Prie , objet aimable et rare assurément ,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué , du frivole au solide !
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant !
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne ?
Vous connaissez Alain , ce poète fameux ,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux ;
Mais il dormait , et la faveur fut vaine.

Vous me pourriez payer d'un prix plus doux :
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous ,
N'attendez pas que je sommeille.

(à M. de Baye , frère de Mme de Prie.)

Vous êtes , cher de Baye , au printemps de votre âge ;
Vous promettez beaucoup , vous tiendrez davantage.

Sur-tout n'ayez jamais d'humeur ;

Vous plairez quand vous voudrez plaire :

D'ailleurs imitez votre frère ;

Mais hélas ! qui pourrait imiter votre sœur ?

(à M. le duc de la Feuillade.)

Vous avez , jeune la Feuillade ,

Ce don charmant que jadis eut Saucourt ;

Ce don qui toujours persuade ,

Et qui plaît sur-tout à la cour.

Gardez qu'un jour on ne vous plaigne

D'avoir su mal user d'un talent si parfait ;

N'allez pas devenir un méchant cabaret

Portant une si belle enseigne.

(à M. de Bonneval.)

Et vous , cher Bonneval , que vous êtes heureux !

Vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie ;

Et vous avez des vers le talent gracieux :

Ainsi diversément vous passez votre vie

A parler la langue des Dieux.

Partagez avec moi ce brin de ma couronne ;

De Prie , aux yeux de tous , m'a promis encor mieux :

Ah ! si ce mieux venait , je jure par les cieux

De ne le partager jamais avec personne.

(à M. le président Hénault.)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtisan :

En Apollon, vous êtes mon confrère ;
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire ;
Vif sans emportement, complaisant sans fadeur :

Homme d'esprit sans être auteur,
Vous présidez à cette fête ;

Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

(à MM. le marquis et l'abbé de Livry.)

Plus on connaît Livry, plus il est agréable.
Il donne des plaisirs et toujours il en prend ;
Il est le Dieu du lit et celui de la table.
Son frère, (13) en tapinois, en fait bien tout autant ;
Et sans perdre de sa prudence,

Lorsqu'avec des buveurs il se trouve engagé,
Il soutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Eglise de France.

(à M. Delaistre.)

Doux, sage, ingénieux, agréable Delaistre,
Vous avez gagné mon cœur,
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon estime envers vous à l'instant va paraître ;
Je vous fais mon enfant de cœur.

(13) L'abbé de Livry, ambassadeur en Portugal, en Espagne, et en Pologne.

LE CHOEUR chanté.

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur ;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraisser son pasteur.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Haut le pied, Coadjuteur.

LE COADJUTEUR chanté.

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable, et sans humeur ;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroisse, et mon cœur.
Haut le cul, belle ménagère ;
Haut le cul, Coadjuteur.

L'évêque le plus austère ;
S'il visitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHOEUR chanté.

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus ;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Que de biens sont attendus !

Des jeux l'escorte légère,
 Sous ce digne successeur,
 De la raison trop austère
 Délivrera notre cœur :
 Haut le pied, bonne ménagère ;
 Célébrez votre bonheur.

Raison, dont la voix murmure
 Contre nos tendres souhaits,
 Par une triste peinture
 Des cœurs tu troubles la paix.
 Ils peignent d'après nature ;
 Nous aimons mieux leurs portraits.

F I N.

LA BASTILLE. (I)

O R ce fut donc par un matin sans faute,
 En beau printemps un jour de Pentecôte,
 Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
 Un mien valet qui du soir était ivre :
 Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là ;
 C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
 Qu'avec vacarme il entre chez les gens.
 Et moi de dire alors entre mes dents :
 Gentil puiné de l'Essence suprême,
 Beau Paraquet, foyez le bien venu ;
 N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ?

En achevant ce discours ingénu,
 Je vois paraître au bout de ma ruelle,
 Non un pigeon, non une colombelle,
 De l'Esprit saint oiseau tendre et fidelle ;
 Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
 Monstres crochus que l'enfer a formés :
 L'un près de moi s'approche en sycophante ;
 Un maintien doux, une démarche lente,
 Un ton cafarde, un compliment flatteur
 Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.

Mon fils, dit-il, la cour fait vos mérites ;
 On prise fort les bons mots que vous dites,
 Vos petits vers, et vos galans écrits ;
 Et comme ici tout travail a son prix,
 Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
 Veut de vos soins vous donner récompense,
 Et vous accorde, en dépit des rivaux,
 Un logement dans un de ses châteaux.

Les gens de bien qui font à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte ;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.

Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début ; c'est me jouer d'un tour ;
Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princesse ;
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne fois connu jamais.
Je les respecte ; ils sont dieux sur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder ;
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi :
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis ; c'est trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un fort tranquille ;
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux.

J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces Messieurs, d'un air doux et bénin,
Obligamment me prirent par la main :
Allons, mon fils, marchons : fallut se rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit,
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,

Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités :
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porta la lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur ;
Vous y ferez avec plus de fraîcheur :
Puis me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la ferrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté ;
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.

Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte ;
La chère n'est délicate, ni forte ;
De ce beau mets je n'étais point tenté ;
Mais on me dit : c'est pour votre fanté,
Mangez en paix, ici rien ne vous presse.

Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse.

O Marc René, (2) que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur,
O Marc René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer ;
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer ;
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende !

F I N.

N O T E S.

(1) IL parut en 1714 des vers satiriques, intitulés les *J'ai vu*. M. de Voltaire ayant été soupçonné d'en être l'auteur, fut renfermé à la Bastille.

On trouvera les *J'ai vu* dans la vie de M. de Voltaire.

(2) Marc René de Voyer d'Argenson, alors lieutenant de police. M. de Voltaire ne parle point ici de M. d'Argenson du même ton que dans le *siècle de Louis XIV*, ou dans le petit poème sur la Police. Mais M. d'Argenson fut plus haï qu'estimé tant qu'il vécut. Après sa mort, on lui a rendu justice, et même plus que justice.

DIVERTISSEMENT

M I S E N M U S I Q U E,

*Pour une fête donnée par M. André à madame
la maréchale de Villars.*

R E C I T A T I F.

QUEL éclat vient frapper mes yeux ?
Est-ce Mars et Vénus qui viennent en ces lieux ?
Les Grâces et Bellone y marchent sur leur trace :
C'est ce héros semblable au dieu de Thrace ;
C'est lui dont l'heureuse audace
Arracha le tonnerre à l'aigle des Césars,
Brisa les plus fermes remparts,
Rassura nos Etats, et fit trembler la terre ;
C'est lui qui répandant la crainte et les bienfaits,
A mêlé sur son front l'olive de la paix
Aux lauriers sanglans de la guerre.

U N E V O I X S E U L E.

Air.

Voici cet objet charmant
Qui ternirait l'éclat de la fille de l'onde :
Entre elle et son époux le destin tout-puissant
Semble avoir partagé la conquête du monde :
L'un a dompté les plus fameux vainqueurs,
Et l'autre a soumis tous les cœurs.

D U O.

Que les fleurs parent nos têtes;
 Que les plus aimables fêtes
 Soient l'ornement de leur cour.

Fuyez nuit obscure,
 Que les feux de l'amour
 Allument dans ce séjour
 Une clarté plus pure
 Que le flambeau du jour.

UNE VOIX SEULE.

Ar.

Régnez, Nymphes charmantes,
 Réglez parmi les ris;
 Ne voyez point avec mépris
 L'hommage que l'on vous présente.
 Vos attraits en font tout le prix.
 De vos yeux l'aimable pouvoir
 De la paix de nos cœurs a troublé l'innocence;
 Nous vous aimons sans espérance
 Nous jouissons du moins du bonheur de vous voir;
 C'est notre unique récompense.

DEUX VOIX.

Régnez, Nymphes charmantes,
 Réglez parmi les ris;
 Ne voyez point avec mépris
 L'hommage que l'on vous présente,
 Vos attraits en font tout le prix.

L A M O R T

DE MADEMOISELLE

L E C O U V R E U R ,

CELEBRE ACTRICE.

1730.

QUE vois-je! quel objet! quoi! ces lèvres charmantes,
 Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes eloquentes,
 Éprouvent du trépas les livides horreurs!
 Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
 O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage.
 Que vois-je! c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs!
 Tu meurs; on fait déjà cette affreuse nouvelle;
 Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
 J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus,
 S'écrier en pleurant, Melpomène n'est plus.

Que direz-vous, race future,
 Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
 Qu'à ces arts défolés font des hommes cruels?
 Ils privent de la sépulture
 Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle ;
 Je les ai vu soumis, autour d'elle empressés :
 Sitôt qu'elle n'est plus elle est donc criminelle !
 Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez !
 Non, ces bords désormais ne seront plus profanes : (a)
 Ils contiennent ta cendre ; et ce triste tombeau,
 Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
 Est pour nous un temple nouveau.
 Voilà mon Saint-Denis ; oui, c'est là que j'adore
 Tes talens, ton esprit, tes grâces, tes appas :
 Je les aimai vivans ; je les encense encore,
 Malgré les horreurs du trépas,
 Malgré l'erreur et les ingrats,
 Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
 Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
 Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
 Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire ;
 Et le Français volage endormi sous l'empire
 De la superstition ?
 Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
 Que les mortels osent penser ?
 O rivale d'Athènes ! ô Londres ! heureuse terre !
 Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser
 Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
 C'est là qu'on fait tout dire, et tout récompenser ;
 Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
 Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
 Le sublime Dryden, et le sage Addison,
 Et la charmante Ophélie, et l'immortel Newton,
 Ont part au temple de mémoire :

(a) Elle est enterrée sur le bord de la Seine, près le Pont royal.

Et le Couvreur à Londres aurait eu des tombeaux
 Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros. (1)
 Quiconque a des talens à Londres est un grand homme.
 L'abondance et la liberté
 Ont après deux mille ans chez vous ressuscité
 L'esprit de la Grèce et de Rome.
 Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,
 La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
 Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
 Et de la gloire et des talens ?

(1) Après ce vers :

Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros,

on lisait ceux-ci dans une édition de 1738.

Le génie étonnant de la Grèce et de Rome,
 Enfant de l'abondance et de la liberté,
 Semble après deux mille ans chez eux ressuscité.
 O toi, jeune Sallé, (*) fille de Terpsicore,
 Qu'on insulte à Paris, mais que tout Londres honore,
 Dans tes nouveaux succès, reçois avec mes vœux
 Les applaudissemens d'un peuple respectable ;
 De ce peuple puissant, fier, libre, généreux,
 Aux malheureux propice, aux beaux arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, etc.

(*) Mlle Sallé, célèbre danseuse de l'opéra de Paris, était alors en Angleterre.

LA POLICE

SOUS

LOUIS XIV. (*)

Le grand art de régner est le premier des arts ;
Il ne se borne point aux fatigues de Mars ;
Il n'est point renfermé dans le soin politique
D'abaisser la fierté d'un voisin tyranique ,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi.
Le devoir d'un monarque est de régner chez soi ;
D'y former un Etat redoutable et tranquille,
De rendre heureux son peuple en le rendant docile ;
C'est ainsi que Louis fut passer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait sur un trône environné d'abymes ,
De débris, de tombeaux, de meurtres, et de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos divisions ,
Aux cris de la discorde, au bruit des factions.
Il parut, il fut sage, et l'Etat fut paisible.
La discorde à son joug soumit sa tête horrible,
Et la confusion fit silence à sa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ses droits,
Le magistrat fut juste, et l'Eglise fut sainte ;
Paris vit prospérer dans son heureuse enceinte
Des citoyens soumis, au travail assidus,
Qui respectaient les grands, et ne les craignaient plus.

(*) On croit que cette pièce a concouru pour le prix de l'académie française.

LA POLICE SOUS LOUIS XIV. 381

La règle avec la paix sous des abris tranquilles,
Aux arts encouragés assura des asiles.
L'orphelin fut nourri, le vagabond fixé ;
Le pauvre, oisif et lâche, au travail fut forcé ;
Et l'heureuse industrie amenant l'abondance
Appela l'étranger qui méconnut la France :
L'étranger étonné qui, prompt à s'irriter,
Fut jaloux de Louis, et ne put l'imiter.
Ainsi quand du très-haut la parole féconde,
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde,
Il en fixa la borne, il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière et ces globes errans ;
De l'immense Saturne il ralentit la course ;
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse ;
De la Lune à la Terre assura les secours ;
Distingua les climats, et mesura les jours.
Il dit à l'Océan, que ton orgueil s'abaisse ;
Que l'astre de la nuit te soulève et t'affaisse :
Il dit aux flancs du Nord, enfantez les Autans ;
Aux eaux du ciel, tombez, fertilisez les champs ;
Et que tantôt liquide, et tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie.
Il dit, et tout fut fait, et dès ces premiers temps,
Toujours indestructible en ses grands changemens,
La nature entretient, à son maître fidelle,
D'éléments opposés la concorde éternelle.
Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvres divins
Les faibles monumens des efforts des humains,
Sous un roi bienfaisant parcourons cette ville
Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.
Quelle ame incessamment conduit ce vaste corps ?
Quelle invisible main préside à ces ressorts ?

Quel sage a su plier à nos communs services
 Nos besoins, nos plaisirs, nos vertus, et nos vices ?
 Pourquoi ce peuple immense, avec sécurité
 Vit-il sans prévoyance et sans calamité ?
 L'astre du jour à peine a fini sa carrière,
 De cent mille fanaux l'éclatante lumière
 Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit,
 Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
 L'aurore ouvre les cieus, le besoin se réveille,
 Il appelle à grands cris le travail qui sommeille ;
 Vertumne avec Pomone apporte au point du jour
 Les fruits prématurés hâtés par leur amour.
 Ces rivages pompeux qui resserrent ces ondes
 Sont couverts en tout temps des trésors des deux mondes.
 Ici l'or qu'on filait s'étend sous le marteau ;
 La main de l'artisan lui donne un prix nouveau ;
 La vanité des grands, le luxe, la mollesse,
 Nourrissent des petits l'infatigable adresse.
 Je vois tous les talens, par l'espoir animés,
 Noblement soutenus, sagement réprimés :
 L'un de l'autre jaloux, empressés à se nuire,
 L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire ;
 Un sage les modère, et de leurs factions
 Fait au bonheur public servir les passions.
 Mais ce n'est pas assez qu'un sage soit utile ;
 Le magistrat français doit penser en édile ;
 Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
 Que le ciel fit en tout l'exemple des humains.
 C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes,
 Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes ;
 De transporter les flots des fleuves captivés,
 Sur cent arcs triomphaux jusqu'au ciel élevés ;

Rome en grands monumens de tous côtés féconde,
 Donna des lois, des arts, et des fêtes, au monde ;
 L'univers enchaîné dans un heureux loisir,
 Admira les Romains jusqu'au sein du plaisir.
 Paris ne cède point à l'antique Italie ;
 Chaque jour nous rassemble aux temples du génie ;
 A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
 A ces combats d'esprit qui polissent les mœurs :
 Pompe digne d'Athènes où tout un peuple abonde,
 Ecole des plaisirs, des vertus, et du monde.
 Plus loin la presse roule, et notre œil étonné,
 Y voit un plomb mobile en lettres façonné,
 Mieux que chez les chinois, sur des feuilles légères,
 Tracer en un moment d'immortels caractères.
 Protégez tous ces arts, ô vous, soutiens des lois,
 Ministres confidens ou précepteurs des rois ;
 Méritez que vos noms soient écrits dans l'histoire
 Par la main des talens, organes de la gloire.
 Colbert et Richelieu, les palmes dans les mains,
 De l'immortalité vous montrent les chemins.
 Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
 Successeur généreux du prudent La Reynie,
 A qui Paris doit tout, et qui laisse aujourd'hui
 Pour le bien des Français deux fils dignes de lui.
 Ma voix vous nommerait, vous, dont la vigilance
 Etend des soins nouveaux sur cette ville immense ;
 Si vos jours consacrés au maintien de nos lois
 Vous laissaient un moment pour entendre ma voix ;
 J'oserais, emporté par une heureuse ivresse,
 De mon roi bienfaisant célébrer la sagesse ;
 Mais l'éloge est pour lui, malgré son bruit flatteur,
 La seule vérité qui déplaît à son cœur.

F I N.

SUR LA CAMPAGNE

D'ITALIE.

1734.

Au pied de ces monts redoutables
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats rians, près des rives aimables
Où tous les trésors sont ouverts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux,
A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
De la cour de Louis l'éclatante jeunesse
Part du sein des plaisirs qu'elle aime et qu'elle a fui ;
Voyageurs sans regret, et guerriers sans faiblesse,
Elevés comme Achille, ils volent comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la mollesse,
Au carnage où l'honneur les appelle aujourd'hui.

Le monarque des monts, l'héritier d'Amédée
Voit naître un camp superbe, où s'élève l'appui
Dont sa valeur est secondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue du vengeur foudroie en Italie
L'aigle impéieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.

Villars

SUR LA CAMPAGNE D'ITALIE. 385

Villars couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis sa carrière,
Voit encor les dangers, et franchit la barrière.
Eugène est au conseil, et Villars au combat,
Sous d'éternels lauriers blanchit sa tête altière ;
Et son triomphe illimité
Met au rang des vaincus l'âge qu'il a dompté.
Au réveil soudain de la France
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille, et Madrid
Voit le triple serment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance ;
Et l'aigle sur sa proie, où le vainqueur s'élançe,
Jette un dernier regard dont l'Europe sourit.
Déjà sur ces rives sanglantes
On voit ses fujets dépouillés
Echapper en tremblant aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laisse encor des traits
Dont Milan frappé doit se rendre.
Tortone et ses rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont pâlit Mantoue au fond de ses marais.

Rappelé des climats de l'Ourse,
Le Germain n'ira plus, négligeant ses confins,
Soulever l'étranger, et ralentir la course
D'un roi soutenu par nos mains.
Un peuple au fond du Nord fameux par ses orages,
Malheureux par sa liberté,
Des Dieux et des Bourbons recueillant les suffrages,
Donnait les siens à l'équité.

Poèmes.

B b

386 SUR LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Vienne pour son idole arrachant des hommages,
S'élève en souveraine, et dicte un nouveau choix;
Ses sons tumultueux sont différens des nôtres;
L'art de faire des rois sans en détrôner d'autres,
N'est pas connu de tous les rois;
Ces traits consacrés par la gloire
Des beaux jours de Louis commencèrent l'histoire;
Combattre, conquérir, et donner des Etats,
Est le triomphe qui le flatte;
Le moment où son règne éclate
Est le moment qui fait des potentats.

F I N.

A P O L O G I E

D E L A F A B L E.

S A V A N T E antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle;
Vous savez animer l'air, la terre, et les mers;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys aimé de Cybèle:
La précoce Hyacinthe est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.
Flore avec le Zéphyre a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes péchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois, qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon:
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche, il dort avec Thétis:
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée.
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.

B b 2

Admirables tableaux ! séduisante magie !
 Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie,
 Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
 S'élançant dans les airs et planant sur les flots !
 Vantez - nous maintenant , bienheureux légendaires,
 Le porc de saint Antoine et le chien de saint Roch,
 Vos reliques , vos scapulaires ,
 Et la guimpe d'Urfule , et la crasse du froc ;
 Mettez la Fleur des saints à côté d'un Homère :
 Il ment , mais en grand-homme ; il ment , mais il fait plaire ;
 Sottement vous avez menti ,
 Par lui l'esprit humain s'éclaire ;
 Et si l'on vous croyait , il serait abruti.
 On chérira toujours les erreurs de la Grèce ;
 Toujours Ovide charmera.
 Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe ,
 Ils sont païens à l'opéra.
 L'almanach est païen ; nous comptons nos journées
 Par le seul nom des dieux que Rome avait connus ;
 C'est Mars et Jupiter , c'est Saturne et Vénus ,
 Qui président au temps , qui font nos destinées :
 Ce mélange est impur , on a tort ; mais enfin
 Nous ressemblons assez à l'abbé Pellégrin ,
*Le matin catholique , et le soir idolâtre ,
 Déjeûnant de l'autel , et soupant du théâtre.*

F I N.

J E A N

QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUÉLQUEFOIS le matin , quand j'ai mal digéré ,
 Mon esprit abattu , tristement éclairé ,
 Contemple avec effroi la funeste peinture
 Des maux dont gémit la nature :
 Aux erreurs , aux tourmens , le genre humain livré ,
 Les crimes , les fléaux de cette race impure
 Dont le diable s'est emparé.
 Je dis au mont Etna : pourquoi tant de ravages ,
 Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
 Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
 Disparus autrefois sous leurs flots écumans ;
 Et je dis aux tyrans :
 Vous avez troublé le monde
 Plus que les fureurs de l'onde ,
 Et les flammes des volcans.
 Enfin lorsque j'envisage
 Dans ce malheureux séjour ,
 Quel est l'horrible partage
 De tout ce qui voit le jour ,
 Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure ;
 Je pleure.

Mais lorsque sur le soir avec des libertins
 Et plus d'une femme agréable ,
 Je mange mes perdreaux . et je bois les bons vins
 Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table ;

B b 3

Quand, loin des fripons et des fots,
 La gaité, les chansons, les grâces, les bons mots,
 Ornent les enrremets d'un souper délectable;
 Quand, sans regretter mes beaux jours,
 J'applaudis aux nouveaux amours
 De Cléon et de sa maîtresse;
 Et que la charmante amitié;
 Seul nœud dont mon cœur est lié,
 Me fait oublier ma vieillesse,
 Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits:

Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
 Qui soufflent dans Paris vainement agité
 Des inimitiés infernales,
 Et versent leur poison sur la société:
 L'infame calomnie avec perversité
 Répand ses ténébreux scandales:
 On me parle souvent du Nord ensanglanté;
 D'un roi sage et clément chez lui persécuté,
 Qui dans sa royale demeure
 N'a pu trouver sa sûreté;
 Que ses propres sujets poursuivent à toute heure:

Je pleure.

Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser;
 Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,
 Si mes vassaux se réjouissent,
 Et sous l'orme viennent danser;
 Si par fois pour me délasser,

Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
 Toujours catin, toujours fidelle,
 Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits;
Je ris.

Il le faut avouer: telle est la vie humaine:
 Chacun a son lutin qui toujours le promène
 Des chagrins aux amusemens.
 De cinq sens, tout au plus, malgré moi je dépends;
 L'homme est fait, je le fais, d'une pâte divine,
 Nous ferons tous un jour des esprits glorieux,
 Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine.
 La nature change à nos yeux;
 Et le plus triste Héraclite,
 Quand ses affaires vont mieux,
 Redevient un Démocrite.

FIN.

L' H O T E

E T

L' H O T E S S E ,

DIVERTISSEMENT.

1776.

LETTRES

A M. DE CROMOT,

Surintendant des finances de MONSIEUR, frère du Roi, qui avait demandé à M. de Voltaire un petit divertissement pour la fête que MONSIEUR a donnée à la Reine, à Bruoi, en 1776.

LETTRE PREMIERE.

Ferney, 20 septembre 1776.

MONSIEUR,

EN me donnant la plus agréable commission dont on pût jamais m'honorer, vous avez oublié une petite bagatelle, c'est que j'ai quatre-vingts deux ans, passés. Vous êtes comme le dieu des jansénistes qui donnait des commandemens impossibles à exécuter; et pour mieux ressembler à ce dieu là, vous ne manquez pas de m'avertir qu'on n'aura que quinze jours pour se préparer; de sorte qu'il arrivera que la reine aura soupé avant que je puisse recevoir votre réponse à ma lettre.

Malgré le temps qui presse, il faut, Monsieur, que je vous consulte sur l'idée qui me vient.

Il y a une fête fort célèbre à Vienne, qui est celle de l'Hôte et de l'Hôtesse : l'empereur est l'hôte, l'impératrice est l'hôtesse; ils reçoivent tous les voyageurs qui viennent souper et coucher chez eux, et donnent un bon repas à table d'hôte. Tous les voyageurs sont habillés à l'ancienne mode de leur pays, chacun fait de son mieux pour cajoler respectueusement l'hôtesse; après quoi tous dansent ensemble. Il y a juste soixante ans que cette fête n'a été célébrée à Vienne; MONSIEUR voudrait-il la fêter à Brunoï?

Les voyageurs pourraient rencontrer des aventures. Les uns feraient des vers pour la reine; les autres chanteraient quelques airs italiens; il y aurait des querelles, des rendez-vous manqués, des plaifanteries de toute espèce.

Un pareil divertissement est, ce me semble, d'autant plus commode, que chaque acteur peut inventer lui-même son rôle, et l'accourcir ou l'allonger comme il voudra.

Je vous répète, Monsieur, qu'il me paraît impossible de préparer un ouvrage en forme pour le peu de temps que vous me donnez; mais voici ce que j'imagine: je vais faire une petite esquisse du ballet de l'Hôte et de l'Hôtesse; je vous enverrai des vers aussi mauvais que j'en fais autrefois; vous me paraissez avoir beaucoup de goût, vous les corrigerez, vous les placerez, vous verrez *quid deceat, quid non*.

Je ferai partir dans trois ou quatre jours cette détestable esquisse dont vous ferez très-aisément un joli tableau; quand un homme d'esprit donne une fête, c'est à lui à mettre tout en place.

Vous pourriez à tout hasard, Monsieur, m'envoyer vos idées et vos ordres; mais je vous avertis qu'il y a cent vingt lieues de Brunoï à Ferney. Je vous demande le plus profond secret, parce qu'il n'est pas bien sûr que dans quatre jours je ne demande l'extrême-onction au lieu de travailler à un ballet.

J'ai l'honneur d'être avec respect et avec une envie probablement inutile de vous plaire, etc.

L E T T R E I I.

Ferney, 22 septembre 1776.

SI vous approuvez, Monsieur, l'idée du divertissement que je vous propose, il vous sera très-aisé d'y mettre tous les agrémens et toutes les convenances dont il est susceptible; vous verrez que le canevas peut être étendu ou resserré à volonté.

Je ne crois pas que cette fête exige de grandes dépenses, et qu'elle soit d'une difficile exécution. Je sens bien, Monsieur, que je vous ai mal servi, mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il y a bien des années que je suis au monde, et je n'ai pas mis vingt-quatre heures à vous obéir. Si je n'ai pas rencontré votre goût, je vous prie de me pardonner; je ne crois pas qu'il y ait de cuisinier en France qui puisse faire un bon souper à cent vingt lieues des

convives. Je suis d'ailleurs un cuisinier qui n'a plus ni sel ni sauce ; je n'avais que l'envie extrême de mériter la confiance dont vous m'honoriez : or cela ne suffit pas pour que MONSIEUR fasse bonne chère. Permettez-moi seulement de vous demander le secret, de peur que mon *menu* ne soit décrié dans la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E I I I

Ferney, 10 octobre 1776.

LOIN de prendre, Monsieur, la liberté de vous envoyer, de cent vingt lieues, l'esquisse d'une fête pour un palais et des jardins que je ne connais pas, je devais vous écrire : *Si vous voulez voir un beau saut, faites-le.* Vous me faites voir que vous avez admirablement profiter des temps, des lieux, et des personnes ; votre disposition est charmante, tout est varié et brillant.

Si vous voulez de mauvais vers et de plates chansons pour vos personnages, en voilà ; mais je vous supplie, Monsieur, de ne pas déceler un pauvre vieillard de quatre-vingt deux ans passés, très-malade, qui meurt en faisant des chansons. Il n'y a point de ridicule quand on vous sert, mais c'en est un très-grand de vous servir si mal.

Baucis et Philémon s'adressant au Roi et à la Reine, ou à Monsieur et à Madame.

Baucis et Philémon sont votre heureux modèle ;
Ils s'aimaient, ils étaient tous deux
Aussi tendres que généreux.
Que fit le ciel pour le prix de leur zèle ?
A quels heureux destins étaient-ils réservés ?
Le ciel leur accorda les dons que vous avez.

Les Bohémiens chantent au Roi et à la Reine :

Autrefois dans ces retraites,
Nous disions à contre-temps
La bonne aventure aux passans ;
Mais c'est vous qui la faites.

Nous étions les interprètes
Du bonheur qu'on peut goûter :
Nous n'osons plus le chanter ;
Car c'est vous qui le faites.

A Monsieur et à Madame qui veulent se faire dire leur bonne aventure ; une bohémienne regarde dans leur main.

Ma belle Dame,
Mon beau Monsieur,
Je lis dans votre ame ;
Je vous fais par cœur.
La belle nature
Forma votre humeur ;
De vos frères le bonheur
Est votre bonne aventure.

Pour monseigneur et madame comtesse d'Artois.

Je vous en dirai tout autant.

Pour vous, mon prince, allez toujours gaiement,
Gaiement, gaiement.

Vous plairez toujours, je vous jure;
Et je vous prédirai souvent
Une bonne aventure.

Le chevalier de la Reine peut chanter ou réciter :

Jadis de Bradamante on me vit chevalier;
On la croyait alors une beauté parfaite;
Et moi, très-fidèle guerrier,
Je la quittai pour Antoinette.
Ce nom n'est pas, dit-on, trop heureux pour les vers,
Mais il le fera pour l'histoire:
Il est cher à la France, il l'est à l'univers:
Sitôt qu'on le prononce, il appelle à la gloire
Les plus brillans esprits et les plus fiers vainqueurs.
Quand on est gravé dans les cœurs,
On l'est dans l'avenir au temple de mémoire.

On peut écrire au-dessus du buste de la Reine :

Amours, Grâces, Plaisirs, nos fêtes vous admettent.
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer:
Les Vertus vous le permettent.

Je soupçonne toujours que mes sottises arriveront
trop tard. Vous êtes aussi le premier qui ait commandé
son souper si loin de chez soi; votre souper sera
excellent sans que je m'en mêle. Je suis trop heureux
que cette aventure m'ait procuré l'honneur d'être en
quelque relation avec un homme de votre mérite.
Je suis etc.

L'HOTE

L'HOTE ET L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

Au fond d'un salon très-bien décoré, on voit les apprêts d'un festin.

La symphonie commence, et L'ORDONNATEUR chante :

ALLONS, enfans, à qui mieux mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux;
Trémoussiez-vous, paresseux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là,
Rendez ce buffet
Net;
Songez bien à ce que vous faites.

Allons, enfans, etc.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là;
Rendez ce buffet
Net.

Que tous les étrangers soient reçus poliment;
Chevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille:
Que d'auprès de notre famille
Jamais aucun mortel ne sorte mécontent.

Poëmes.

Cc

LE MAITRE D'HOTEL de l'hôtellerie.

C'est bien dit. Le maître et la maîtresse de la maison ne cessent de me recommander d'être bien honnête, bien prévenant, bien empressé; mais comment être honnête une journée toute entière? rien n'est plus insupportable. On est accablé de gens qui, parce qu'ils n'ont rien à faire, croient que je n'ai rien à faire aussi qu'à amuser leur oisiveté. Ils s'imaginent que je suis fait pour leur plaire du soir au matin. Ils ont ouï dire que nous aurons ici une voyageuse qui passe tout son temps à gagner les cœurs, et à qui cela ne coûte aucune peine. On accourt pour la voir de tous les coins du monde. Ecoutez, garçons de l'hôtellerie, la foule est trop grande; ne laissez entrer que ceux qui viendront deux à deux; que cet ordre soit crié à son de trompe à toutes les portes.

M U S I Q U E.

Chacun et chacune
Entrez deux à deux :
C'est un nombre heureux :
Un tiers importune.
Voyager seul est ennuyeux.
Soit blonde, soit brune,
Entrez deux à deux :
C'est un nombre heureux.

Ah, cela réussit! il y a moins de foule. Voyons qui sont les curieux qui se présentent. Voilà d'abord deux personnes qui me paraissent venir de bien loin.

(Ces deux personnages qui entrent les premiers sont vêtus à la chinoise, coiffés d'un petit bonnet à houpes rouges; ils se courbent jusqu'à terre, et font des génuflexions.)

LE MAITRE D'HOTEL.

Ces gens-là sont d'une civilité à faire enrager.

(il leur rend leurs révérences.)

Messieurs, peut-on, sans manquer au respect qu'on vous doit, vous demander qui vous êtes?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu fu.

LE MAITRE D'HOTEL.

Ah, ce sont des Chinois! ils seront bien attrapés: il est vrai qu'ils verront notre belle voyageuse, mais ils ne l'entendront pas.... Mettez-vous là, Monsieur et Madame.

(Il y a une ottomane qui règne le long de la salle. Le chinois et la chinoise s'y accroupissent. Un tartare et une tartare paraissent, sans saluer personne; ils ont un arc en main et un carquois sur l'épaule; ils se couchent auprès des chinois.)

LE MAITRE D'HOTEL.

Ceux-ci ne sont pas si grands seigneurs de révérences. Messieurs les Tartares, pourquoi êtes-vous armés? Venez-vous enlever notre voyageuse? nous la défendrons contre toute la Tartarie, entendez-vous?

LE TARTARE.

Freik krank roc, roc krank freik.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'entends, vous le voudriez bien; mais vous ne l'osez pas. Ah! voici deux Lapons; comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux? il me semble que si j'étais lapon, mon premier soin ferait de ne me jamais trouver avec une lapone..... Allons, passez-là, pauvres gens.

(ils se placent à côté des Tartares.)

Ah! voici de l'autre côté des gens de connaissance; des Espagnols, des Allemands, des Italiens; c'est une consolation.

(Un espagnol et une espagnole, un allemand et une allemande: un italien et une italienne, paraissent sur la scène à la fois. L'espagnol, vêtu à la mode antique, salue la Reine en disant:)

Respecto y silencio.

(l'Allemand dit:)

Sihe the liebe Tochter von unferigen kaifaren.

(l'Italienne dit:)

Questi parlano, e noi cantiamo.

(elle chante:)

Qui regna il vero amore.

Non e tiranno.

Non fa inganno.

Non tormenta il cuore,

Pura fiamma s'accende,

Non arde ma risplende.

Qui regna il vero amore,

Non tormenta il cuore.

(Les Asiatiques et les Européens se prennent par la main et dansent: le fond de la salle s'ouvre: une troupe de danseurs de l'opéra paraît: un chanteur est à la tête, et chante ce couplet:)

Quoi! l'on danse en ces lieux, et nous n'en sommes pas!

Nous dont la danse est l'apanage!

Le plaisir conduit tous nos pas.

Je vois des étrangers, dans ces heureux climats,

Courir aux fêtes de village.

Partageons, surpassons leurs jeux:

C'est au peuple le plus heureux

A danser davantage.

Le menuet est sur son déclin;

Hélas! nous avons vu la fin

De la courante et de la sarabande:

Nous pouvons célébrer de plus nobles attraits;

Aimons, adorons à jamais

La divine allemande.

(tous les personnages ensemble.)

Aimons, adorons à jamais

La divine allemande.

Grand ballet.

(Après ce divertissement on passe dans un bosquet illuminé.

L'ordonnateur demande au guide des étrangers, ou à celui qui représente l'hôte, dans quel pays tous ces voyageurs comptent aller.... Celui-ci répond:)

Monsieur, ces messieurs et ces dames, tant Chinois que Tartares, Lapons, Espagnols, ou Allemands, courent le monde depuis long-temps pour trouver le palais de la Félicité. Des gens malins leur ont

prédit qu'ils courraient toute leur vie. C'est ici qu'habitent les Génies des quatre élémens; Gnomes, Salamandres, Ondins, et Sylphes. Si le bonheur habite quelque part, on peut s'en informer à eux.

(Entrée des quatre espèces de Génies qui président aux élémens. Après la danse, Démogorgon, le souverain des génies, chante:)

Vous cherchez le parfait bonheur;
C'est une parfaite chimère.
Il est toujours bon qu'on l'espère,
C'est bien assez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite;
Il vous échappe tous les jours.
A la chasse et dans les amours,
Le plaisir est dans la poursuite.

Mortels, si la félicité
N'est pas toujours votre partage,
En ce lieu du monde écarté,
Contemplez du moins son image,

Vous voyez l'aimable assemblage
De la vertu, de la beauté;
L'esprit, la grâce, la gaité;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant,
Et qui même serait sensible,
N'aurait pas tout le bien possible,
Mais il devrait être content.

(Le temple du Bonheur parfait est dans le fond, mais il n'y a point de porte.)

L'ORDONNATEUR aux danseurs.

Messieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le Bonheur parfait, il est dans ce temple; mais il faut l'escalader; on n'arrive pas au bonheur sans peine.

(Les danseurs escaladent le temple au son d'une symphonie bruyante; le temple tombe, et il en part un feu d'artifice.)

F I N.

T A B L E

DES

POEMES ET DISCOURS EN VERS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

D ISCOURS en vers sur l'homme.	page 3
Premier Discours. <i>De l'égalité des conditions.</i>	5
Deuxième Discours. <i>De la liberté.</i>	16
Troisième Discours. <i>De l'envie.</i>	23
Quatrième Discours. <i>De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.</i>	30
Cinquième Discours. <i>Sur la nature du plaisir.</i>	40
Sixième discours. <i>De la nature de l'homme.</i>	46
Septième Discours. <i>Sur la vraie vertu.</i>	54
LE POUR ET LE CONTRE.	63
<i>Avertissement des Editeurs sur le Pour et le Contre.</i>	65
POEME SUR LA LOI NATURELLE.	73
<i>Avertissement des Editeurs sur les deux poèmes suivans.</i>	75
<i>Préface.</i>	82
<i>La Loi naturelle, Poème en quatre parties. Exorde.</i>	85
PREMIERE PARTIE. <i>Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme</i>	

TABLE DES POEMES. 409

il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est-là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée; c'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

87

SECONDE PARTIE. *Réponse aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.*

90

TROISIEME PARTIE. *Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.*

94

QUATRIEME PARTIE. *C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école qui troublent la société*

98

POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE en 1755.

107

Préface.

109

Le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome, tout est bien.

117

LE TEMPLE DU GOUT.

131

Avertissement des Editeurs.

133

LETTRE à M. de Cideville sur le Temple du Gout,

135

LE TEMPLE DU GOUT.

140

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

199

SUR LES EVENEMENS DE L'ANNÉE 1744. 207

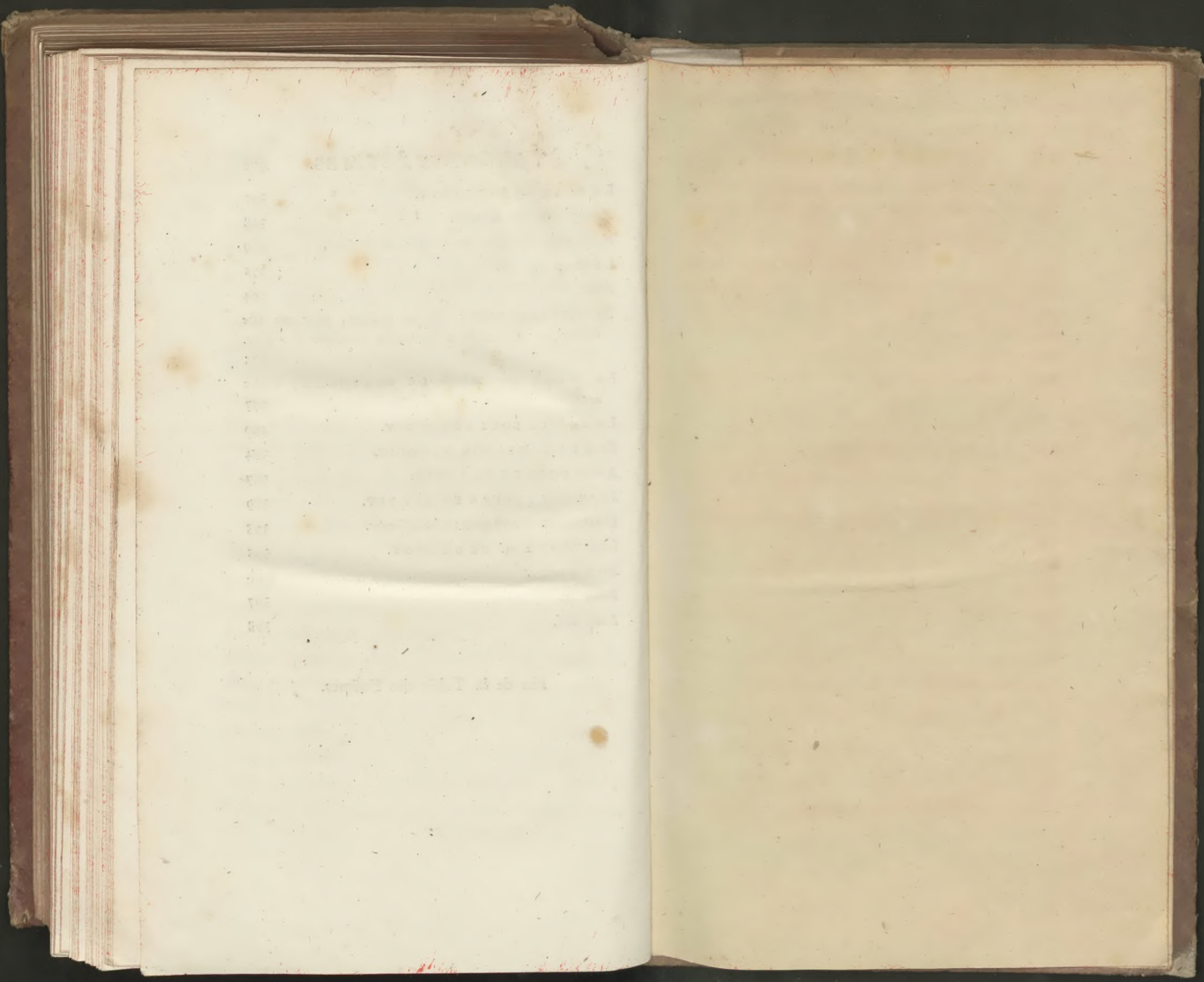
410 TABLE DES POEMES.

POEME DE FONTENOI.	213
<i>Au roi Louis XV.</i>	214
<i>Discours préliminaire.</i>	215
VOYAGE A BERLIN. <i>A madame Denis.</i>	241
PRECIS DE L'ECCLESIASTE ET DU CANTIQUE DES CANTIQUES.	251
<i>Epître dédicatoire au roi de Prusse.</i>	253
<i>Avertissement.</i>	255
<i>Précis de l'Ecclésiaste.</i>	257
<i>Avertissement pour le Cantique des cantiques.</i>	268
<i>Lettre du Traducteur du Cantique.</i>	270
<i>Précis du Cantique des cantiques.</i>	275
LA GUERRE CIVILE DE GENEVE, OU LES AMOURS DE ROBERT COVELLE, <i>Poëme héroïque,</i> <i>avec des notes instructives, publié en 1768.</i>	283
<i>Avertissement des Editeurs.</i>	285
<i>Prologue.</i>	289
<i>Premier poscript, à André Prault.</i>	292
<i>Second poscript, à M. Panckouke</i>	ibid.
<i>Troisième poscript, au même.</i>	293
Chant premier.	295
Chant second.	305
Chant troisième	316
Chant quatrième.	325
Chant cinquième.	333
<i>Epilogue.</i>	341

TABLE DES POEMES. 411

LA FETE DE BELLEBAT.	347
<i>Avertissement des Editeurs.</i>	348
<i>A son altesse sérénissime mademoiselle de Clermont.</i>	349
LA BASTILLE.	371
<i>Notes.</i>	374
DIVERTISSEMENT <i>mis en musique, pour une fête</i> <i>donnée par M. André à madame la maréchale de Villars.</i>	375
LA MORT DE M ^{LLE} LE COUVREUR, <i>célèbre</i> <i>actrice.</i>	377
LA POLICE SOUS LOUIS XIV.	380
SUR LA CAMPAGNE D'ITALIE.	384
APOLOGIE DE LA FABLE.	387
JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.	389
L'HOTE ET L'HOTESSE: <i>divertissement.</i>	393
LETTRES A M. DE CROMOT.	395
<i>Lettre première.</i>	ibid.
<i>Lettre II.</i>	397
<i>Lettre III.</i>	398

Fin de la Table des Poëmes.



✳KSIĘGARNIA✳

ANTYKWARIAT



Nr 015121 G

